ANALYSE
ET EXAMEN

De l'Antiquité dévoilée, du Despotisme oriental, & du Christianisme dévoilé,

OUVRAGES POSTHUMES DE BOULLANGER.

PAR UN SOLITAIRE.

On se vante aujourd'hui d'être Philosophe; chacun dit qu'il y a un Dieu; mais ce grand nom, fait souvent une équivoque dangereuse, qui ne sert qu'à éblouir, & à faire prendre le change. Tel qui parle de Dieu, de son entendement, de sa volonté, de son amour, n'a pas néanmoins d'autre idée de la Divinité, que celle de la matiere de l'Univers. Jaquelot, Diff. sur l'exist. de Dieu.

A GENEVE,

Chez BARDE MANGET & Compagnie, Libraires.

ET A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue St Jacques.

1788.

AVERTISSEMENT.

A peine l'Analyse du système des Philosophes économistes étoit-elle finie, qu'un de mes amis m'apporta les trois Ouvrages posthumes de Boullanger, & me pria de les analyser.

Quoique j'eusse résolu de ne plus entreprendre, à raison de mon âge & de mes infirmités, des travaux aussi longs & aussi fatiguans, que l'avoient été pour moi les Analyses de Jean-Jacques, de Gebelin, & des Economistes, je crus néanmoins devoir écouter les raisons d'un ancien ami, qui depuis bien des années, avoit des droits acquis sur mon amitié, mon estime & ma confiance.

Il me dit que les écrits sur lesquels il m'engageoit à travailler, moins célèbres, à la vérité, que ceux dont j'avois déja rendu compte, étoient cepen-

dant très répandus ; qu'ils se distribuoient furtivement & avec moins d'éclat ; mais qu'ils n'en faisoient que plus d'impression, principalement sur l'esprit des jeunes gens ; qu'à coup sûr par la voie de l'Analyse, j'y découvrirois un systéme nouveau, singulier, présenté avec un appareil d'érudition, capable d'imposer à bien des lecteurs ; qu'enfin ce seroit, à son avis, rendre un service important, que de dévoiler *la doctrine d'un homme, qui prétend lui-même avoir* dévoilé, *non-seulement toute l'antiquité sacrée & profane, mais encore l'origine primitive* des Gouvernemens & des Religions. *Je ne répondis à ces reflexions qu'en priant, à mon tour, mon ami, de me laisser pour quelque temps les écrits dont il désiroit avoir l'analyse : il me les confia, j'étois alors dans ma solitude ; je me mis aussitôt à les lire avec la plus grande attention.*

Dès la premiere lecture, je m'apper-

çus que l'Auteur avoit un but, un plan; un systême, composé de principes, de preuves, & de conséquences, en un mot, que c'étoit un Philosophe systématique.

A ce premier apperçu, ma curiosité se réveilla, je pris la plume, & suivant mon usage, je me fis un précis exact de chaque volume, chapitre par chapitre, sans rien omettre; puis reprenant ces matériaux, je les rapprochai, je les combinai, je vis clairement le but que l'auteur se proposoit, les moyens qu'il prenoit pour parvenir à son but, & comparant ensuite sa doctrine avec celle des autres Philosophes, je découvris, j'ose le dire, avec la plus grande évidence, en quoi leurs systêmes se ressembloient; en quoi ils étoient opposés.

De ces observations réunies est né cet opuscule, que je divise en trois parties. La premiere contient l'Analyse du systême. Dans la seconde, j'en discute les principes fondamentaux; j'expose dans la troisieme,

la vraie route du bonheur; *ces trois parties seront précédées de quelques éclaircissemens sur la vie, la mort & les ouvrages de Boullanger.*

ANECDOTES PRÉLIMINAIRES

Sur la vie, la mort & les Ouvrages de

BOULLANGER.

JE tire ces Anecdotes d'une lettre imprimée à la tête de *l'Antiquité dévoilée*; elle ne peut être suspecte; l'Auteur anonyme de cette lettre nous prévient qu'il a été *intimement lié* avec ce Philosophe.

Ant. Dév. t. 1.
Pag. 6.

» Il nous apprend que Boullanger, » né à Paris le 11 novembre 1722, » d'une famille honnête, fit ses huma- » nités au college de Beauvais, & mon- » tra si *peu d'aptitude*, que M. Crévier, » son Professeur, eût peine à croire que » celui, sous le nom duquel paroissoit » *le despotisme oriental*, fût le même » que celui qu'il avoit eû pour disciple » en rhétorique.

Pag. 1.-12.

» Après de *mauvaises études*, ébau- » chées dans les Ecoles publiques; le » jeune Boullanger s'appliqua quelque » temps aux mathématiques & à l'ar- » chitecture; accompagna M. le Baron » de Thiers à l'armée, en qualité de son

» Ingénieur particulier, entra dans les
» ponts & chaussées en 1745, fut en-
» voyé dans la Champagne, la Lor-
» raine & la Bourgogne, pour y exé-
» cuter différens ouvrages publics; qu'il
» obtint, en 1749, le grade de sous-In-
» génieur, servit dans la Généralité de
» Paris en 1751, fut employé en 1755,
» sur la route d'Orléans, qu'il sollicita
» en 1759, sa retraite, qui lui fût accor-
» dée avec le brevet d'Ingénieur, qu'il
» s'arrêta quelques jours à la campagne,
» chez *un honnête & célèbre Philosophe*
» *alors persécuté*, & se hâta de revenir
» à Paris, dans la maison paternelle,
» où il mourut le 16 septembre 1759,
» à l'âge d'environ 37 ans ». Ici l'His-
torien, ami de Boullanger, marque la
plus grande surprise : » il demande com-
» ment, avec une santé foible, des in-
» firmités presque continuelles, des tra-
» vaux pénibles, des voyages multi-
» pliés, des chagrins domestiques, un
» jeune homme jetté, presqu'en nais-
» sant, *sur les grands chemins*, où il
» consacra son temps, sa santé, sa vie,
» à couper des montagnes, conduire des
» rivieres, exécuter des grandes routes,
» mort à la fleur de l'âge, déclaré *pres-*
» *qu'inepte* dans son enfance, a pû néan-

P. 8.

» moins parcourir une carrière immense,
» & composer un nombre considérable
» de volumes profondément pensés, &
» remplis d'une vaste érudition ?

En effet, indépendamment des trois Ouvrages imprimés, dont je me propose de donner l'Analyse, » il lui attribue une vie d'Alexandre ; un Dic-
» tionnaire en trois volumes *in-fol.*, des
» Dissertations sur Esope, Enoch, Saint
» Pierre, St. Roch, Ste Génevieve,
» une Histoire Naturelle du cours de la
» Marne, une autre de la Loire, avec
» figures, une Mappemonde ou Globe
» terrestre, divisé en deux hémisphères,
» dont les eaux occupent le premier, &
» les terres le second ». Sans parler des
» articles *déluge, corvée, société*, fournis
» à l'Encyclopédie, ni de deux lettres
» assez longues, écrites à des Philo-
» sophes, imprimées l'une & l'autre,
» la premiere avec le despotisme orien-
» tal, la seconde dans le christianisme
» dévoilé (1) ».

---

(1) On attribue encore à Boullanger, un manuscrit intitulé *Anecdotes de la Nature*, qu'on prétend avoir été remis à M. le Comte de Buffon, & dont on assure que cet Ecrivain célèbre a singulièrement profité, pour son système *des Epoques*

Comment, demande l'Historien, ce jeune Ingénieur a-t-il pû suffire à tant de travaux ? Pour expliquer ce phénomène, presqu'aussi singulier que celui de Jean-Jacques, devenu Philosophe *en moins d'une heure*, « l'Auteur observe, que, semblable aux coursiers » célestes, dont parle Homere, qui d'un » saut franchissoient des espaces im- » menses, Boullanger n'a vû, lû, re- » gardé, réfléchi, médité, écrit, vécu » *qu'un moment*, & que, dans ce *mo-* » *ment*, il a parcouru une carriere aussi » vaste, que s'il avoit vécu plus d'un » siecle.

P. 8.

« Oui, reprend-t-il, ce fût en *un ins-* » *tant*, que *sur les grands chemins*, se » développa le germe *précieux* qu'il por- » toit en lui : en voyant d'un œil rapide » la multitude des substances que la » terre recèle dans son sein, en consi- » dérant les bois, les pierres, les co- » quilles, les carrieres, les couches » de la terre, l'ordre tantôt régulier, » tantôt troublé, que ces couches gar- » dent entre elles, il apperçut dans l'ins-

P. 9.

---

de la Nature. Voyez, sur cette Anecdote, le Journal de littérature, par M. l'Abbé Grosier, t. 4, p. 53.

» tant, *l'ancienneté du globe*, il vit,
» *sur le champ*, *la suite innombrable de*
» *ses révolutions*; il sentit *subitement*,
» & comme par *instinct*, que notre
» planète ne présente que les ruines
» d'un vaste édifice renversé, reconf-
» truit, & renversé de rechef, sans
» qu'à travers tant de bouleversemens
» successifs, l'imagination même puisse
» remonter jusqu'à *un premier boulever-*
» *sement*.

» Boullanger n'en resta pas là ; il
» voulut sçavoir, qu'elle *influence* les
» révolutions du globe avoient eue sur
» ses vieux habitants. Il crut entrevoir
» qu'elles ont prodigieusement *influé*
» sur les sociétés, les gouvernemens,
» les religions ; que cette influence sub-
» siste encore de nos jours, qu'elle
» exerce encore, sur le genre humain,
» un empire absolu, qu'elle pouvoit
» bien être *la vraie cause*, la cause
» unique de tous les préjugés, de toutes
» les erreurs, de tous les maux sous les-
» quels l'humanité gémit depuis tant
» de siècles.

» Il sentit aussitôt de quelle impor-
» tance il étoit de vérifier *ces soupçons*,
» de les comparer avec les traditions
» anciennes & les histoires; il voulut

P. 10.

» pouvoir se dire à lui-même ; j'ai vu,
» j'ai cherché *à deviner*, voyons main-
» tenant, ce qu'on a dit, & ce qui
» est; il entreprit donc de faire cette vé-
» rification : pour y réussir, il avoit
» besoin de consulter les livres anciens,
» & se trouva malheureusement arrêté,
» dès le premier pas, *parce qu'il n'en-*
» *tendoit pas le latin.*

» Cet obstacle n'en fût pas un pour
» lui. Il l'étudia, l'apprit, trouva les
» Latins *trop ignorans* & *trop jeunes*;
» il voulut interroger les Grecs, se livra
» sans hésiter à l'étude de leur langue,
» en dévora les Poëtes, les Philoso-
» phes, les Historiens; ne rencontra

P. 11.

» chez les Grecs que fictions, que men-
» songes, que de *vrais enfans*, qui se
» repaissent de fables ; il remonta plus
» haut, chercha des récits plus simples,
» se précipita dans les langues hébraï-
» ques, syriaques, chaldéennes &
» arabes, tant anciennes que mo-
» dernes, fit dans cette étude les plus
» grands progrès ; car il lisoit & étu-
» dioit par-tout, remarque son ami ;
» souvent je l'ai rencontré sur les
» grandes routes *avec un Auteur rabi-*
» *nique à la main* ».

Armé de cet amas immense de con-

noiſſances, Boullanger n'eſt plus un ſimple ſpéculateur, comme Jean-Jacques, c'eſt un des plus *ſçavans hommes de l'Europe*. C'eſt un vrai Gebelin. « Il » interroge toutes les traditions, tous » les uſages, toutes les cérémonies, » tous les myſtères de l'antiquité; il en » approfondit, il en pénètre *l'eſprit*; il » examine les coſmogonies, les théo- » gonies, les mythologies de toutes les » nations de la terre; il paſſe en revue » tous les peuples ſauvages & policés, » Payens, Juifs, Chrétiens, Mahomé- » tans, Japonois, Chinois, Indiens, » Mexicains, Péruviens, Caraïbes; il » conſulte les légiſlateurs, les Poëtes, » les Hiſtoriens, les voyageurs, les » Rabbins, tous les monumens qui nous » reſtent de la haute antiquité.

P. 12.

» A force de réflexions, de lectures, » de combinaiſons, il parvient à ſe per- » ſuader que *les révolutions phyſiques* » *du globe* ont véritablement *influé* ſur la » maniere de penſer du genre humain, » & qu'elles ſont *la vraie cauſe* de nos » erreurs, tant en *religion qu'en poli-* » *tique*: il voit clairement que ſes ſoup- » çons ſont exactement *vérifiés*, que ce » qu'il avoit pris d'abord pour une » ſimple conjecture, étoit une réalité

» démontrée par tous les monumens.

Alors, comme un nouvel Hercule armé de sa massue, Boullanger se propose de faire la guerre à tous les monstres qui désolent l'Univers. » Il ose d'abord » déclarer aux Philosophes modernes, » qu'ils se sont conduits avec beaucoup » d'*imprudence* & de légéreté ; que la » Philosophie n'a trouvé tant d'obstacles » parmi nous, que parce qu'on avoit » commencé par des *maximes abstraites*, » *des raisonnemens généraux*, *des ré-* » *flexions subtiles*, qui ont révolté par » leur *étrangeté* & leur hardiesse, & » qu'on auroit admises sans peine, si » elles avoient été précédées de *l'His-* » *toire des faits* ».

Après cette inculpation qui frappe sur tous nos Philosophes, sans exception ; Boullanger, tant pour donner un modèle de la méthode qu'on auroit dû suivre ; que pour faire sentir les avantages & la solidité de la nouvelle découverte, prend la plume ; & s'attache à prouver, qu'en suivant les traditions & les institutions anciennes, » on ap- » perçoit dans l'antiquité, un esprit » *commémoratif*, *funèbre*, *mystérieux*, » *cyclique*, *lithurgique*, qui prend sa » source dans les *révolutions physiques*,

» & dans les terribles bouleversemens de » la nature ; d'où il conclud que c'est » dans ces catastrophes, & dans les im» pressions qui en ont été les suites, & » non ailleurs, qu'on doit chercher » l'origine de nos institutions *religieuses*, » *politiques & morales*, & par une suite » nécessaire, *la vraie cause de nos éga*» *remens & de nos maux* ».

Tel est le plan général du premier & du plus considérable des ouvrages de Boullanger, « imprimé en 1766, à » Amsterdam, chez Michel Rey, en » 3 vol. *in*-12, sous ce titre ; *l'Anti*» *quité dévoilée par ses usages, ou exa*» *men critique des principales opinions*, » *cérémonies & institutions religieuses* » *& politiques* des différens peuples de » la terre, par feu M. Boullanger.

» Le jeune Philosophe détacha lui» même le dernier Chapitre de l'anti» quité dévoilée, pour en faire un ou» vrage à part, qui fut intitulé *re*» *cherches sur l'origine du despotisme* » *oriental*, imprimé en 1761, en un » vol. *in*-12 ; il avoit *eu l'imprudence* » d'en répandre quelques copies ma» nuscrites qui auroient troublé son re» pos, si une mort prématurée ne l'eût » ravi *à la fureur des intolérans*. L'Hist P. 13.

» torien avoue cependant, qu'il manque
» au despotisme oriental, pour être une
» des plus belles productions de l'esprit
» humain, une forme plus concise, &
» moins dogmatique; forme, dit-il,
» qu'il convient d'affecter toutes les fois
» que l'objet n'est pas démontrable. ».

Enfin dans le dernier de ses ouvrages, imprimé à Paris en 1767, chez les Libraires associés, & qui a pour titre *le Christianisme dévoilé, ou Examen des Principes & des effets de la Religion chrétienne*, Boullanger fait l'application de sa grande découverte, sur *l'influence des révolutions physiques*, à toutes les Religions, comme il l'avoit déja faite à tous les Gouvernemens dans son *despotisme oriental*, & prétend démontrer que les institutions politiques & religieuses, partent de la même source, ont les mêmes inconvéniens, & sont également funestes au genre humain.

Il ne me reste que deux mots à dire sur la mort de ce Philosophe : » son ami
» se plaint amèrement de ce qu'il n'a
» pas eû le temps de perfectionner ses
» talens. Que n'auroit-il pas été, s'ecrie-
» t-il, si la nature lui avoit accordé les
» années qu'elle accorde ordinairement
» à ses enfans ? Ce qui le console, c'est

» qu'une

» mort prématurée l'a ravi à la *fureur* » *des intolérans*. Nous aurions *vû l'ami* » *de l'homme & de la vérité*, *fuyant de* » *contrée en contrée*, *devant les prêtres* » *du mensonge*, *à qui il ne reste qu'à* » *frémir de rage autour de sa tombe* ». J'ignore absolument ce qui seroit arrivé, si Boullanger avoit vécu plus long-temps; mais je sçais une anecdote qui fait honneur à sa mémoire, & sur laquelle son fidele ami n'auroit pas dû garder le plus profond silence. Je la tiens (1) d'une personne respectable, qui vit encore, & qui en a été le témoin; elle est d'ailleurs consignée dans un excellent Ouvrage intitulé (2) : *Le Comte de Valmont, ou les Egaremens de la raison*, huit. édit., t. 2, p. 232.

---

(1) M. l'Abbé Lambert, alors Vicaire de Saint Severin, actuellement Chanoine de St. Honoré.

(2) Le Comte de Valmont jouit de la plus grande réputation en France & dans les pays étrangers; il est de M. l'Abbé Gérard, Chanoine de St. Louis du Louvre, qui vient de donner au Public *les Leçons de l'Histoire*. Ce dernier Ouvrage ne lui fait pas moins d'honneur que le premier.

On y lit, que ce jeune homme permit, durant sa derniere maladie, qu'on allât chercher le Vicaire de St. Severin, sa Paroisse ; il eût avec lui plusieurs conférences, & avoua ingénuement, que les pompeux éloges donnés à ses productions manuscrites (1), dans *les sociétés philosophiques*, l'avoient plus *enivré*, plus *séduit* que tout le reste. Il se confessa, fit en recevant les derniers sacremens, une réparation authentique des scandales de son irréligion, & exprima, de la maniere la plus touchante, ses remords, ainsi que l'unique regret qu'il ressentoit en mourant, de ne pouvoir assez réparer le mal qu'il avoit pû faire.

Ne valoit-il pas infiniment mieux donner au Public cette anecdote édifiante, que de s'appésantir sur la *fureur des intolérans*, sur les prétendus *prêtres du mensonge*, sur *les frémisse-*

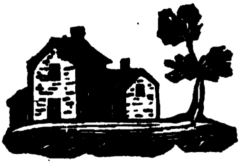
---

(1) Les chefs de la société philosophique, qui par leurs éloges, *enivroient* & *séduisoient* le malheureux & trop crédule Boullanger, étoient MM. d'Alembert, Diderot Helvetius.

mens de leur rage autour de la tombe du malheureux Boullanger.

Quand nos incrédules, qui ſe vantent d'être ſi tolérans, ſi modérés, ſi bien-faiſans, ceſſeront-ils donc de tremper leur plume dans le fiel le plus amer ? ne ſentiront-ils donc jamais qu'injurier n'eſt pas répondre ? qu'ils nous diſent, s'ils le veulent, que tous leurs écrivains ſont *des amis de la vérité*; on peut au-moins diſcuter cette aſſertion. Jean-Jacques ſe diſoit *l'ami de la vérité*; il faiſoit ſerment de ſacrifier ſa vie à la vérité, *vitam impendere vero*; c'étoit ſa deviſe. Gebelin, l'érudit, le ſavant Gebelin, répétoit ſans ceſſe, qu'il étoit *dans le vrai*, qu'il buvoit *à la fontaine de vérité*, qu'il deſcendoit au fond du puits, pour en tirer *la vérité*; pas un économiſte qui ne ſe croye un *ami*, un *Héraut*, *un Apôtre de la vérité*. Je crois avoir montré dans les Analyſes précédentes, à quoi ſe réduiſent *ces vérités ſi belles & ſi neuves*, annoncées avec tant de faſtes, & dont les inventeurs ſe trouvent ſi fort en contradiction les uns avec les autres. L'Analyſe ſuivante *dévoilera*, ſi je ne me trompe, avec

la même évidence, comment, & à quel point Boullanger a été *l'ami de l'homme & de la vérité.*



ANALYSE
ET EXAMEN

De l'Antiquité dévoilée, du Despotisme oriental,
& du Christianisme dévoilé.

PREMIERE PARTIE.

Analyse du systême de Boullanger.

1°. *But qu'il se propose.*

Nous l'avons déja remarqué; le but général de Boullanger est de remonter à la cause de nos malheurs, tant *en religion* qu'en *politique*; on ne peut se dissimuler qu'en effet le genre

humain ſur la terre ne ſoit malheureux & dépravé ; ſous les gouvernemens les plus ſages & les plus modérés, il exiſte une infinité de déſordres & de calamités. Le fait eſt certain & ſaute aux yeux.

Preſque tous les Philoſophes de nos jours ſe ſont aviſés d'examiner quelle eſt la cauſe de ces maux, & quel en eſt le remède ; ils en parlent, ils en écrivent avec toute la chaleur & tout l'enthouſiaſme qu'inſpire la perſuaſion ; on lit leurs ouvrages, on les applaudit : ſeroit-il étonnant qu'au lieu de tant d'applaudiſſemens, quelques Miniſtres, quelques Souverains, haſardaſſent ſur les peuples qui leur ſont confiés par la Providence, des remèdes indiqués par ces enthouſiaſtes ; remedes ſouvent & preſque toujours plus dangereux que les maux qu'on ſe propoſe de guérir.

Ce qui devroit cependant ouvrir les yeux des nations & de ceux qui les gouvernent, c'eſt que ces Philoſophes, d'une éloquence ſi ſublime, ou d'une

érudition si profonde, ces *penseurs*, ces législateurs, ces prétendus *guérisseurs*, ont tous sur la cause de nos maux, & sur les moyens d'y remédier, des vues absolument opposées.

Qu'on demande au Philosophe de Geneve, pourquoi l'espèce humaine est si malheureuse, si dépravée; il répond sans hésiter, que le mal vient de la *société*, de *l'état social*, de ses institutions *absurdes* & *contradictoires*, & que l'unique remède est de rentrer dans les forêts avec les ours, ou du moins de réformer sur le plan qu'il en a dressé nos gouvernemens, nos religions, nos systêmes d'éducation, nos loix, nos sciences & nos arts.

Qu'on fasse la même question à M. Gebelin & à ses freres les économistes; la société, diront-ils, est nécessaire à l'homme. Sans la société, l'homme n'est qu'une bête farouche; il faut à l'espèce humaine un état social, des Gouvernemens, des Souverains, des Monarques; le point capital &

même unique, eſt que pour ſatisfaire *ſes beſoins*, l'homme ſuive exactement *la marche phyſique de la nature*, *obéiſſe au grand ordre de la nature*, ſans jamais s'en écarter, ni à droite, ni à gauche. Avec cette ſeule recette, en ſuivant ce régime, l'eſpèce humaine ſera néceſſairement bonne & heureuſe; les empires ſeront à jamais tranquilles & floriſſans: la terre ſera un Paradis terreſtre; nous verrons renaître les beaux jours du vieux Saturne, le règne d'Aſtrée, de la juſtice, de l'innocence & de la paix, le véritable âge d'or.

Voici néanmoins un nouveau Philoſophe qui vient donner un démenti formel aux uns & aux autres. Non: dit Boullanger, d'abord aux économiſtes; ne vous y trompez pas, « croire que » rien n'eſt plus facile à l'homme que » de *ſuivre la nature*; c'eſt une erreur » capitale: le chef-d'œuvre de l'art eſt » de contenir l'homme dans les bornes » que la *nature* lui preſcrit. Les légiſla» tions les plus ſages peuvent à peine y

» parvenir ; que de préjugés à éteindre ! » que d'erreurs à combattre ! que d'ha- » bitudes à vaincre ! toutes choses, qui » dans tous les temps commandent im- » périeusement au genre humain.

Ant. des. t. 1. P. 390.

» Et vous, Rousseau, continue grave- » ment ce jeune Philosophe, revenez » de vos tristes préjugés ! employés vos » talens plus heureusement que pour » replonger vos semblables dans leur » antique barbarie. Pourquoi déséspé- » rer du bonheur de l'espèce humaine » dans *l'état de société*? ne sentez-vous » pas toute *l'absurdité* d'un systême qui » nous représente *la vie sauvage*, comme » la plus convenable à l'homme, & la » plus propre à rendre heureux des êtres » pensans ? la vie des bêtes est-elle donc » la vie des hommes ? »

389.

Boullanger, non content d'avoir terrassé Jean-Jacques & Gebelin, lève sérieusement l'étendart contre tous les Ecrivains modernes, *Philosophes*, *Métaphysiciens*, *Jurisconsultes*, qui s'en tiennent à *la nature*, qui ne consultent

& n'écoutent que *la nature.* « Jamais, » leur dit il, en méditant sur le carac» tère & *la nature* de l'homme, on ne » parviendra à deviner ses premieres dé» marches; jamais, en étudiant l'homme » d'une maniere si vague & si abstraite, » on ne sera assuré de parvenir à la réa» lité. La connoissance du caractère gé» néral de l'humanité est susceptible » d'erreur, est insuffisante, & ne peut » conduire qu'à de fausses spéculations » sur *l'origine des sociétés*; en un mot, » pour remonter à la vraie source d'où » sont découlées nos erreurs, il faut, » non une spéculation métaphysique, » mais *un fait.*

P. 22.

23.

2°. *Fait historique, base du systême de Boullanger.*

» Oui, reprend Boullanger. il faut » *un fait*, dont la vérité soit universelle» ment reconnue, qui soit pris dans les » traditions des hommes, qui conduise » naturellement à d'autres faits, qui soit

7.

» comme le tronc d'où se sont distribuées,
» sur la surface de la terre, les branches
» des usages *domestiques*, les branches
» des usages *civils & politiques*, celles
» des *usages religieux*.

» Or, je ne vois point de fait, con-
» tinue ce Philosophe, qui réunisse
» plus nettement tous ces caracteres
» que la fameuse révolution physique
» qui a donné lieu *au renouvellement*
» total de la société humaine, & qu'on
» appelle communément *le déluge uni-
» versel.* Non seulement la tradition qui
» nous a transmis ce fait est la plus an-
» cienne de toutes ; mais encore elle est
» claire & intelligible. Elle nous pré-
» sente un fait qui peut se justifier,
» 1°. par l'universalité des suffrages,
» puisque la tradition de ce fait se trouve
» dans toutes les langues & dans toutes
» les contrées du monde ; 2°. par le
» progrès sensible des nations & des arts;
» quoique l'histoire ne puisse atteindre
» aux *premiers temps*, elle nous montre,
» sinon le genre humain *naissant*, du-

» moins une infinité de nations encore
» dans une eſpèce d'enfance, ces na-
» tions croiſſent & ſe fortifient peu-à-
» peu ; 3°. L'œil du Phyſicien voit les
» monumens de ces *anciennes révolu-*
» *tions* gravées par-tout en caractères
» ineffaçables, &, fouillant la terre, il
» trouve des débris accumulés & dé-
» placés, des amas immenſes de co-
» quilles au ſommet des montagnes, des
» reſtes indubitables de poiſſons dans
» les profondeurs de la terre, des végé-
» taux, des oſſemens, des reſtes d'Êtres
» animés qui ne vivent aujourd'hui que
» dans les eaux.

3°. *Le déluge, cauſe de toutes nos erreurs.*

» Il eſt donc indubitable, conclud
» Boullanger, qu'il y a eû un *déluge* :
» n'eſt-il pas également évident que
» cette grande révolution eſt la vraie
» porte de notre hiſtoire, la clef de
» toutes les énigmes que les uſages &

» les traditions nous proposent; que » c'est par le déluge qu'on doit commencer l'histoire des sociétés & des » nations présentes. Pour moi, j'ose » l'avancer avec confiance, s'il y a eu » des *religions fausses* & *nuisibles*, c'est » au *déluge* que je remonterai pour en » trouver la source; s'il y a eû des doc» trines ennemies de la société, j'en » verrai les principes dans les suites du » *déluge*; s'il y a eû des *législations* vi» cieuses & une infinité *de mauvais* » *gouvernemens*, ce ne sera que *le dé*» *luge* que j'en accuserai; si une foule » *d'usages*, *de cérémonies*, de coutumes » & *de préjugés bisarres*. se sont intro» duits chez les hommes, & se sont ré» pandus sur la terre, c'est *au déluge* que » je les attribuerai; en un mot, *le* » *déluge* est le principe de tout ce qui a » fait en divers siecles *la honte* & *le* » *malheur* des *nations*. *Hinc prima mali* » *labes* ».

P. 14, 15.

Ce n'est donc, encore une fois, *ni l'état social*, ni *la révolte contre le*

grand ordre, qui font les causes des malheurs du genre humain. Il faut être extravagant, suivant Boullanger, pour avoir osé débiter de pareilles chimeres ; c'est le *déluge & le déluge seul*, qui a fait tout le mal, *tant en religion qu'en politique & en morale.*

Mais comment le déluge, un fait si ancien, a-t-il pu produire tant de maux? Comment ces maux subsistent-ils, même de nos jours? C'est ce que Boullanger va nous développer, avec moins d'éloquence que Jean-Jacques, en moins de volumes que les économistes, mais avec autant d'enthousiasme, pour le moins.

4°. *Idées de Boullanger sur le déluge.*

Les idées de ce Philosophe sur le déluge, ne ressemblent en rien à celles qui sont reçues. Il prétend » qu'après » avoir consulté les traditions histo- » riques & allégoriques de tous les peu-

» ples divers, après avoir étudié la nature dans ses opérations simples & ordinaires, pour juger de ce qu'elle a » pû faire dans des temps de *crise* & » *d'horreurs*, persuadé qu'elle est alors » sujette aux mêmes loix; après avoir » saisi *l'esprit* de tous les anciens, leurs » traditions, leurs allégories, leurs » usages commémoratifs, leurs différentes cosmogonies, il a vû avec » Platon & Séneque:

Ant. dev. t. 3. p. 295. 351.

» 1°. Que le monde est sujet à des » changemens réglés, & à des révolutions *périodiques* qui le détruisent » pour le *renouveller*, que tous les Êtres » physiques & moraux sont forcés de » passer par différents états ou degrés; » que chaque période a son enfance, son » adolescence, son âge mûr & sa vieillesse; son printemps, son été, son automne & son hyver; son âge d'or, son » âge d'argent, son âge de fer, & son » âge d'airain; que la vertu & la félicité » *commencent* chaque période; que le » vice, & toute sorte de maux *le ter-*

» *minent*; que tout cela n'arrive point
» *subitement*, mais par dégrés insen-
» sibles; qu'en un mot, après les *déluges*
» qui détruisent le monde, la nature se
» *renouvelle*, & que l'homme se *renou-*
» *velle* & se corrompt périodiquement
» avec la nature.

Desp. p. 38. » 2°. Le déluge ou la crise qui a donné
» à l'Univers la disposition qu'il a ac-
» tuellement, & que nous lui con-
» noissons depuis un grand nombre de
» siecles, n'est donc pas la premiere crise
» que notre globe ait éprouvée? Non. Car
» la terre recèle dans son sein une mul-
» titude de substances diverses, qui at-
» testent son ancienneté, & *la suite in-*
» *nombrable* de ses révolutions. On y ap-
» perçoit les ruines d'un vaste édifice
» renversé, reconstruit, & renversé de
» rechef, sans qu'à travers tant de boule-
» versemens successifs, l'imagination
» même puisse remonter au *premier*.
» Cette crise ne sera pas non plus la der-
» niere. En effet, puisque le monde est
» sujet à des changemens *réglés* &
périodiques

Ant. dev. t. 1. p. 9.

Desp. p. 45.

» *périodiques* qui le détruisent pour le
» *renouveller*; il y a tout lieu de craindre
» que les mêmes événemens n'affectent
» un jour nos neveux; & que se trou-
» vant dans les mêmes circonstances, ils
» n'éprouvent ce que nos peres ont
» éprouvé, lorsqu'ils virent cesser *la pri-*
» *mitive harmonie de l'Univers.*

» 3°. Notre déluge, au reste, n'a pas
» été une simple *inondation*: c'est un
» préjugé, dit notre Philosophe, il est
» aisé d'en montrer la fausseté, & de
» prouver que *le feu* n'a pas moins con-
» tribué que *l'eau* à la ruine de notre
» globe; une multitude de monumens
» font voir à tout Physicien attentif, que
» dans les révolutions, l'éruption des
» pluies extraordinaires est accompagnée
» de phénomenes & de météores, tels
» que les orages, la grêle, les tonnères,
» les éclairs, les tremblemens de terre,
» les marées violentes, les chutes des
» montagnes; toutes ces causes ont pû
» concourir à la destruction de la terre.

Ant. Dev. t. 1.

Pag. 266.

» Quoique *la Genese* ne nous montre

Ant. dév. P. 267. » point ce fraças, ou cette multitude de » causes réunies contre le genre humain, » toutes les traditions néanmoins pré- T. 3, p. 296. » sentent également une terre détruite » par le *feu* & par *l'eau*; la diversité de » ces traditions n'a d'autre source que » la diversité des contrées que les peu- » ples habitoient : les pays montueux & » élevés ont plus souffert *du feu*, les ré- » gions moyennes & basses ont plus souf- » fert *des eaux*.

4°. » L'universalité du déluge n'en- P. 300. » traîne pas l'universalité de destruction » par rapport à l'homme; il a pû se faire » que la terre ait été bouleversée & ra- » vagée dans toutes les parties de sa sur- » face, sans que cela empêche qu'il n'y » ait eû, *en différens climats*, des hommes » échappés du malheur général de leur » demeure. Ce déluge a pû être un *évé-* » *nement universel*, sans qu'il en soit ré- » sulté une mer *universelle*, ou une » destruction *générale* de toutes les » créatures.

5°. » Comment se persuader, quelque

» grande qu'ait été la destruction de l'es-
» pèce humaine, qu'il ne s'en soit
» échappée qu'une société, & en un seul
» lieu de la terre? Ces événemens des-
» tructeurs, tels que nous devons rai-
» sonnablement les concevoir, sans
» avoir égard *aux préjugés reçus*, ont
» dû épargner, *dans presque tous les*
» *climats*, quelques-uns de leurs anciens
» habitans, sur-tout dans les régions
» élevées qui ont dû être les refuges &
» les berceaux des sociétés renouvellées.

Def. p. 51.

» Je sçai, remarque Boullanger, que
» la tradition *des Juifs*, adoptée par *les*
» *Chrétiens*, fait descendre tous les ha-
» bitans de la terre actuelle, de celui qui
» fût sauvé du déluge dont Moïse a
» parlé; mais sans entrer dans de trop
» longs détails, il suffit de jetter les yeux
» sur les différentes espèces d'hommes
» *blancs, noirs, rouges, olivâtres*, qui
» semblent ne pouvoir avoir eu *Noé*
» pour pere commun.

Ant. Dev. t. 3. p. 297.

60. » Maintenant, si l'on demande à
» ce Philosophe par quels moyens les

» hommes, quelqu'ait été leur nombre, » ont pû échapper à ce bouleversement, » & se tirer de l'horrible cahos des élé- » mens irrités, déchaînés & presque » confondus, il répond qu'effective- » ment, rien n'a été plus difficile, si » cet événement a surpris *subitement* les » nations; mais *rien n'est subit dans la* » *nature*; si les moindres tempêtes sont » annoncées plusieurs jours d'avance, » la destruction du monde a dû, à plus » forte raison, être *annoncée* plusieurs » années d'avance, par des chaleurs, » par des vents, par des météores, par » une infinité de phénomènes : on a donc » pû se *précautionner*, soit en allant ha- » biter des contrées élevées, pour se dé- » rober aux inondations, soit des con- » trées maritimes, pour être à portée de » s'embarquer. Il paroît par les traditions » universelles, que *les montagnes* furent » sur-tout les asyles des hommes. ».

Ant. dév. P. 303.

70. Après avoir posé ces principes sur les crises de la nature & sur les principaux caracteres du déluge, Boullanger

déclare que pour parvenir *à la naissance de nos sociétés actuelles*, il veut s'en tenir à la derniere révolution; » ce n'est pas, » dit-il, qu'au delà il n'y ait eû d'autres » sociétés; mais elles ont été détruites; » il s'en est formé de nouvelles, qui toutes » tirent leur origine du petit nombre de » malheureux qui ont eû le triste avan- » tage de survivre à l'ancien genre » humain.

Ant. Dev. t. 1. p. 11.

» En vain voudroit-on *remonter* plus » haut; 1°. Les temps qui ont précédé » sont *si obscurs*, que la plupart des » peuples anciens ont imaginé voir la » *création* & *la naissance* de toutes » choses dans les anecdotes déja cor- » rompues de ce qui n'étoit que le *renou-* » *vellement du monde*; erreur grossiere » qui en a fait naître une infinité d'autres.

P. 12.

Creation de la genèse

» 2°. Les révolutions physiques ont » mis entre *l'ancien* & le *nouveau* genre » humain *un mur impénétrable*, qui fait » que l'homme qui a précédé ces révolu- » tions, quel qu'il ait été, n'est plus pour » nous *un Être historique*, dont la posi-

Desp. p. 48.

» tion puiſſe nous être connue; c'eſt un
» être *abſtrait* & auſſi *métaphyſique* que
» s'il n'eût jamais exiſté.

Ant. Dev. t. 1. p. 13.

30. Cet homme *primitif*, diffère eſ-
» ſentiellement de l'homme échappé
» aux malheurs du monde. Celui-ci ne
» reſſemble point au premier, qui ja-
» mais ne s'eſt trouvé dans une poſition
» auſſi extraordinaire que le ſecond.
» Cette poſition a créé, pour ainſi dire,
» *un eſprit humain, ſingulier & nouveau*;
» l'affreux ſpectacle d'un monde détruit,
» a fait ſur l'homme des impreſſions ſi
» étranges & ſi profondes, qu'il en eſt
» néceſſairement réſulté *des principes*
» *nouveaux*, qui ont influé ſur ſa con-
» duite & ſur celle de ſa poſtérité, pen-
» dant un grand nombre de ſiècles.

Deſp. p. 36.

» Par toutes ces raiſons, ce ſera l'homme
» échappé de la ruine du monde que
» nous allons étudier, conclud Boul-
» langer; ce ne ſera ni *un ſauvage*, *ni*
» *un être métaphyſique*, ni cette créature
» *créée parfaite*, & qui *s'eſt corrompue*;
» *chimere*, dont tant de docteurs & de

» ſçavans ſe ſont vainement occupés ;
» ce ſera un être *réel* que nous exami-
» nerons dans un état *réel* ; nous le sui-
» vrons pas à pas, nous ſaiſirons *les im-
» preſſions étranges* que le déluge a faites
» ſur lui ; nous verrons *les principes nou-
» veaux* qui ont réſulté de ces impreſ-
» ſions, & l'influence que ces principes
» ont eûe ſur *ſa conduite*, & qu'ils ont
» encore ſur la nôtre.

» Peu lui importe de fixer l'époque
» préciſe de cette derniere cataſtrophe.
» Tout lui indique un prodigieux *inter-
» valle* entre le déluge & le temps des
» premiers Hiſtoriens. Cela doit ſuffire,
» les premiers Hiſtoriens ſont néceſſai-
» rement des hommes modernes, rela-
» tivement au déluge. Les villes, dont
» le luxe & l'oiſiveté ont donné naiſ-
» ſance aux écrivains, n'ont été bâties
» que bien des ſiècles après ce terrible
» événement. Laiſſons donc les peuples
» vanter leurs archives *civiles & ſacrées*.
» La véritable meſure de l'antiquité des
» nations qui ont ſuivi le déluge, doit

Ant. dév. p. 59, 60.

» être une meſure *morale*, & non leur
» *chronologie*. Il en faut juger par leurs
» coutumes & non par *leurs hiſtoires*.
» Les coutumes appartiennent aux peu-
» ples, & les hiſtoires appartiennent à
» des particuliers *ignorans* & *menteurs*.
» En un mot, les premiers temps ſe
» ſont paſſés dans *la miſere*, dans les
» larmes & dans l'ignorance; alors les
» hommes ne ſongeoient guères à re-
» cueillir des faits, pour amuſer ou inſ-
» truire une poſtérité ſur laquelle ils ne
» pouvoient compter ».

Ant. Dev. t. 3. p. 313.

4°. *Impreſſions de terreur cauſées par le déluge.*

Ce ſont *ces larmes*, *ces miſères*, *ces impreſſions étranges & profondes* produites par le déluge, qui vont faire l'objet des méditations de Boullanger; il témoigne d'abord ſa ſurpriſe de ce que nos Hiſtoriens n'ont parlé qu'avec indifférence du déluge & de ſes ſuites; » il n'en revient pas. Ont-ils donc penſé,

» s'écrie-t-il, que l'homme dans ces » temps malheureux, n'étoit qu'un » animal ſtupide, ou un rocher inſen- » ſible? Quoi! le ſéjour de l'homme » ſera détruit, le genre humain ſera ex- » terminé, & le caractere de l'homme » qui ſurvivra à un évènement ſi ef- » froyable, ne ſera point *changé?* ſa » conduite ſera la même, il cultivera » la terre auſſi tranquillement qu'aupa- » ravant; il rebâtira ſes villes avec in- » trépidité & même avec audace; non, » jamais cela n'a dû être. Ceux qui ont » écrit l'hiſtoire ſur ce plan, ne nous ont » donné qu'un *roman inſenſé*, & dé- » pourvu de vraiſemblance.

Ant. dév. T. 1. p. 1.

Auſſi voit-il la choſe ſous un jour bien différent: » pour moi, dit-il, j'ai » vû écrit *dans la nature*, que l'homme » a été vivement *affecté*, & profondé- » ment pénétré de ſes malheurs. J'ai » vû qu'il a *tremblé*; j'ai vû qu'il eſt de- » venu *triſte*, *mélancolique & religieux* » *à l'excès*. J'ai vû qu'il a conçu un » dégoût total pour cette terre mal-

P. 14.

» reuse. J'ai encore lû dans ce livre
» que toutes les premieres *démarches de*
» *l'homme* ont été réglées par ces dif-
» férentes affections de son ame ; que
» tout ce qui est arrivé par la suite des
» siècles dans le monde *moral, politique*
» *& religieux*, n'a été que la suite de
» *ses démarches primitives*. J'ai re-
» connu que cette premiere position de
» l'homme, qui a renouvellé les sociétés,
» est la vraie porte de notre histoire, &
» la clef de toutes les énigmes que les
» usages & les traditions nous propo-
» sent ». Muni de cette *clef* qui ouvre la
vraie porte de notre histoire, Boul-
langer entre, & apperçoit que « le *pre-*
» *mier pas* des hommes échappés au dé-
» luge, fut un *faux-pas*, que leur *pre-*
» *miere démarche* fut *une fausse dé-*
» *marche*, & leur premiere maxime,
» *une erreur*. Mais erreur bien pardon-
» nable, puisqu'elle étoit l'effet de la
» crainte & *de la terreur*.

Ant. dév. P. 15.

» Qui n'eût été réellement saisi de
» crainte dans la position de l'homme

» accablé fous les ruines de l'Univers?
» N'eft-il pas naturel de penfer que le
» déluge, qui a été le tombeau de tant
» de nations, a été également *le tombeau*
» *de la raifon*; n'eft-il pas évident qu'il a
» fallu *une longue fuite de fiecles* heu-
» reux & paifibles pour faire reparoître
» les arts, les fciences, la philofophie,
» les légiflations?

Ant. dév. p. 16.

» Encore font-elles, *même aujour-*
» *d'hui*, bien foibles & peu affurées. Le
» temps a réparé les défordres phy-
» fiques que le déluge a produits fur la
» terre; mais il n'a pû encore réparer *les*
» *défordres moraux* que cet événement
» terrible a produits dans l'efprit hu-
» main; nos peres nous ont appris à
» *trembler* d'une cataftrophe arrivée de-
» puis des milliers d'années; & nos inf-
» titutions *religieufes & politiques* fe
» fentent encore des *impreffions* que *la*
» *terreur* a faite alors fur le genre hu-
» main, qui ne ceffant d'agir confé-
» quemment *à fon début*, n'a point ceffé
» de *s'égarer*: en un mot, l'homme ne

» fit alors qu'une *feule faute*, & toutes
» nos erreurs remontent à cette *faute pri-*
» *mitive* ».

On eft fans-doute impatient de fça-
voir quelle eft cette faute *primitive*,
fource de toutes nos erreurs & de tous
nos maux. Boullanger va nous en inf-
truire dans l'article fuivant.

6°. *Opinions religieufes, infpirées par les impreffions de crainte & de terreur.*

» Pour nous faire comprendre dif-
» tinctement cette erreur, cette fauffe
» démarche de nos peres, il nous fup-
» pofe nous-mêmes témoins des cala-
» mités qui ont alors ravagé l'Univers ;
» que penferions nous, demande t-il,
» fi le foleil éteint ceffoit de donner fa
» lumiere ; *fi les forces exaltées de la*
» *nature* changeoient *fon harmonie* en
» un nouveau *chaos* ; fi les mers inon-
» doient les terres ; fi les terres fe fou-
» levoient contre elles ! que dirions-nous

Def. p. 43 & fuiv.

» si des milliers de volcans s'embra-
» soient de toutes parts ; si le feu, le
» soufre, le bithume s'élançoient par
» torrens du sein des montagnes, si la
» plûpart des continens brisés s'enfon-
» çoient sous nos pieds ? Que penseroit
» enfin le genre humain d'aujourd'hui,
» s'il se trouvoit au milieu de tant de
» fléaux & de tant de désordres ?

» Il ne faut pas, répond Boullanger,
» beaucoup de philosophie & de méta-
» physique pour le deviner. Le genre
» humain *croiroit être à la fin du monde ;*
» *il s'imagineroit* toucher au jour de *la*
» *justice & de la vengeance ; il s'atten-*
» *droit* à voir à chaque instant *le Juge*
» *Suprême* venir demander compte à
» l'Univers, & prononcer ces redou-
» tables arrêts, que les méchants ont
» toujours craints, & que les justes, qui
» espèrent *un avenir heureux*, ont tou-
» jours attendus.

» On seroit alors saisi & occupé de *ces*
» *sentimens ; ces principes nouveaux* ré-
» sulteroient naturellement des impres-

» fions de *terreur*, causées par le déluge.
» *Ces dogmes religieux de la fin du*
» *monde, de l'arrivée du grand Juge;*
» *du jugement dernier & de la vie future*,
» affecteroient profondément & géné-
» ralement tous les habitans & toutes les
» nations de la terre. Ce sont *les dogmes*
» dont l'esprit humain se nourrit dans
» toutes les révolutions de la nature, &
» auxquels les calamités le ramenent
» dans tous les temps. Ces mêmes
» dogmes, ces *idées religieuses*, affec-
» teront un jour *nos neveux*, s'ils se
» trouvent dans ces fatales circons-
» tances; on sent, combien l'impres-
» sion de ces *dogmes* & de ces *fausses*
» *terreurs* a dû être forte sur des
» hommes témoins ou instruits par leurs
» peres de la désolation des Êtres.

Ant. Dev. t. 3. P. 376. P. 377.

» On trouvera peut-être, observe
» Boullanger, que *ces opinions fausses*
» *& déraisonnables*, inspirées par *la*
» *terreur*; que ces principes adoptés par
» *la crainte* & la *simplicité* dans les pre-
» miers tems, & que le *préjugé* & *l'ha-*

281.

» *bitude* perpétuerent dans les âges sui-
» vants, en un mot, que *ces illusions*,
» *ces idées religieuses*, étoient trop sim-
» ples, ou trop composées pour les
» temps où je viens de me transporter.
» On voudroit sans-doute que je péné-
» trasse dans *l'esprit humain* pour y cher-
» cher comment ces idées ont pû y
» naître une *première fois*. C'est un tra-
» vail que je laisse à d'autres; ils peu-
» vent philosopher tout à leur aise sur
» *les opinions* de ces instans de *terreur*,
» qui ne sont point ceux de la philo-
» sophie. Il me suffit ici de *sçavoir*
» que ce sont *ces dogmes* qui ont vive-
» ment agi sur l'esprit & sur le cœur des
» hommes, dans toutes les situations
» extrêmes de la nature; passons aux
» *suites* bonnes ou mauvaises qu'ont eû
» *ces impressions* ».

Ant. dév. P. 28.

Desp. p. 46.

7°. *Premiere suite des opinions religieuses. L'âge d'or.*

Avant que d'aller plus loin, il est

important de remarquer l'enchaînement du syſtême de Boullanger. Un grand nombre d'individus dans toutes les contrées, en Aſie, en Europe, en Afrique, en Amérique, échappent à la fureur de la derniere criſe périodique qui a déſolé l'Univers; ces individus, qui n'étoient *rien moins que ſauvages*, puiſqu'ils étoient *antérieurs au déluge*, & qu'ils avoient déjà connu *les avantages de la ſociété*, ſont ſi fort effrayés du fracas épouvantable dont ils ſont les témoins & preſque les victimes, qu'ils en perdent la *raiſon* & *la mémoire*: La terreur, la triſteſſe, la mélancolie, le dégoût de la vie, leur inſpirent *des idées religieuſes*, leur font imaginer une fin du monde prochaine, l'arrivée *du grand Juge*, *un jugement dernier*, *une vie future* plus heureuſe & plus tranquille que la vie préſente; ces principes *ſinguliers* & *nouveaux* dénaturent l'eſpèce humaine; ils font naître dans les individus échappés au déluge, *un eſprit humain ſingulier & nouveau*, dans lequel

lequel Boullanger découvre l'origine de *l'âge d'or* en premier lieu, & ensuite celle *du gouvernement théocratique.* p. 364.

Voici comme il amène l'âge d'or : » ce ne fût que par des degrés insen» sibles que l'ordre se remit sur la terre. » Les coups de la nature retentirent » long-temps dans l'ame des mortels ; » les efforts perpétuels d'une nature tou» jours en action, renouvelloient sans » cesse les craintes qui vouloient s'effa» cer; mille accidens, moins généraux » que le déluge, entretenoient les es» prits dans la crainte, l'abattement, le » dégoût de la vie. & maintenoient les » hommes dans l'espoir *d'un avenir* plus » heureux. On crut long-temps que *la* » *Divinité* ne vouloit plus qu'il y eût des » hommes sur la terre, que le monde » n'étoit plus susceptible d'établissemens » solides ; on se voua *au célibat*; toutes » les vues se tournerent *vers une vie fu*» *ture*, qu'on appelle *le Royaume de* » *Dieu.* Faut-il demander si ces hommes, » privés de tout, absorbés par la dou-

376.

361.

» leur, dégoûtés de l'Univers, livrés à
» leurs *idées religieuses*, furent bien ar-
» dens à réparer le genre humain, à le
» multiplier, à perfectionner la société?
» Non; les sensations de plaisir, les idées
» de prévoyance, étoient presqu'é-
» teintes en eux. La tristesse & la frayeur
» ont dû retarder *infiniment* la répara-
» tion du genre humain, & la formation
» des *nouvelles sociétés*; d'où il résulte
» qu'un *intervalle immense sépare* le
» temps des révolutions, & les premiers
» *temps historiques*, qui présentent la
» surface de la terre couverte d'hommes,
» & partagée en royaumes considéra-
» bles. Dans chaque contrée la néces-
» sité rassembla les hommes; ils se rap-
» procherent; l'homme sentit le besoin
» qu'il a de l'homme; son ame sentit
» une douceur que l'adversité seule est
» capable de lui donner; car les siècles
» des malheurs des hommes sont ceux
» de l'humanité; le genre humain ne
» fût juste que sur les débris du monde.
» On ne voit dans l'homme des premiers
» temps, que bonté, bienfaisance, pitié,

P. 361. 374. 370. 375.

» ſimplicité, *crainte de l'Être Suprême.*
» Ces heureuſes diſpoſitions du monde
» renaiſſant firent ſoutenir aux hommes
» le fardeau de leurs miſères communes.

» Peu-à-peu les familles ſe formerent;
» chaque famille, pénétrée des juge- 379.
» mens d'en haut, vécut quelque temps
» ſous le gouvernement des peres qui
» raſſembloient leurs enfans. On cher-
» choit ſa ſubſiſtance en commun. Le
» reſte du temps ſe paſſoit à s'entretenir
» du ſort de la terre, à s'occuper du
» deſtin qui l'attendoit, à ſe conſoler ré-
» ciproquement de ſes maux préſens par
» l'eſpérance d'un avenir plus heureux
» & plus durable. Il n'y eût, parmi ces Déf. p. 101.
» familles, d'autre autorité *que celle des*
» *peres*, d'autre loi que *la raiſon & les*
» *beſoins communs*, qui étant, dans de
» pareilles circonſtances, les mêmes que
» les beſoins des particuliers, ne pou-
» voient être méconnus ni négligés.

» Tel eſt ſans-doute l'état que l'anti-
» quité a nommé *l'âge d'or* ou *le regne*

Ant. Dev. t. 3. p. 370.

» de Saturne ; il date des premieres » époques du monde *renouvellé ;* qu'on » retranche des récits de la Mythologie » *sur l'âge d'or*, le tableau d'une na- » ture riante & fortunée, puisque la » terre n'offroit alors qu'une vaste soli- » tude ; qu'on se représente les temps où » l'équité, l'union, la paix, l'égalité » régnoient sur la terre, on se formera » la véritable idée de *l'âge d'or*. C'est » un état par lequel les hommes échap- » pés au déluge ont *dû nécessairement* » *passer*. Leur vie étoit heureuse quant » au moral ; malheureuse quant au phy- » sique ; livrées à leurs *idées religieuses*, » à ce que nous appellons une vie *surna-* » *turelle & mystique*, privées du su- » perflu, souvent du nécessaire, ces » premieres familles étoient simples & » régulieres ; une égalité parfaite régnoit » entre elles : point de propriété, point » de domination, tout en commun ; » pauvres, vertueuses, heureuses, elles » jouissoient de *la liberté* sans en abuser.

» *L'âge d'or*, cette *brillante chimere*,

» que les Poëtes ont chantée, que quel-
» ques *Philosophes de nos jours* regret-
» tent comme le comble de la félicité,
» n'est donc pas *un état politique*; mais
» *un état tout religieux*; la vie du genre
» humain étoit à cette époque, sem-
» blable à celle de *nos sauvages* d'A-
» mérique, par rapport au physique,
» peut-être un peu plus misérable; du
» côté des mœurs, elle ressembloit à
» celle de nos *sauvages volontaires*,
» Moines, Hermites, Anachoretes; les
» hommes de l'âge d'or, remplis de
» *la crainte de Dieu*, *d'espérance pour*
» *l'avenir*, étoient sans cesse occupés de
» *méditations religieuses* qui les condui-
» sirent au *gouvernement théocratique*.

P. 383.

8°. *Seconde suite des opinions reli-
gieuses. La Théocratie.*

» Il est en effet naturel de penser,
» continue notre Philosophe, que de
» l'indifférence pour la vie présente,
» n'acquit l'oubli des arts & de l'agri-

383.

» culture ; on vivoit des nourritures que
» la terre produiſoit d'elle-même; la
» pêche & la chaſſe acheverent de
» faire perdre toute idée de travail &
» d'induſtrie ; pluſieurs générations per-
» ſévérerent dans *cet état ſurnaturel*,
» véçurent ſous *la diſcipline de l'âge*
» *d'or*, toutes pénétrées de la *crainte*
» *des jugemens de Dieu*; toutes occu-
» pées du ſoin de remédier à leurs
» maux, & de pourvoir à leur ſubſiſ-
» tance.

» Lorſque ces familles primitives ſe
» furent inſenſiblement multipliées, &
» qu'elles formerent des ſociétés nom-
» breuſes, il leur fallut néceſſairement
» un lien plus fort que l'autorité pater-
» nelle, pour maintenir l'unité, & en-
» tretenir cet *eſprit de religion*, de
» paix, d'économie, d'induſtrie, qui
» ſeul pouvoit réparer les maux infinis
» qu'avoit ſoufferts la nature humaine.

Deſp. 102.

» Elles firent d'abord des loix *civiles*,
» *économiques*, & *domeſtiques*, dictées,
» non par des Philoſophes ſublimes, &

» des politiques profonds, mais par la
» *raison*, la *nécessité & les besoins réels*,
» qui furent les seuls législateurs ; on
» les grava sur la pierre ou sur le bois.
» Pour le maintien de ces loix on s'en
» rapporta, d'un *consentement unanime*,
» aux anciens réunis & aux chefs de
» famille ; ils furent *choisis* pour être les
» Ministres & les surveillans, & non
» *les arbitres indépendans de la société*.

P. 104.

» L'homme *sçavoit alors* qu'il y avoit
» *une loi*, une *raison publique*, vis-à-
» vis de laquelle, ceux même qui en
» sont *les Ministres*, ne sont rien de plus
» dans l'état que le *dernier des citoyens*.
» Connoissant donc alors ses privileges,
» à titre d'être *raisonnable & libre*,
» l'homme, en se prescrivant des loix ci-
» viles, n'eût jamais l'intention de se
» mettre dans les chaînes de quelques-
» uns de *ses semblables* ; quoiqu'il se
» captivât volontairement par *les loix*,
» pour se rendre dépendant de la société
» où il trouvoit sa subsistance & son
» bonheur, il ne voulut en même temps

P. 105.

» reconnoître au-dessus d'elle, *d'autre* » *Roi* & d'autre Monarque que *Dieu* » *seul*; ce fût donc uniquement à lui » qu'il soumit sa *législation nouvelle* & » qu'il se soumit lui-même ». Telle fût, selon Boullanger, *l'origine de la Théocratie* : avant que d'exposer les suites de cette singulière anecdote, » il remarque, » 1°. *que ce gouvernement mystique & surnaturel*, qui fût une *des suites de* » *l'âge d'or*, est exactement le même » que celui qu'une *mythologie* univer- » selle, qui a recueilli les foibles restes » des premiers âges, appelle le *régne* » *des Dieux*, précédé de *l'âge d'or*, & » immédiatement suivi du regne des » *demi-Dieux & des Héros*, auxquels » succéda *l'Andrarchie* ou *régne des* » *hommes*.

P. 106.

Ant. Dev. t. 3. P. 393.

» Il remarque, en second lieu, qu'une » *certaine superstition* particuliere à ces » premiers âges, inspira aux hommes » un choix aussi extraordinaire. *Les be-* » *soins* ayant fait connoître à l'homme » qu'il ne pouvoit vivre isolé sur la

Desp. p. 115

» terre, il s'étoit réuni à ses semblables, » préférant les avantages d'un engage- » ment nécessaire & raisonnable *à sa* » *liberté naturelle*; ensuite l'agrandisse- » ment de la société, ayant demandé » que *le contrat tacite*, que chaque par- » ticulier avoit fait avec la société, en » s'y incorporant, eût une forme plus » solemnelle & plus authentique, » l'homme y consentit encore; il re- » nouvella en faveur de la société, le » sacrifice déja commencé de cette li- » berté & de cette égalité naturelle, » dont nous avons tous le sentiment: il » reconnut *des Supérieurs & des Magis-* » *trats*; il se soumit à une subordination » civile & politique; bien plus, il cher- » cha *un Souverain*, persuadé qu'une » grande société, sans chef & sans Roi, » étoit un corps sans tête & un monstre.

P. 116.

P. 117.

» Il voulut donc un Roi, qui fût le » chef & le pere de cette grande fa- » mille, qui la réglât comme le soleil » regle toute la nature, comme un » Dieu gouverne l'Univers; il craignit

» de perdre tout-à-fait sa liberté, s'il
» prenoit pour Roi un homme mortel;
» ne songeant pas qu'il y avoit *des*
» *moyens légitimes* d'accorder sa sûreté
» avec celle du Trône; la société pou-
» vant faire avec le Souverain *le même*
» *contrat*, que chaque particulier avoit
» fait antérieurement avec elle. Si donc,
» en se donnant un Roi, il fit une si
» singulière application des *lumieres de*
» *sa raison*, c'est qu'il n'avoit point
» *épuré sa religion*; il ne l'avoit point
P. 122. » purgé de la *superstition, cette fille de*
» *la crainte & de la terreur*, qui absorbe
P. 123. » la religion, & qui prenant sa place
» & sa figure, l'anéantit elle-même.

» Il remarque, en dernier lieu, que
» l'homme fut alors cruellement la dupe
» de sa superstition, qui seule présida à
» *l'élection d'un Dieu Monarque*; qu'il
P. 124. » perdit alors de vue son *ancien mo-*
» *bile & son guide naturel*, c'est-à-dire,
» *ses vrais besoins & sa raison*; que ce
» fut là la premiere époque des maux
» du genre humain, la source de tous

» ses malheurs & de toutes ses erreurs,
» *tant en religion qu'en politique.*

» Pour faire sentir de quel genre fut
» cette superstition si funeste à l'huma-
» nité, il ajoute que les premiers hommes
» à l'aspect des phénomènes du déluge,
» & tant que durerent les désordres de
» la terre, s'entretinrent *de la fin du*
» *monde, de l'arrivée du grand Juge & du*
» *régne de la vie future. Ces dogmes* jet-
» terent dans leur esprit de si profondes
» racines, que la nature, qui ne se ré-
» tablit que par dégrés, l'étoit tout-
» à fait, lorsque l'homme attendoit en-
» core *la fin du monde, le grand Juge,*
» *& la vie future;* telles étoient les dis-
» positions religieuses du genre humain,
» lorsque les sociétés déja multipliées,
» songeoient à *l'élection d'un Roi.*

P. 135.

» Préocupées *du ciel*, elles oublierent
» qu'elles étoient encore sur la terre;
» elles chercherent pour leur gouver-
» nement *un lien surnaturel*; elles s'ima-
» ginerent pouvoir représenter ici-bas
» *le Royaume Céleste*, où elles aspi-

P. 136.

» toient ſans ceſſe, en ne reconnoiſ-
» ſant d'autre Monarque que *Dieu*
» *même*; elles appliquerent, en conſé-
» quence *de ce choix*, les principes du
» régne d'en haut au régne d'ici-bas;
» & la plupart de ces principes ſe
» trouverent faux, parce qu'ils étoient
» déplacés. Ce gouvernement n'étant
» *qu'une fiction*, il fallut néceſſaire-
» ment le ſoutenir par une multitude
» *de ſuppoſitions*, qui furent priſes avec
» le temps pour des *vérités*. De cette
» chimère, qu'elles appellerent *le régne*
» *de Dieu*, & que nous appellons *théo-*
» *cratie*, réſulterent une foule de pré-
» jugés *politiques* & *religieux*, qui pré-
» cipiterent dans des abîmes affreux la
» religion & la police primitive ».

P. 137.

Boullanger entre dans le détail de ces préjugés *politiques* & *religieux*, nés de *la théocratie*; il en fait une énumération exacte; il en diſtingue trois principaux en *genre politique*, ſçavoir *l'état ſauvage*, *le deſpotiſme*, & le *gouvernement républicain*; & trois dans le genre

religieux, qui sont *l'idolâtrie*, le *judaïsme & le christianisme.*

On sent que le développement de ces préjugés entraîne nécessairement des longueurs. Mais il est indispensable. Ce qui précède n'est que la premiere assise de l'édifice que Boullanger se propose de construire. Il va maintenant l'élever à une hauteur si prodigieuse, qu'il espère se mettre à portée de foudroyer sans peine & sans efforts, toutes les religions & tous les gouvernemens que la Théocratie a répandus dans l'Univers pour le malheur & l'opprobre du genre humain. Il commence par l'état sauvage, premiere production de la Théocratie.

9°. *L'état sauvage, premier effet de la Théocratie.*

» Le dessein des premiers hommes » en proclamant *Dieu* pour leur *Monarque*, continue Boullanger, avoit » été de se rendre *heureux* par cette

Desp.p.227.

» sublime perspective *du régne du ciel*;
» il y a même apparence qu'ils y réus-
» sirent au moins pendant un temps,
» puisqu'ils ont par la suite toujours
» chanté cette époque, comme celle
» de *l'âge d'or*, du régne de la justice
» & de la félicité primitive; dans les
» abords de cet âge *mystique*, le genre
» humain encore affecté de ses mal-
» heurs, étoit dans toute la ferveur de
» la morale de la religion, & comme
» dans l'héroïsme de *la Théocratie*; mais
» cet héroïsme n'est qu'une vertu mo-
» mentanée, une saillie religieuse, qui
» n'a jamais de durée sur la terre.

P. 229.

» Le tableau qu'on se fit de la félicité
» du *régne céleste*, fit naître de fausses
» idées sur *la liberté*, sur *l'égalité* & sur
» *l'indépendance*; quelques familles se
» séparerent du gros de la société, se ré-
» pandirent dans les déserts, s'y mul-
» tiplierent, perdirent peu-à-peu l'es-
» prit primitif, dégénérerent de leur
» premiere ferveur, & oublierent, à la
» longue, les notions primitives de *la*
» *Divinité* de leurs ancêtres.

P. 226.

Ant. Dév. t. 3. P. 125.

» De-là ces nations vagabondes & » *sauvages* qui se sont répandues sur » presque toutes les parties de la terre. » Ces hommes imbus des idées théocra- » tiques, après avoir été quelques temps » simples, religieux, remplis de zèle » pour le *royaume du Ciel*, qu'ils se re- » présentoient comme un état heureux, » libre, indépendant, vécurent en Pé- » lerins & en Voyageurs, devinrent en- » suite ignorans, féroces & sauvages; » furent sans prévoyance, sans arts, » sans industrie, tomberent dans l'i- » nertie, dans l'indolence, dans une » anarchie totale; leur liberté ne fut que » la triste faculté de pouvoir *se dévorer* » & se détruire réciproquement, comme » des bêtes féroces. C'est ainsi que tout » *l'ancien Occident* a changé *sa liberté* » en brigandage, vie errante & sauvage.

Ant. Dév. P. 387.

» Je regarde la décadence du *régne théo-* » *cratique*, comme l'époque du genre » de vie que ménent depuis tant de » siècles *les Américains*. Ces peuples, » qui toujours ont été *plus simples* que

Def. p. 230.

» les autres peuples de la terre, sont
» tombés dans l'état sauvage en se ren-
» dant *libres & indépendans*; leur ma-
» nière de vivre me paroît n'être qu'ac-
» cidentelle, & dépendre bien plus *de
» leurs préjugés*, que de *cet état de na-
» ture*, que je regarde comme *une chi-
» mere*; la multitude des traditions &
» des *usages théocratiques*, que j'ai trou-
» vée chez les plus *barbares* de cette
» région, est une preuve qu'aucun de
» ces peuples n'est dans son *état primitif
» & naturel*, qu'ils ont tous, ainsi qu'il
» est arrivé dans toutes les autres parties
» du monde, vécu sous *ce gouverne-
» ment mystique*, d'où *l'esclavage* ou le
» *brigandage* ont dû sortir, selon que le
» *génie* des nations aura *concouru avec
» la nature* de leurs climats, pour rendre
» ces effets de *l'ancienne théocratie* plus
» sensibles.

Ant. dév. P. 231.

10°. *Le despotisme, second effet de la Théocratie.*

P. 236. » En effet, ajoute notre Philosophe,
de

» de la Théocratie naissent deux opi-
» nions également dangereuses quoi-
» qu'opposées. D'un côté l'homme veut
» être plus qu'il ne doit & qu'il ne peut
» être sur la terre, de-là naît l'amour de
» la liberté, de l'égalité, de l'indépen-
» dance; de-là l'état sauvage, qui de-
» vient ensuite barbare & féroce: d'un
» autre côté l'aspect d'un Dieu *Mo-*
» *narque*, si grand & si immense, ré-
» duit l'homme au néant, & le porte à
» s'avilir volontairement; l'homme se
» dégrade au-dessous de son état na-
» turel; on ne voit plus l'homme, mais
» l'esclave. De-là le despotisme. Le gou-
» vernement théocratique s'est perdu
» dans ces deux excès; il faut dans une
» théocratie terrestre, ou que le peuple
» abuse de sa liberté, ou que ceux qui
» commandent abusent du pouvoir du
» Ciel; par ces deux extrêmes, *l'esprit*
» qui doit faire le bonheur de la société,
» se perd également.

Ant. dév. P. 229.

» *Tout l'ancien Orient* s'est perdu
» dans l'excès opposé à l'indépendance.

Ant. dév. c. 3. p. 392.

» Il s'est asservi *à des tyrans*. Après la » séparation des familles, qui se répan- » dirent dans les forêts & qui formè- » rent les nations sauvages, toutes les » autres continuèrent de vivre en société, » *sous la discipline de l'âge d'or*, par » les seules loix de la religion, ne re- » connoissant *d'autre Roi*, que le Dieu » qu'elles adoroient, & qu'elles *atten-* » *doient* sans cesse; de-là se formerent » les nations sédentaires & policées qui » eurent par la suite leurs législations, » leurs cultes religieux, leurs différents » gouvernements.

Déf. p. 143. 150.

» Elles commencerent toutes par ce » gouvernement *mystique & surnaturel* » qu'on nomme *théocratie ou regne de* » *Dieu*, gouvernement dont il ne reste » qu'un souvenir très-obscur, dont l'his- » toire ne fournit ni preuve ni exemple; » mais dont parlent les traditions les » plus anciennes, sous les noms *d'âge* » *d'or*, de *régne des Dieux*; par-tout on » retrouve la tradition d'un *âge théocra-* » *tique*; par-tout cet événement est

» déſigné comme voiſin des anciennes
» *révolutions naturelles*, de la ruine & du
» rétabliſſement du monde ; par-tout
» il eſt annoncé, comme un âge & un
» état réel, & non imaginaire, qu'on
» doive retrancher de l'hiſtoire, *comme*
» *les ſavans l'ont fait juſqu'ici.*

» Il eſt certain que le gouvernement
» théocratique, après avoir produit
» l'état ſauvage dans la moitié du genre
» humain, produiſit l'*eſclavage & le deſ-*
» *potiſme* dans l'autre moitié. Rien n'é-
» toit plus naturel. Le plan de ce gou-
» vernement n'eſt *qu'une pieuſe fiction* ;
» on y ſuppoſe que Dieu eſt le Roi im-
» médiat de la ſociété, que toutes les
» loix dérivent de lui, & s'exécutent en
» ſon nom : en conſéquence de *cette ſup-*
» *poſition*, il fallut donc imaginer des
» moyens pour connoître les intentions
» d'un Roi, qu'on ne voyoit point, &
» qu'on ne pouvoit entendre. De plus, le
» régne d'un Dieu eſt par ſa nature deſ-
» potique & abſolu ; il ne peut y avoir,
» ni *conventions*, ni *traités* entre la

Ant. dév. t. 3. p. 396.

» créature & l'auteur de son être. La
» soumission sans bornes qu'exigeoit *le*
» *Dieu Monarque*, se convertit naturel-
» lement en un esclavage politique,
» qui dégrada l'homme & le rendit es-
» clave dans la société.

Ant. dév. p. 397.

» Sous ce gouvernement *mystique*,
» le Dieu Monarque étoit un Sultan in-
» visible; *les Prêtres* étoient ses Visirs,

398.

» & devinrent les seuls maîtres. Ministres
» de la théocratie, ils s'identifierent
» avec le Dieu Monarque, abuserent
» d'un gouvernement *illusoire*, qui leur
» laissoit toute autorité, & pousserent
» l'impudence jusqu'à faire passer les
» fruits de leur incontinence pour les
» enfans du Dieu Monarque; c'est sous
» *ce règne des Prêtres*, que *l'histoire ne*
» *nous a point fait connoître*, & que les
» traditions appellent le *règne des Dieux*,
» que le Sacerdoce a jetté les fondemens
» de cette énorme puissance, dont l'abus
» s'est fait sentir jusqu'à nous.

399.

» Ces enfans des Prêtres formerent
» une nouvelle race que l'on nomma

hum!

» celle des *demi-Dieux* ou des *Héros*,
» qui gouvernerent en vertu de leur
» origine céleſte : pluſieurs de ces en-
» fans merveilleux, de ces Héros di-
» vins, ſe rendirent utiles, furent lé-
» giſlateurs, inſtituerent les myſtères,
» cacherent les dogmes triſtes & fu-
» nèbres, ſubſtituerent aux fêtes lamen-
» tables, des fêtes gaies & bruyantes,
» multiplierent les vignes, rendirent
» cultivateurs des hommes qui juſques-
» là n'avoient été que chaſſeurs, paſ-
» teurs & pêcheurs, enſeignerent la
» muſique, les jeux, la danſe, défri-
» cherent, deſſécherent des terreins,
» dont une grande partie étoit encore
» inondée. Ainſi, ſous le règne de ces
» Héros, le travail *ſuccéda à la contem-*
» *plation*, la vie active à l'indolence ; le
» genre humain ſe réveilla, il y eut du
» mouvement & du reſſort dans les na-
» tions ; on chercha des contrées plus
» commodes, on bâtit des villes, les
» ſociétés aggrandies formerent peu-à-
» peu de grands Empires.

Ant. dév. P. 400.

» Mais comme l'ambition de ces de-
» mi-Dieux excita souvent des guerres
» entre eux, les nations se donnerent
» *des Rois*, ou forcerent les Prêtres à
» leur en donner; le choix tomba com-
» munément sur un des enfans des
» Dieux, & le sceptre devint hérédi-
» taire dans leur postérité. Ici commence
» *l'andrarchie* ou le régne des hommes,
» qui subsiste encore de nos jours.

Ant. dév. P. 263.

» Si *la raison* seule avoit présidé à
» l'institution & à l'élection des Rois,
» les nations auroient fait leurs traités,
» auroient proposé des *conditions res-*
» *pectives*, à celui de *leurs semblables*,
» qui par cette révolution devenoit le
» maître des autres; cette institution
» alors auroit été très-utile; les Rois
» auroient été *soumis* comme les
» autres *à la raison publique*, & aux
» loix communes de la société. Il n'en
» fut pas ainsi; les hommes obsédés de
» leurs anciens *préjugés*, emportés par
» la *superstition* & par *l'oubli de leur*
» *raison*, accoutumés depuis des siècles

» à être gouvernés *au nom de la Divinité*,
» ne crurent pas se soumettre à un
» homme en se soumettant à un Roi; tant
» la théocratie avoit affoibli le ressort des
» esprits, & conduit l'homme à mécon-
» noître ses *droits*, à mépriser *sa raison*,
» & à se laisser guider *aveuglément*.

Ant. dév. P. 401.

» Le premier Roi fut donc regardé
» comme *une idole*. Les Rois ne furent
» plus des hommes ordinaires, ils gou-
» vernerent comme *des Dieux*; le règne
» des demi-Dieux n'avoit été qu'une
» *théocratie prolongée*, celui des Rois
» qui leur succéderent, ne cesse point
» d'être une théocratie: *images vivantes*,
» *représentans de la Divinité*, ils renon-
» cerent aux sentiments de la nature,
» tyranniserent impunément des so-
» ciétés qui n'oserent pas plus s'opposer
» à leurs projets, qu'à ceux de la *Di-*
» *vinité*; & les peuples engourdis se sou-
» mirent sans murmure *à leurs vo-*
» *lontés les plus bizarres*.

P. 419.

Telle fut, selon Boullanger, l'ori-
gine de ce gouvernement *destructeur*,

connu sous le nom de *despotisme*, que l'on voit établi dans presque toutes les parties du monde ; il est né de la Théocratie. Le gouvernement républicain n'a pas une autre origine.

II°. *L'état républicain, troisieme effet de la Théocratie.*

Il est assez difficile d'imaginer comment l'état despotique & l'état républicain peuvent être freres, & issus l'un & l'autre d'une mere commune. Boullanger, fort au fait de ces anciennes généalogies, entreprend de nous *dévoiler* celle-ci.

Ant. dév. P. 406.

» Il pose en fait, qu'au sein des na-
» tions qui vivoient *toutes* dans un *égal*
» *esclavage*, quelques hommes, sur-tout
» en Europe, soutinrent les *privilèges*
» *de leur nature*, cherchèrent à renverser
» *les trônes de la Grece* & de l'Italie,
» & à rendre à la nature humaine
» l'honneur & la liberté, que le gou-
» vernement tyrannique *des Rois* lui

» avoit ravis ; ils en vinrent à bout, & » instituèrent par-tout *le gouvernement* » *républicain*, comme le plus capable » de rendre les hommes *libres* & » *heureux*.

» Nouvelle méprise, ajoute notre » Philosophe, dont voici la source ; » ces destructeurs de la royauté, ne » firent pas attention que les *anciens* » *préjugés*, *les anciennes spéculations* » *théocratiques*, influerent sur les nou- » veaux projets de *liberté* ; qu'en con- » servant *un Roi des augures*, un *Roi des* » *sacrifices*, en élevant des statues à » *Jupiter Roi*, ils rétablissoient *la théo-* » *cratie primitive* ; qu'en cherchant par » leurs nouvelles loix, à maintenir *la* » *liberté*, *l'égalité*, *la félicité* de chaque » citoyen, ils ramenoient *sur la terre* » *une chimere*, qui n'est faite que pour » *les habitans du ciel* ; que cette égalité, » que mille causes physiques & morales » ont toujours écartée, & écarteront tou- » jours *de la terre*, n'est point de *l'es-* » *sence de la liberté*.

Ant. dév. P. 408.

410.

» En conséquence de ces principes » *faux*, *illusoires* & *théocratiques*, tous » les membres de la république se » firent *égaux*, furent tous *Rois*, tous » *législateurs*; pour maintenir ces *glo-* » *rieuses chimères*, par-tout on eut re- » cours à des moyens forcés, violens, » & *surnaturels*; tels que le partage des » terres, l'abolition des dettes, la com- » munauté des biens, des loix sur le » nombre & la valeur des voix, sur le » luxe, sur la frugalité, sur le com- » merce; de-là point de *liberté*, point » de tranquillité, point *d'égalité*: ces » républiques avoient pour objets, tous » les avantages extrêmes des *théocraties* » & *du règne céleste*; elles fuyoient le » *despotisme*, par-tout le *despotisme* en » fut *la fin*; il étoit même, dans les » temps difficiles, l'unique ressource » de ces fiers Républicains, qui affec- » toient si fort *l'égalité* & *la liberté*.

Ant. dev. p. 411.

413.

» Une preuve évidente que ce gou- » vernement n'est point fait *pour la* » *terre*, n'est point proportionné au

» caractère de l'homme, n'eſt point ca-
» pable de faire *ſon bonheur ici-bas*,
» c'eſt ſon inconſtance, ſes diviſions,
» ſon peu de durée, la néceſſité de ſe
» renfermer dans un territoire limité,
» pour maintenir ſa conſtitution.

» La jalouſie des républiques a plus
» fait répandre de ſang que le deſpo-
» tiſme *le plus cruel*. Les grandes ont
» dévoré les petites, & ſe ſont enſuite
» dévorées entre elles. Un autre dé-
» ſordre des Républiques, eſt que les
» principes *théocratiques* en rendirent
» pluſieurs conquérantes par principe de
» religion. Perſuadées qu'au moment du
» déluge, *le grand Juge* étoit réelle-
» ment arrivé, que ſa deſcente s'étoit
» faite d'une maniere inviſible, que la
» ruine du monde étoit la ſuite & la
» preuve de ſon apparition, un acte de
» ſes jugemens & de ſes vengeances;
» que ceux qui avoient péri étoient des
» *pécheurs*, que le petit nombre qui
» avoient échappé étoient *les juſtes* &
» *les élus*, qui avoient trouvé grace

Ant. dév. p. 139.

Ant. dév. P. 141.

» devant lui ; elles se regarderent en » conséquence, comme *la portion* » *choisie*, à laquelle *la terre des Justes* » étoit promise, sur laquelle *Dieu seul* » alloit régner.

» De cette idée, se forma une espèce » d'hommes qui se crut plus proche de » la Divinité, & qui se distingua par » une vie moins humaine & plus *mys-* » *tique*; de-là l'origine des *ordres reli-* » *gieux*, que le paganisme, le sabéa- » nisme, le judaïsme, connurent avant » le christianisme, qui n'a fait que les » imiter; Secte qui a été la base écono- » mique & politique de plusieurs *na-* » *tions très-anciennes*, qui se condui- » soient, moins comme *société civile*, » que comme *société religieuse*: ces na- » tions furent le fléau de la terre, eurent » toutes l'esprit de conquête, & se pro- » poserent toutes la monarchie uni- » verselle à titre d'héritage. Tels furent » les Juifs & les Romains. Ceux-là s'em- » paroient de la terre promise par le » Dieu de leurs ancêtres; ceux-ci s'ap-

» puyant ſur de prétendus oracles & ſur
» d'obſcures promeſſes des Dieux ; d'ail-
» leurs, pleins de hardieſſe & de con-
» fiance, marcherent toujours d'un pas
» ferme & sûr, à l'empire du monde.
» Il eſt donc démontré que la théocratie
» a été la ſource de toutes les erreurs
» *politiques*. Il ne l'eſt pas moins qu'elle
» a produit toutes les *erreurs religieuſes*.
» Oui, de la théocratie primitive,
» viennent encore les religions payenne,
» judaïque & chrétienne.

12°. *Le paganiſme, quatrieme effet de la Théocratie.*

» Et d'abord, n'eſt-il pas évident que
» les hommes échappés au déluge, les
» ſociétés qu'ils formerent, les nations
» qui en ſortirent, ayant choiſi Dieu
» pour leur Roi, voulurent ſe rendre
» ſenſible leur Monarque, ſe le re-
» préſenterent par des emblêmes ; que
» ces différentes Nations prirent in-
» ſenſiblement, pour ſigne de la Di-

» vinité régnante, les unes un em-
Desp. p. 196. » blême ou un symbole, les autres
» un autre : que *l'Être Suprême* ainsi
» adoré par-tout sous la figure du soleil,
» de la lune, d'une pierre, d'une statue,
» d'un bœuf, &c. ne fut plus le même
» dans l'extérieur qui le rendoit sen-
» sible, qu'enfin chaque nation s'ha-
» bitua à considérer l'emblême qu'elle
» avoit choisi, comme le symbole le
» plus véritable, & le plus saint de la
» Divinité ; chacune y vit le vrai Dieu
» & le seul Monarque ; comment, les
» emblêmes étant différens, se seroient-
» elles imaginé qu'elles n'avoient
» toutes que le même Dieu, & qu'il
» étoit par-tout le même. Alors l'unité
» des nations fut rompue : la religion
P. 204. » primitive & générale fut éteinte ou
» corrompue : un fanatisme général prit
» sa place ; chacun regardant son Dieu
» & son Roi, comme le seul véritable,
» crut seul posséder la vraie religion de
» ses peres ; chaque nation eût son
» étendart particulier, se crut seule

» chérie de Dieu, seule Religieuse ;
» il ne resta du souvenir de l'ancienne
» vérité, qu'une fatale impression qui
» porta chaque peuple à aspirer à la
» Monarchie universelle ; parce qu'elle
» étoit réellement dûe à l'Être Suprême,
» que chaque nation regardoit comme
» son Monarque ; le Dieu, dont les
» Prêtres étoient les Ministres, fut,
» dans leur langage, *le Dieu jaloux*,
» l'ennemi de tous les Dieux voisins;
» bientôt on se sépara des autres na-
» tions; elles furent toutes réputées
» étrangeres; on ferma les frontieres ;
» les hommes devinrent par état, par
» naissance, par religion, ennemis dé-
» clarés les uns des autres.

Ant. dév. p. 105.

» Telle est l'origine très-simple de
» l'idolâtrie. On voit dans cette origine,
» la source de toutes les calamités san-
» glantes qui ont, depuis cette époque,
» dévasté l'Univers sous le voile sacré
» de la religion : on voit combien le
» genre funeste des guerres de religion
» & de l'intolérance est ancien ; on voit

Ant. dév P. 206. » combien peu est fondé le reproche » que l'on a fait au *christianisme* d'en » avoir montré le premier la fureur; » presque toutes les guerres, soit du » *paganisme*, soit du *judaïsme*, ont *eu* » *des motifs religieux*.

208.

» Les hommes ne sont donc pas de-» venus idolâtres de dessein prémédité, » & par systême raisonné; l'idolâtrie ne » s'est donc pas établie en haine de » l'être Suprême; jamais les hommes » n'ont haï la Divinité, ni méconnu » entièrement son existence & son unité. » Ce n'est pas non plus d'un saut rapide » qu'ils ont passé de l'adoration du » créateur, à l'adoration de la créature. » Ils sont devenus idolâtres sans le sa-» voir & sans le vouloir, comme ils » sont devenus *esclaves* sans avoir jamais » eu envie de se mettre dans l'esclavage. » La théocratie, la proclamation du » Dieu Monarque, la différence des » emblêmes choisis pour le représenter, » ont conduit naturellement à l'idolâ-» trie. L'ignorance, l'oubli du passé, » le

195.

» le trop grand appareil du culte
» extérieur, les suppositions qu'il a
» fallu faire pour soutenir un *gouverne-*
» *ment surnaturel*, le défaut d'instruc-
» tion, tout cela réuni a été la cause de
» l'idolâtrie payenne; la judaïque vient
» de la même source.

13°. *Religion judaïque, cinquieme effet de la Théocratie.*

» Je conviens, dit Boulanger, que
» les Hébreux semblent montrer dans
» leurs antiques Annales, plus distinc-
» tement que les autres peuples, une
» véritable époque historique, un exem-
» ple mémorable des anciennes théo-
» craties; que ces Annales sont décorées
» d'un air historique, & paroissent quel-
» quefois mieux liées & plus rapprochées
» de nous; il n'en est pas moins vrai que
» leur *chronologie* est aussi *fausse* que
» leurs faits, que la théocratie judaïque
» contient mille fables semblables à
» celles des autres nations; qu'il n'y a de

Desp. p. 151.

P. 154.

» véritable & de réel dans ce fonds im-
» menſe de traditions judaïques, qu'une
» ancienne vérité qu'elles nous cachent,
» & qu'on n'y peut qu'entrevoir; qu'en-
» fin le paganiſme & le judaïſme ſont
» deux *mythologies* qui n'ont de vrai,
» l'une & l'autre, que *leur ſource com-*
» *mune*, c'eſt à-dire, *l'abus de l'hiſtoire*
» *de la Nature.*

Ant. dév. P. 150.

» On voit, en effet, avec certitude,
» que l'objet des premieres loix du
» monde renouvellé, ayant été de ré-
» parer les maux du genre humain, de
» pourvoir à ſa ſubſiſtance & à la multi-
» plication de ce qui en étoit reſté, de
» favoriſer les inventions & les inven-
» teurs, d'entretenir dans le cœur des
» hommes la crainte & la reconnoiſ-
» ſance, en leur retraçant ſouvent les
» anciens phénomènes de la deſtruction
» du monde; un code de loix, faites dans
» ces vues, devoit être appellé : *Code*
» *de la Nature, ſauvée des eaux*, ou
» *Code Moſaïque*, comme le Code des
» loix de Zoroaſtre, nommé *Zenda-*

174. 175. 176.

» *vesta*, signifie *le Code de la terre sauvée* » *du feu*; le premier pour l'Egypte » pays bas, le second pour les hautes » montagnes de l'Asie.

» Ce qui confirme cette idée, est que » de l'épithète *mosée* ou *mosaïque*, donnée aux loix, aux usages & aux hymnes » de l'ancienne Egypte, ont été faits » des *Muses*, des *Musées*, des *Moyses*, » qui n'étoient d'abord que des *titres de* » *législations*, mais qui se sont par la » suite métamorphosés en *Poëtes*, qui » ont chanté, dit-on, l'origine du » monde, & en *législateurs*, dont les » uns ont été sauvés *de l'eau* & les autres *du feu*. Une autre preuve, *dont* » *je suis parvenu à avoir la parfaite dé*- » *monstration*, c'est que les fêtes ou » commémorations hébraïques, telles » que la Pâque, la Pentecôte, &c. avoient » toutes eu pour *anciens motifs* les mi- » seres du genre humain *détruit* & *re*- » *nouvellé*; ainsi l'on *peut être sûr* de l'o- » rigine que je donne *au Code mosaïque*.

Ant. Dev. Pag. 177.

P. 178.

» D'où il résulte, 1o. que si, presqu'en

» tout pays on trouve des institutions
» mosaïques, ce n'est pas que les loix
» d'un *Moïse* y soient parvenues ; c'est
» uniquement que les *usages* des Hé-
» breux sont en grande partie des com-
» mémorations des anciens malheurs
» du monde qui ont été universels &
» généraux, & qui ont fait par-tout
» la même impression sur les hommes ;
» 2o. que les Josué, les Débora, les
» Baruch, les Gédéon, les Jaïr, les
» Jepthé, les Booz, les Abedon, les
» Samson, les Ruth, les Noëmi, &
» tous les Héros & Héroïnes *de la théo-*
» *cratie judaïque*, ne sont que des so-
» leils, des Osiris, des Apollons, des
» Mercures, des Janus, des Hercules,
» des Cérès, des Cybèles & des Pro-
» serpines : de même que d'*Apollon* on
» a fait un grand Musicien, parce que
» son nom signifie *Destructeur* ; & que
» ses cantiques chantoient sa victoire
» sur le serpent *Python*, monstre, enfant
» du déluge ; de même on a fait du Roi
» *David* un grand chantre, un conqué-

Ant. Dev. P. 151.

absurde

» rant, parce que son nom, dont la vraie
» racine est *Aved*, *Avaddon*, *Aveddac*,
» signifie l'*exterminateur*, & que les
» Pseaumes ne parlent que *de la fin du*
» *monde*, *& de la venue du grand Juge*,
» *l'exterminateur ;* au lieu de voir dans
» ces hymnes un *David* ou un *Messie*, on
» n'y trouve qu'un *personnage allégo-*
» *rique*, *commémoratif*, *instructif* sur le
» passé & sur le futur, tel que pouvoit
» l'être l'*Adonis mort* & *ressuscité* des
» Phéniciens.

Ant. d év. P. 179.

» Enfin, ce qui est démonstratif, le
» plan de l'histoire nationale des Hé-
» breux marche presque toujours sur
» les sombres vestiges de l'histoire natu-
» relle du monde ; c'est après des souf-
» frances infinies que leur loi leur est
» donnée au milieu de toute la nature
» émue. L'Egypte, cette terre d'an-
» goisse, est exterminée par tous les
» *fléaux apocalyptiques ;* les Hébreux
» n'entrent dans la terre promise qu'a-
» près des misères si grandes, qu'elles
» renouvellent leur race ; n'est-ce pas

P. 180.

» là le vrai tableau du triste & ancien
» état du genre humain, & du passage
» de l'ancien monde au nouveau, que
» les Hébreux se sont appropriés, &
» dont ils ont tiré les anecdotes par-
» ticulières de leur merveilleuse his-
» toire? D'autant plus que l'histoire
» de leur misère & de leur passage dans
» la terre promise, précéde immédiate-
» ment chez eux celle *de leurs tems théo-*
» *cratiques*, ainsi que les anciens mal-
» heurs du monde précédent les théo-
» craties qui en furent les suites.

Ant. dév. P. 181.

» Il est donc certain que si les Dieux
» & les héros du paganisme tirent leur
» origine de l'*abus de l'histoire de la*
» *nature* & des figures symboliques &
» allégoriques de la haute antiquité;
» de même les patriarches & les héros
» des Hébreux proviennent de la même
» source, puisqu'ils ont avec ces Dieux
» imaginaires un rapport si frappant,
» que les Juifs & les Chrétiens n'ont pu
» le contester. Deux fables semblables
» ne doivent-elles pas avoir la même

152.

» origine? Le paganiſme & le judaïſme
» ſont donc deux mythologies égale-
» ment nées de la théocratie & des
» ſymboles repréſentatifs du Dieu mo-
» narque. Paſſons à l'origine du chriſ-
tianiſme.

14°. *Le Chriſtianiſme, ſixieme effet de la Théocratie.*

Pour donner une eſquiſſe des ſources fameuſes du Chriſtianiſme, Boulanger remonte à la cauſe primitive des erreurs des premiers hommes; il ſe rappelle, & veut que nous nous rappellions avec lui, « que les anciens témoins » des révolutions de la terre, étourdis » & épouvantés par des cataſtrophes » auſſi terribles que réelles, à l'aſpect » des formidables phénomènes d'une » deſtruction univerſelle, ſe perſuadèrent » *la fin prochaine du monde, l'arrivée du grand Juge*, & le *règne de la* » *vie future*, & s'entretinrent perpétuel-

Déſ. p. 133

» lement de *ces dogmes*, tant que dure-
» rent les fermentations, & au-delà.

Def. dév. p. 124.

» Il ajoute que ces premiers hommes
» étoient excusables de s'être laissés trom-
» per par ces *ridicules chimères*; qu'elles
» furent l'effet de la *superstition*, fille de
» *la crainte* & de *la terreur*, qui seule pré-
» sida par la suite à l'élection d'un Dieu
» monarque; qu'en conséquence de ces
» dogmes religieux sur *la venue du grand*
» *Juge*, *la fin du monde & la vie future*, les
» peuples en avoient fixé l'accomplisse-
» ment à la fin de certaines périodes;
» qu'ainsi l'on doit regarder *cette folie*, qui
» procédoit de la corruption des dogmes
» primitifs, comme une folie périodi-
» que, & que c'est à cette folie *ancien-*
» *nes* & *périodique*, que le christianis-
» me, suivi aujourd'hui de tous les peu-
» ples de l'Europe, doit son existence.

125.

» Il faut en effet observer, continue
» notre philosophe, qu'au tems de l'Ere
» vulgaire, *certaines traditions obscures*,
» qui donnoient six mille ans à la durée
» du monde, depuis sa création, firent

126.

» penſer que l'on entroit dans le ſep-
» tième milliaire; que la *grande ſemaine*
» étoit ſur le point de s'accomplir; que
» ce dernier milliaire alloit faire paroî-
» tre le grand *ſabbath* d'Iſraël, le tems
» *du triomphe & du repos des juſtes;*
» cette chronologie qui donnoit ſix
» mille ans à la durée du monde, étoit
» alors tellement en vogue, l'attente
» du Meſſie étoit tellement reglée par
» ce période, que *l'occident* n'étoit
» pas moins préparé *à cette folie* que
» *l'orient*; que les Chrétiens cherchoient
» à convaincre les Juifs par leurs pro-
» pres annales & leurs traditions;
» qu'enfin, ſelon Plutarque, les devins
» de la Toſcane avoient déjà annoncé
» la fin *de la grande année*, & les ap-
» proches du grand renouvellement
» du monde.

» Prévenu de cette *attente chimérique*,
» un peuple plus ſuperſtitieux que tout
» l'Empire Romain, s'imagina qu'un
» homme qui ſe fit alors remarquer par
» *une vie ſingulière*, qui parloit ſans

Ant. dév P. 127.

» cesse du *jugement dernier* & de la fin
» du monde, étoit lui-même *le grand*
» *Juge*, & le *personnage* annoncé
» depuis si long-tems par les Oracles,
» les Prophéties & les Sybilles. La mau-
» vaise application que l'on fit *par cette*
» *extravagante idée* du dogme ancien,
» qui concernoit le grand Juge, réveilla
» *les erreurs* correspondantes & insé-
» parables de ce premier dogme, *la*
» *fin du monde* parut prochaine; on fut
» saisi de la *crainte du jugement dernier*.
» On annonça le regne de la justice, &
» l'on imagina que le *royaume de Dieu*
» étoit arrivé, que le *prétendu Dieu*
» n'avoit fait que se montrer, & qu'il
» reviendroit incessamment.

Ant. dév. P. 129.

» Depuis long-tems les *apocalypti-*
» *ques* se dégoutent de calculer. Deve-
» nus plus sages, ils remettent l'avé-
» nement du *regne merveilleux* à la fin
» des tems, sant oser les prescrire;
» mais le genre humain n'a pas été
» moins la dupe du passé; quoique
» depuis on ait cherché à plâtrer de

» ſon mieux les fondemens ruineux de
» la Religion Chrétienne, que ces chi-
» mères & ces extravagances avoient
» fait embraſſer à nos peres, les hommes
» n'en ſont pas moins reſtés dans *l'i-*
» *dolâtrie ridicule* & *myſtique* qu'ils en
» avoient reçue, & *ils y ſont encore*.

Ant. dév. P. 131.

» C'eſt ainſi qu'à l'occaſion des mal-
» heurs du monde, de *bizarres opi-*
» *nions* s'emparerent de l'eſprit hu-
» main, y produiſirent une multitude
» de *préjugés monſtrueux*. Si ces pré-
» jugés ont paru *nouveaux* dans le pre-
» mier ſiècle de notre Ere; c'eſt qu'ayant
» été comme abſorbés, depuis un long
» eſpace de temps, ſous l'amas énorme
» des *erreurs* qu'ils avoient engendrées,
» une *terreur panique*, toute ſemblable
» à l'ancienne, les ranima, rendit à *la*
» *ſuperſtition* ſa premiere face, & ra-
» mena l'homme au même point d'où
» il étoit primitivement parti, quoiqu'il
» en eut perdu le ſouvenir. »

132.

15°. *Conséquences de ces principes.*

Après avoir ainsi développé l'origine du christanisme, Boulanger, sous prétexte de *le dévoiler* sous tous ses rapports, entre dans les plus grands détails; » il fait d'abord une histoire abregée du » judaïsme & du christianisme qu'il ré- » dige à sa façon; il parle ensuite de la » *mythologie chrétienne*, ou des idées » que le christianisme donne de Dieu & » de sa conduite, de la révélation, des » preuves de la religion chrétienne, de » ses miracles, de ses prophéties, de » ses martyrs, de ses mystères, de ses » dogmes, de ses rits, de ses cérémo- » nies, de sa *théurgie*, de ses livres, de » sa morale, des vertus, des pratiques, » des devoirs, des effets politiques & du » sacerdoce des Chrétiens ».

Christ. dév. p. 218.

Tous ces objets sont traités fort au long en 218 pages, dans le *christianisme dévoilé*; je n'en donnerai pas d'analyse suivie, non-seulement parce que cet

écrit très diffus n'eſt qu'une conſéquence des principes qui viennent d'être exposés; mais plus encore, parce que l'auteur n'y raiſonne pas. Il déclâme, il s'emporte, il invective, rien davantage; deux ou trois citations ſuffiront pour faire connoître le ton qui règne dans cet ouvrage : voici comme ce Philoſophe y parle des Rois & des Prêtres.

» Les terreurs de l'autre monde ſeroient *des menſonges pardonnables*, ſi » elles ſervoient à faire trembler les » *Rois*. Ce n'eſt point l'objet *des Prêtres*; » ils ne ſtipulent preſque jamais les in» térêts des peuples. *Ils encenſent la* » *tyrannie*; ils ne ſongent point à re» procher *aux Monarques l'abus injuſte* » de leur pouvoir, les miſères de leurs » ſujets, les pleurs des opprimés; ils ne » leur parlent point de ces *vexations* » multipliées ſous leſquelles les nations » gémiſſent, de ces impôts onéreux qui » les accablent, de ces guerres inutiles » qui les détruiſent, de ces invaſions » perpétuelles des *droits* du citoyen;

Chriſt. dév. p. 205.

» ils n'employent pas leur pouvoir pour
» mettre un frein aux excès *des tyrans*
» *superstitieux*. La *superstition* & le *des-*
» *potisme* font une alliance éternelle, &
» réunissent leur efforts pour rendre les
» peuples *esclaves & malheureux*. Le
» Prêtre subjugue les sujets par *des ter-*
» *reurs religieuses*, pour que le *souverain*
» puisse *les devorer* ».

Christ. dév. P. 201. Boulanger ne traite pas mieux les Ministres des autres sociétés religieuses: » dans toute secte chrétienne, dit-il, le
» Prêtre exercera toujours un pouvoir
» funeste; il formera toujours des *en-*
» *thousiastes*, des hommes *mystiques*, des
» *fanatiques*. Les prétendus *réformateurs*
» ne s'attachoient qu'à des *minuties*.
» Ils continuerent à respecter les oracles
» sacrés des Chrétiens, à reconnoître
» *leur Dieu cruel & bizarre*; ils admi-
P. 202. » rerent *sa mythologie extravagante*, ses
» dogmes opposés *à la raison*; ils adop-
» terent les mystères les plus incompré-
» hensibles en se rendant difficiles sur
» quelques autres: *malgré la réforme*,

» les peuples ne sont ni *plus raison-*
» *nables*, *ni plus heureux* : l'intolérance
» & *l'esprit de persécution* sont de l'es-
» sençe *de toute secte*, qui aura *le chris-*
» *tianisme* pour base ; un *Dieu cruel* &
» *partial*, qui s'irrite des opinions des
» hommes, ne peut s'accommoder
» d'une religion douce & humaine.

» Il en est, continue Boulanger, de
» *toutes les religions* que nous voyons
» sur la terre, comme de celle que le
» *Juif* & le *Chrétien* ont reçue de leur
» *Jéhovah* par le ministère de *Moyse* &
» de *Jesus*; elles ne nous montrent toutes
» qu'un amas d'*impostures & de rêveries*
» qui révoltent également la *raison*.

P. 66.

» Toutes ces religions supposent la
» *nécessité d'une révelation* pour ap-
» prendre à l'homme *ses devoirs*. Sys-
» tême ancien & *funeste* qui a produit
» *les plus grands maux* dans les sociétés,
» qui a fait tomber la *raison* dans le
» *décri* chez le plus grand nombre
» des hommes, & qui, sous ce rapport,
» rend *le crime* des *législations mystiques*

Desp. p. 169.

» presqu'irréparable ; parce qu'il a, par
» *ses affreux mensonges*, affoibli dans
» l'homme le *ressort* & la *dignité* de sa
» *raison*, en lui faisant *faussement* croire
» qu'elle n'étoit pas capable de le con-
» duire ; tandis que c'est le privilege
» & l'objet de ce don *sublime* & presque
» *divin*, que l'homme seul sur la terre
» a reçu *du Créateur*.

16°. *Remède proposé par Boulanger contre tous les maux produits par la Théocratie.*

» 1°. Par rapport aux individus. S'il
» est un moyen de rendre les hommes
170, Note. » *sages* & *heureux* autant qu'ils peuvent
» l'être ici-bas, c'est de leur inspirer de
» *l'amour*, de *l'estime*, & du *respect*
» pour leur *raison*, & de faire de ces
» *trois devoirs* la base de toute *éduca-*
» *tion* : c'est par-là qu'on pourra chan-
» ger un jour la *face du monde*. Les
» conséquences, qui dérivent de cet
» *amour*, de cette *estime*, & de ce *res-*
» *pect*, composent le *véritable Code* de
sa

» sa *conduite* ; de sa *morale*, de sa *reli-*
» *gion*, de sa *philosophie* ».

Ant. dév. p. 25.

Mais comment inspirer à chaque individu d'une société cet *amour*, cette *estime*, ce *respect* pour *sa raison* ? Rien n'est plus simple, ajoute Boulanger : » qu'on donne commission aux Philo-
» sophes de former *un plan* de philoso-
» phie politique, de présenter au genre
» humain de *nouveaux principes* de con-
» duite, de morale & de raison.

» Point de difficulté au reste pour
» trouver des travailleurs ; car je déclare
» que je *travaillerois volontiers à ce*
» *plan* sous la direction de quelque puis-
» sant génie ; je montrerois aux mortels
» étonnés *des faits*, & je leur dévelop-
» perois leur histoire qu'ils ignorent.

» Ce que Boulanger recommande
» par-dessus tout, c'est qu'on se hâte
» de *publier ce plan* ; il n'y a pas un
» instant à perdre, vû *l'anarchie reli-*
» *gieuse* qui augmente tous les jours ;
» car si cette anarchie étoit de longue
» durée, elle pourroit précipiter le genre

» humain dans un plus mauvais état que
» le premier. On a dit l'Europe *sauvage*,
» l'Europe *payenne*, l'Europe *chré-*
» *tienne*, peut-être diroit-on *encore pis*;
» il faut qu'on dise enfin, *l'Europe rai-*
» *sonnable*.

» Cela dépend, comme on voit, de
» la prompte & très-prompte composi-
» tion *du plan de philosophie politique*. Il
» faut démontrer dans ce plan, que
» l'homme étant un être sociable qui
» cherche en tout son bonheur, il fait
» le bien, lorsqu'il y trouve *son intérêt*;
» qu'il n'est méchant que parce que sans
» cela il seroit obligé de renoncer au
» bien-être : cela posé, que l'éducation
» enseigne aux hommes à connoître les
» rapports qui subsistent entre eux, &
» les *devoirs* qui découlent de ces rap-
» ports; que le gouvernement, à l'aide
» des loix, des récompenses & *des*
» *peines*, confirme les leçons que l'édu-
» cation aura données ; que le bonheur
» accompagne les actions utiles & ver-
» tueuses, que la honte, le mépris, le

Christ. dév. P. 12.

absurde!

» châtiment, puniſſent le crime & le
» vice.

» Les hommes auront alors une *mo-*
» *rale humaine*, fondée ſur leur propre
» nature, ſur les *beſoins* des nations,
» ſur les *intérêts* des peuples & de ceux
» qui les gouvernent; cette morale ſera
» indépendante des *notions ſublimes de*
» *la théologie*, n'aura rien de commun
» avec la *morale religieuſe*, mais la ſo-
» ciété n'y perdra rien; les honneurs de
» ce monde, les richeſſes agiſſent bien
» plus fortement ſur les hommes les plus
» religieux, que toutes les eſpérances
» pompeuſes de la religion; le courtiſan
» le plus dévot craint plus ſon Roi que
» ſon Dieu ».

Tous les individus ſeront donc, par le moyen *du plan propoſé*, raiſonnables, bons, ſages & heureux. Il n'eſt plus queſtion que d'établir parmi eux un gouvernement qui les maintienne dans cette heureuſe ſituation.

» 2°. Rien de plus aiſé, ſelon Bou-
» langer; l'homme dont la *raiſon* eſt

Desp. p. 115. » *perfectionnée*, & qui est enfin revenu » *des prejugés théocratiques*, sçait à » n'en pas douter, & connoît par ses » *besoins*, 1°. que ne pouvant vivre » isolé sur la terre, il doit se réunir à » ses semblables, & préférer à sa liberté » naturelle les avantages d'un engage- » ment nécessaire & raisonnable; 2°. la » société s'agrandissant exige nécessai- » rement que *le contrat tacite* que cha- » que particulier, en s'y incorporant, » fait avec elle, ait une forme plus so- » lemnelle, devienne authentique & » irréfragable, afin que *l'ordre* & l'har- P. 116. » monie puissent y subsister: chaque in- » dividu y consent & renouvelle en fa- » veur de la société, le sacrifice déja » commencé, de la *liberté* & de *l'égalité* 117. » naturelle; en conséquence tous les » individus qui composent la société, » reconnoissent des supérieurs, des » Magistrats, & se soumettent à une su- » bordination *civile* & *politique*.

121. » 3°. La société sent de plus que » pour être parfaite, il lui faut un *Roi*

» qui soit le chef & le pere de la grande » famille. Sans Roi, sans chef, sans » souverain, la société politique seroit » un corps sans tête, un monstre dont » les membres mis en mouvement ne » pourroient rien produire de raisonné » ni d'harmonique ; ainsi l'idée de se » donner *un Roi* est une des premières » idées de l'homme raisonnahle & so- » ciable.

Ant. dév. P. 105.

» 4°. Elle se choisit donc un Roi parmi » ses semblables; mais comme en se » prescrivant des loix civiles, en se » donnant un Roi, elle n'a point l'in- » tention de se mettre dans les chaînes; » comme elle sçait qu'à titre d'être rai- » sonnable & libre, l'homme qui sent » la dignité de son être, & qui connoît » ses priviléges, doit employer des » *moyens légitimes* pour accorder sa sû- » reté avec celle du trône; la société » fait avec le Roi qu'elle se donne, *le* » *même contrat* que chaque particulier » avoit fait antérieurement avec elle.

122.

très bien

» 5°. Alors *l'andrarchie* ou institution

» *des Rois* est l'ouvrage de la seule *rai-*
» *ſon*; alors le Roi, quoique le premier
» des hommes dans la ſociété, en eſt
» le Miniſtre & le ſurveillant, & non
» l'arbitre indépendant; il n'eſt rien de
» plus dans l'état que *le dernier des ci-*
» *toyens;* alors *la raiſon publique* ou *la*
» *loi* eſt ſubſtituée à la *volonté arbitraire*
» de l'homme, & chaque membre de
» la ſociété a des moyens pour ſe ſouſ-
» traire *aux coups du deſpotiſme.*

Ant. dev. P. 106.

» Qui ne voit, reprend Boulanger,
» que ce gouvernement, que j'appelle
» *Nomarchie ou Monarchie tempérée par*
» *la raiſon & les loix*, eſt le *chef-d'œuvre*
» *de la raiſon* humaine, qu'il eſt in-
» conteſtablement le gouvernement le
» plus ſage & le plus heureux; parce
» qu'alors le trône du Monarque a pour
» fondemens les loix de la ſociété ſur
» laquelle il règne; tous les principes
» d'un tel gouvernement ſont pris
» dans la nature des hommes & de la
» planète qu'ils habitent; il eſt fait pour
» la terre; ſeul il trouve les moyens de

Deſp. p. 419. 420.

» faire jouir les hommes de tout *le bon-*
» *heur possible*, de toute *la liberté pos-*
» *sible*, & de tous les avantages dont
» on peut jouir sur la terre; c'est là que
» l'homme trouve *des Rois* qui n'af-
» fectent plus *la Divinité*, qui ne peu-
» vent oublier qu'ils sont des hommes,
» qu'on peut aimer, honorer, res-
» pecter; sans les *adorer*, sans les
» craindre, comme on adore *des Dieux*
» ou *des idoles*. C'est là que les Rois re-
» connoissent des loix sociales & fonda-
» mentales qui rendent leurs trônes iné-
» branlables, & les peuples heureux;
» c'est-là que les peuples obéissent sans
» peine & sans murmure *à des loix* qui
» leur ont donné de sages Monarques,
» & qui leur ont procuré tous les avan-
» tages qui distinguent l'homme d'avec
» l'*esclave* de l'Asie & le *sauvage* de
» l'Amérique.

Ant. dév. p. 221. 422.

» Dans ce plan, l'homme pénétré du
» seul sentiment de la dignité de sa
» nature, prend *pour Roi* un mortel
» semblable à lui; *la raison publique*

» soutient ce Roi mortel par des loix » fixes & constantes, qui l'obligent tout » le premier, parce qu'il est homme, » & le premier des hommes. Ce gou» vernement humain & modéré, n'e» xige point de ses Rois qu'ils se com» portent *en Dieux*; il n'exige point des » peuples une austère vertu, dont peu » sont capables, ni une soumission » d'esclave, qui les révolteroit ou les dé» graderoit. Les hommes *y sont pris pour* » *ce qu'ils sont*. S'ils ont des passions » parce qu'ils sont hommes, l'Etat sait » les contenir & les tourner au profit du » bien général. Cette constitution est » d'autant plus admirable, cette posi» tion d'autant plus heureuse & cons» tante, qu'elle n'est point établie sur » des principes faux, sur des moyens » ou des motifs *chimériques*, ni sur » *des idées superstitieuses & mystiques*, » mais sur la *raison*, la *nature* & le ca» ractère des choses d'ici-bas.

Ant. dév. p. 423.

424.

» Maintenant, qu'on demande à » Boulangér ce qu'il pense des Monar-

» chies de l'Europe. Ont-elles cette
» constitution si belle & si desirable,
» sont-elles de vraies *Monarchies*? Il
» répond, que malheureusement nous
» n'en sommes pas-là ; que les monar-
» chies présentes ont toutes *quelques*
» *défauts*; mais ce n'est point, dit-il,
» à moi à les relever, je ne suis que
» citoyen, & le bonheur dont *mes loix*
» *& mon Prince* me font jouir, exige
» que je ne sois rien de plus ; ce qu'il
» y a de certain, ajoute-t-il, c'est que
» sous *la nomarchie* les Rois ne sont plus
» ni *des Dieux*, *ni des images de Dieu*.
» On ne les verra plus entreprendre
» les guerres les plus injustes, prodi-
» guer inutilement le sang & les biens de
» leurs sujets, arracher le pain des mains
» du pauvre, ordonner le vol, les con-
» cussions, les injustices ; on ne les verra
» plus être des parjures, des usurpa-
» teurs, des adultères, des voleurs,
» des assassins, &c. La *Nomarchie*, le
» plan des constitutions proposé remé-
» dieront sans peine à ces inconvéniens
» & à mille autres.

Ant. dév. p. 426.

Christ. dév. p. 5.

17°. *Pronostics de Boulanger sur l'établissement prochain des* Nomarchies.

» Tout annonce, au reste, remarque Boulanger, que l'Europe & les diffé» rens Etats qui la composent, adop» teront dans peu cet admirable gou» vernement, tout me donne lieu de » l'espérer.

Desp. p. 11.

» 1°. Je compte beaucoup sur le » hasard ou le chapitre des accidens : » le même hasard qui, par exemple, » nous donne si souvent tant de Minis» tres *mauvais* ou médiocres, ne peut» il pas nous en donner *un bon* ?

» 2°. Je compte encore davantage sur » les sottises de nos *hiérophantes*, sur » les querelles intestines de nos *galles* » & *archigalles*, sur le mépris universel » où est tombé le phantôme hiérar» chique, malgré tout l'appareil de son » crédit.

P. 13.

3°. Ce qui augmente ma confiance,

» c'eſt l'eſprit général des Nations, qui
» ſe monte de plus en plus ſur le ton
» *de la raiſon;* c'eſt le progrès des con-
» noiſſances, c'eſt ce fleuve immenſe
» qui groſſit tous les jours, & qu'aucune
» puiſſance, ſi ce n'eſt un *déluge*, ne
» peut aujourd'hui ſe flatter d'arrêter;
» c'eſt cette ſoif de l'*inſtruction*, démon-
» trée par le prodigieux & rapide débit
» des *ouvrages philoſophiques*.

Ant. dév. p. 12.

» 4°. Enfin, ce qui met le comble à
» mes douces eſpérances, c'eſt ce peu-
» ple innombrable de *jeuneſſe* à demi
» inſtruite, qui ne croit plus, comme
» ſes pères, à des loix dictées ou écrites
» par les Dieux dans les ténébreuſes
» cavernes *d'un mont Ida*, & qui, dé-
» goûtée de la mauvaiſe route, eſt bien
» plus diſpoſée à prendre la bonne, que
» ſi elle ſuivoit encore ſtupidement la
» première voie.

21.

» A la vue de cette brillante jeuneſſe,
» le cœur du jeune Boulanger palpite
» & s'épanouit; il voit l'*inſtruction* agir
» ſur les Rois & ſur la raiſon publique;

» il la voit achever d'inſtruire les hom-
» mes ſur-tout ce qui peut manquer
» au vrai bien de la ſociété. C'eſt à ce
Ant. dév. » ſeul progrès, qui commande d'une
P. 426. » façon inviſible & victorieuſe à tout
» ce qui penſe dans la nature, qu'il eſt
» réſervé d'être à l'avenir le légiſlateur
» de tous les hommes, & de porter
» inſenſiblement, ſans effort, des lumiè-
» res nouvelles dans le monde politi-
» que, comme il en porte tous les jours
» dans le monde ſavant. Il ſeroit ſeu-
» lement à ſouhaiter, conclud notre
» Philoſophe, que pour accélérer l'é-
» tabliſſement des Monarchies parfaites,
» nos Sages vouluſſent bien concerter
» leurs démarches; qu'ils miſſent un
» certain ordre dans les pas que fait la
» philoſophie; que toutes les *inſtruc-*
» *tions* ſe ſecondaſſent les unes les
» autres; qu'on n'apprît pas au monde
» des vérités anticipées ſur le progrès
» naturel du commun des eſprirs, &
P. 26. » *ſur l'ordre* des choſes; qu'on ne pré-
» ſentât pas le tableau des erreurs de

» la métaphysique & de la morale, à
» des yeux qui ne sont pas encore ha-
» bitués à envisager le tableau des er-
» reurs de l'histoire.

Tel est en abrégé le systême philosophique de Boulanger, avec ses principes, ses preuves & ses conséquences. Dans un ouvrage imprimé en 1787, qui a pour titre *la vie de Voltaire*, on place Boulanger au rang *des grands hommes outragés* : » presque tous les
» grands hommes Français, dit cet Ecri-
» vain, sont continuellement *outragés*
» dans ce qu'à Paris nous appellons *le*
» *pays latin;* les noms des Buffons,
» des Freret, *des Boulanger*, des Ray-
» nal, des Helvétius, en imposent à
» toute l'Europe savante, tandis que la
» *canaille scolastique*, & la *canaille* théo-
» logique de nos Collèges se ruent sur
» eux. Qu'on parcoure les programmes
» de l'Université, on verra avec quelle
» *indécence* on y parle de *ces grands*
» *hommes.* Qu'on entre dans le Collége
» Royal, l'on y entendra un *Abbé A**

Ant. dév. P. 15.

» aboyer *contre Voltaire*, contre *d'A-*
» *lembert*, contre tous *nos philosophes*,
» & leur *dégorger* des injures deux fois
» par semaine ». Ainsi s'explique avec énergie, comme on voit, le très-décent apologiste de Voltaire. L'examen impartial qui va suivre, mettra le public en état de juger si Boulanger est un grand homme, & de prononcer entre *la canaille du pays latin* & le dangereux défenseur de la philosophie moderne.

Fin de la premiere Partie.

EXAMEN

Du Syſtême de Boulanger.

SECONDE PARTIE.

IL en eſt de ce ſyſtême comme de ceux que nous avons déja diſcutés. Tout s'y tient ; le déluge eſt une criſe périodique de la nature ; cette criſe produit *la terreur* ; la terreur eſt le *tombeau de la raiſon*, rend les hommes ſimples & imbécilles ; l'imbécillité leur fait adopter les dogmes religieux *de la fin du monde*, d'un *grand Juge*, *d'un Jugement dernier*, & d'une *vie future ;* ces idées religieuſes produiſent d'abord

l'âge d'or, bientôt après *la théocratie*, la théocratie engendre à son tour, premièrement *en genre politique*, l'état *sauvage*, *le despotisme*, *& l'état républicain;* secondement *en genre religieux*, *le paganisme*, *le judaïsme*, *le christianisme.* Ces religions & ces gouvernemens opérent directement & immédiatement *tous les maux* du genre humain; ces maux ne peuvent se guérir que par un renoncement total & à ces religions & à ces gouvernemens, & de plus par l'établissement d'un gouvernement simple, naturel, raisonnable, dont Boulanger donne le plan, & qu'il appelle *Nomarchie* ou *Monarchie tempérée par la loi*, *par la raison publique.*

Suivons en peu de mots toutes les branches de cet arbre généalogique; examinons-les l'une après l'autre, & puisque le déluge se trouve naturellement à la tête de tout, commençons par le déluge.

10. *Réflexions sur le Déluge.*

Ce Philosophe recherche la cause de nos erreurs & de nos malheurs ; il prétend la découvrir dans le déluge. *Hinc prima mali labes* ; ce sont ses expressions. Je conviens d'abord, car il faut être juste, que le système de Boulanger porte sur une base plus solide que celle qu'ont adoptée Jean-Jacques & les Economistes ; ceux-ci posent pour principe fondamental de leur doctrine, que les premiers hommes sont sortis des mains de la nature dans un état de *stupidité* & de *perfectibilité*. Supposition chimérique, démentie par tous les monumens anciens, & dont je crois avoir clairement démontré la fausseté. Boulanger part au contraire d'un fait simple, indubitable, également attesté par les traditions primitives de toutes les nations, & par les monumens physiques généralement répandus dans toutes les parties du globe ; il s'appuye unique-

ment ſur le déluge : heureux ce jeune Philoſophe, ſi pour ſe faire un nom parmi les Héros de la nouvelle philoſophie, il n'avoit pas pris à tâche de dénaturer ce fait primitif, en lui attribuant des conſéquences, en lui prêtant des effets qu'il n'eût jamais !

10. Il ſuppoſe que le déluge n'a été & n'a pu être qu'une criſe de la nature : juſqu'à préſent tous les monumens qui font mention de cette terrible cataſtrophe, l'avoient repréſentée comme un fléau du ciel envoyé pour punir les crimes du genre humain ; le ſacré s'accordoit en ce point avec le profane. » La » tradition porte, dit Lucien, que les » hommes de la premiere race, étoient » inſolens, injuſtes, parjures, impi» toyables, & n'exerçoient pas l'hoſpi» talité envers les étrangers, ces crimes » leur attirèrent les châtiments du ciel ; » tout d'un coup il ſortit de la terre une » prodigieuſe quantité d'eau. Il tomba » beaucoup de pluie ; les rivières ſe dé» borderent, la mer monta à une pro-

De Deâ Syriâ. T. 11, p. 882. Ed. Ben.

» digieuſe hauteur ; tout devint eau, » tous les hommes furent noyés ». Ovide, dans le premier livre de ſes Métamorphoſes, qu'on regarde à juſte titre, comme un excellent abregé des traditions primitives, attribue pareillement le déluge à la perverſité du genre humain, & à la vengeance céleſte ; en un mot, Poëtes, Philoſophes, Hiſtoriens, ne ſont que les échos de Moyſe, qui, bien des ſiècles avant eux, s'étoit expliqué ſur la cauſe du déluge en ces termes. » *Le Seigneur voyant que* » *la malice des hommes étoit extrême*, » que toutes les penſées & les deſſeins » de leur cœur n'étoient que *méchanceté*, » dit: j'exterminerai l'homme que j'ai » créé ; mais le juſte Noë trouva grace » devant le Seigneur ». Comment, de quel droit, ſur quel motif, après des autorités ſi reſpectables & ſi préciſes, un jeune Ingénieur des ponts & chauſſées, *devenu Philoſophe en un clin-d'œil*, *ſur les grands chemins*, oſe-t-il décider du ton le plus dogmatique, que le déluge

Gén. C. 6. V. 5.

n'a pas été une punition d'en haut, qu'il n'a été qu'une crise, une effervescence, une fermentation, une fièvre de la nature ?

2°. Comment a-t-il la hardiesse d'ajouter que ces crises sont ordinaires, réglées & périodiques, qu'elles sont une espèce de purgatif que la nature employe pour se *renouveller*, & pour *renouveller* le genre humain? Les déluges seront donc des événemens dont les époques sont invariablement & nécessairement fixées par la nature ; ils seront donc des suites narurelles de la loi générale des mouvemens, en conséquence de laquelle la nature produit tous les phénomènes dont nous sommes les témoins ? On pourra donc un jour étudier, calculer, déterminer le retour précis des déluges, commè on calcule les révolutions des planètes, de la lune, les éclypses, & comme on cherche à calculer l'époque précise du retour & de l'apparition des comètes : quelle gloire, quelle satisfaction, quel plaisir

pour nos neveux ou arrieres-neveux, si par la suite des siècles, ils venoient à lire dans notre Almanach Royal, tel jour, à telle heure, telle minute, telle seconde, *il y aura crise générale de la nature : sauve qui peut.*

3°. Ces crises, selon Boulanger, ne sont pas *subites*, car rien *n'est subit dans la nature;* elles s'annoncent plusieurs années d'avance, par des phénomènes extraordinaires; la bonne nature se prépare de longue-main à la crise générale, afin que les hommes puissent *se précautionner* : aussi l'ont-ils fait dans la dernière crise que nos pères ont éprouvée; duement avertis par les phénomènes terribles qui précédèrent la grande catastrophe, ils prirent de si sages précautions, que *dans tous les climats*, en Europe, en Asie, en Afrique, en Amérique, il s'en sauva un nombre assez considérable, pour *renouveller* insensiblement le genre humain, & le mettre dans l'état où nous le voyons aujourd'hui.

Mais, encore une fois, ces annonces de la nature, ces avant-coureurs de la crise générale, ces réfuges sur le sommet des hautes montagnes, cette multitude d'individus échappés à la fermentation affreuse de la nature; ces précautions prises contre les violens efforts d'une nature en crise, sur quoi tout cela est-il fondé?

Comment imaginer que *dans tous les climats* des individus aient échappé, si, comme le dit Ovide, tout étoit mer, *omnia pontus erant;* si, comme le pense Lucien, *tout étoit eau*; si, comme le prétendent Bérose, Abydene, Nicolas de Damas, & cent autres Ecrivains qui ont recueilli avec le plus de soin les anciennes traditions, il n'y a eû que les huit personnes renfermées dans l'arche qui ayent échappé au désastre universel; enfin, si comme l'enseigne formellement Moyse, le plus ancien des Historiens, & le plus voisin de ces temps primitifs, « l'eau couvrit » le sommet des montagnes les plus

» hautes, s'éleva de quinze coudées » au-dessus, fit périr généralement tout » ce qui respiroit sur la terre; en sorte » qu'il ne resta que Noë seul & ce qui » étoit avec lui dans l'Arche? ».

Gen. c. 7. V. 19.

4°. Notre jeune Philosophe va encore plus loin, il assure qu'en examinant de près les couches de la terre, il a vu, sans pouvoir en douter, que le globe a déja essuyé *un nombre infini* de ces crises périodiques, d'où il conclud que les hommes ne peuvent remonter, même par l'imagination, jusqu'à la premiere crise de la nature, » & » qu'en voulant placer à la tête des » Annales du monde, l'acte sublime » & incompréhensible *de la création*, » & fixer l'instant précis de la premiere » origine des êtres, les Historiens ont » grossièrement confondu *le renouvel-* » *lement* de l'Univers avec *sa création* ».

Desp. p. 38.

Il ne voit pas, ce jeune insensé, ou peut-être il ne voit que trop, qu'en supposant une *suite incombrable* de déluges qui se sont précédés les uns les autres,

& qui se succèdent à des époques fixes & périodiques, il fait remonter l'Univers de crises en crises, de révolutions en révolutions, de bouleversemens en bouleversemens, de renouvellemens en renouvellemens, jusqu'aux portes de l'éternité, sans jamais arriver au *premier moment de son existence*; d'où il résulteroit que non-seulement la matiere, mais le monde même tel qu'il est, avec toutes les espèces qui le composent, existe par lui même, par la nécessité de sa nature, sans jamais avoir eu besoin de l'acte sublime & *incompréhensible de la création*; d'où il résulteroit encore que le genre humain a toujours existé, que le nombre des générations qui nous ont précédé n'est pas moins infini que celui des générations qui doivent nous suivre; que tous les Historiens par conséquent qui parlent des opérations *surnaturelles d'un Dieu créateur*, qui fixent l'instant précis de la premiere existence du monde, qui nous font le détail de ce premier des

évènemens, & le placent à la tête des Annales, des archives *civiles* & *sacrées* de tous les peuples, sont évidemment des menteurs, des imposteurs, des ignorans qui confondent *un renouvellement* de l'Univers avec une *création* inconnue & imaginaire. En un mot, que penser d'un jeune étourdi qui ne sçait ni ce qu'il est, ni d'où il vient, ni où il va, qui sous prétexte de n'étudier que l'homme échappé de *la ruine du monde*, ne voit d'être *réel*, *d'état réel* que dans cet homme; comme si cet homme échappé au déluge, n'avoit pas eu son pere, ses ancêtres, & ne remontoit pas nécessairement à un premier pere; & comme si ce premier pere ne devoit pas être, ou un être stupide & perfectible, ainsi que le prétendent nos Philosophes modernes, ou une créature sortie des mains du Créateur dans l'état de perfection & de bonheur, ainsi que l'enseignent les traditions primitives, conformes en ce point au récit de Moyse.

Qu'il nous dise donc, ce jeune Philosophe, puisqu'il en sçait plus que tous les Historiens du monde, qu'il nous dise s'il y a eu des premiers hommes & ce qu'ils ont été? Nos Philosophes parlent sans cesse d'une premiere génération humaine, tige primitive de notre espèce; ils la font sortir immédiatement des mains de la nature avec un instinct stupide mais perfectible; répandue dans les forêts, elle a eu pour agir *le besoin* qui la presse, qui la met en activité; & pour se perfectionner, la marche physique, l'ordre physique de la nature qui la dirige; en se conformant à l'ordre elle est sûre d'arriver à la plus grande perfection, au plus grand bonheur: ce systême est extravagant, je le pense. Mais au moins dans ce systême sçait-on à quoi s'en tenir sur l'origine du genre humain. Qu'à leur exemple, Boulanger nous dise un mot de nos premiers peres, des hommes primitifs de la premiere génération humaine. Il ne veut pas remonter au-

delà des hommes échappés aux ravages du dernier déluge, il se moque de l'état *de nature*, & le traite *de chimere*, il admet une *suite innombrable de révolutions*. Il ne reconnoît ni *création* ni *créateur* : que pense-t-il donc de la premiere génération humaine, existe-t-elle de toute éternité ? est-elle nécessaire ? y a-t-il eu, y aura-t-il dans le genre humain une suite innombrable de générations, comme il existe une suite innombrable de révolutions dans la nature ?

5°. Cette *suite innombrable* (1) de crises & de révolutions périodiques, qui n'est à proprement parler, que le

---

(1) On peut lire sur l'éternité du monde & sur cette suite innombrable de déluges & d'embrasemens, l'excellente Dissertation de Jaquelot, dans laquelle il démontre contre les anciens Philosophes, que le monde n'est pas de toute éternité, & que sa durée est conforme à la Chronologie de Moyse. C'est une réfutation anticipée des Philosophes modernes, qui ne sont que les échos & les serviles copistes des folies anciennes.

fyftême de la nature, agit fi puiffamment fur la tête de Boulanger, qu'il fe fait fort de nous apprendre exactement ce qui s'eft paffé & ce qui doit fe paffer à l'avenir d'une crife à une autre crife. Il nous dit, très-férieufement, que chaque période a toujours eu & aura toujours fon âge d'or, fon âge d'argent, fon âge de fer & fon âge d'airain, ou, fi nous l'aimons mieux, fon printemps, fon été, fon automne & fon hyver; enfin, ce qui revient au même, fon enfance, fon adolefcence, fon âge mûr & fa vieilleffe; que tous les *êtres* phyfiques & *moraux* font forcés de paffer par ces *différens états*, & ce qui eft encore plus étrange, que *la vertu & le bonheur commencent* chaque période, que *le vice* & toute forte *de maux le terminent*: fi cela eft, malheur aux Philofophes & à la philofophie; car à coup sûr, nous touchons à la fin d'un période, puifque, felon les calculs du jeune Ingénieur, il y a un prodigieux intervalle entre le dernier déluge & nous:

le genre humain est donc au moins dans *son âge d'airain*, dans *son hiver*, dans *sa vieillesse*, peut-être même à la veille d'une crise, d'un déluge, d'un désastre universel: nous sommes donc au moment où *les vices* & *les maux* de toute espèce qui doivent *terminer* chaque période, sont montés à leur comble; l'arrêt est prononcé, les hommes, dit Boulanger, se corrompent périodiquement avec la *nature*, ils sont *corrompus & malheureux à la fin de chaque période*.

Alors que deviennent les éloges magnifiques & pompeux que les Philosophes à l'envi les uns des autres, donnent au siècle où nous sommes; ils l'appellent *un siècle de lumieres*; ils n'ont pas d'expressions assez énergiques pour relever les avantages immenses que le genre humain a retirés & retire tous les jours de la nouvelle philosophie; à les entendre nos ténèbres se dissipent, nos préjugés disparoissent, la superstition prend la fuite; la vérité triomphe,

l'homme rentre dans ses droits ; bientôt tous les esprits seront éclairés, tous les hommes seront bons & heureux : que penser de ces belles prophéties mille & mille fois répétées dans tous les écrits de nos jours, qui ne cessent d'annoncer le retour prochain de l'ordre, menant à sa suite le bonheur, la joie, l'abondance & la vertu ? Comment ces brillantes promesses peuvent-elles avoir lieu pour un siècle qui touche à la fin d'un période, & dans lequel les hommes sont forcés de se corrompre avec la nature, & sont nécessairement *vicieux*, dépravés, plongés dans un abîme de maux ?

Que les Philosophes y pensent sérieusement ! car enfin, pourquoi, selon Boulanger, les hommes sont-ils *bons* & *heureux* au commencement de chaque période. C'est, dit-il, » qu'à cette » époque, on ne voit dans l'homme que » *bonté*, *simplicité*, *crainte de l'Être Su-* » *prême*, & que ces heureuses disposi- » tions d'un monde renaissant, sont sou-

Ant. dév. t. 3. p. 375.

» tenir aux hommes le fardeau de leurs
» miseres communes ». Or, je le demande, les écrits philosophiques d'un Voltaire, d'un Diderot, d'un Helvétius, d'un Raynal, & de tant d'autres, sont-ils faits pour inspirer cette *simplicité*, cette *crainte de l'Être Suprême*, qui seules rendent les hommes *vertueux* & *heureux*; n'est-il pas évident au contraire, comme Jean-Jacques le reprochoit aux Philosophes de son temps, qu'en jettant du ridicule sur ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes, ils répandent dans tous les cœurs l'indifférence, l'insouciance, le mépris de toute autorité divine & humaine, & livrent le genre humain à tous les excès de l'intérêt propre & personnel ?

En vain ces Philosophes répondront que les idées de Boulanger sur les crises périodiques de la nature, sur le commencement & la fin de chaque période, sont de pures billevesées & des chimères. Cela est vrai, j'en conviens; mais il n'est pas moins vrai qu'en nous aver-

tiſſant, & de l'influence que doit avoir la crainte *de l'être Suprême* ſur notre bonheur, & des maux extrêmes qui ſont la ſuite de l'irréligion & de l'impiété, il donne à tout le genre humain une leçon ſalutaire, & tire, ſans le ſçavoir, & peut-être ſans le vouloir, l'horoſcope de la nouvelle philoſophie.

Quoiqu'il en ſoit, ſans nous arrêter davantage aux pronoſtics d'un jeune fou qui avoit le cœur bon, mais l'eſprit gâté, je crois avoir ſuffiſamment montré qu'il dénature abſolument le fait ſur lequel porte tout ſon ſyſtême. Voyons maintenant ce qu'il faut penſer des effets qu'il met ſur le compte, non pas du déluge en-lui-même, mais d'un déluge imaginaire & tout entier de ſa façon.

2o. *Réflexions ſur* la terreur *produite par le Déluge.*

Le premier effet du déluge ſur les hommes qui échapperent à ſes ravages, fut

fut, suivant Boulanger, une impression de terreur, de tristesse, de mélancolie, assez vive & assez profonde pour leur faire perdre *la raison*, le bon sens, la philosophie, le souvenir des arts, des sciences & des législations; voilà ce que ce Philosophe prétend avoir vu distinctement écrit dans la nature. » *J'y ai vu*, dit-il, que le déluge qui » a été le tombeau de tant de nations, » a été également le *tombeau de la* » *raison* ».

Ant. dév. t. 1. p. 16.

Rien ne paroît plus positif, & cependant je soutiens que Boulanger n'a rien *vu*, n'a rien pu *voir* dans la nature de ce qu'il avance; non, jamais, quelque systême que l'on prenne sur le déluge, *la terreur*, produite par cette effrayante catastrophe, n'aura été capable d'ôter, à ceux qui auront eu le bonheur d'échapper, leur bon sens, leur *raison*, la mémoire des arts & des sciences. D'abord, si, comme le prétend ce Philosophe, le déluge n'est qu'une crise de la nature, il n'est pas possible

que cette crise ait été pour tous les hommes, échappés à ses ravages, *le tombeau de leur raison*; pourquoi? parce que rien *n'est subit* dans la nature. Cette crise a donc été *annoncée* long-temps avant par des phénomènes extraordinaires, le genre humain a donc été prévenu, il a donc eû le temps de se *précautionner*, il s'est donc précautionné réellement; les uns ont pris le parti de se sauver sur le sommet des plus hautes montagnes, les autres se sont retirés sur le bord des mers, afin de s'embarquer au moment de la grande explosion; ces moyens d'échapper à la fureur de la crise sont avoués & reconnus par Boulanger lui même, & c'est sur la certitude de l'emploi de ces moyens & d'un grand nombre d'autres, qu'il suppose que dans tous les climats, dans toutes les parties du globe, plusieurs individus ont échappé à la catastrophe, & ont servi *à renouveller* l'espèce humaine.

Cela posé, comment peut-il avoir

lu dans la nature que des hommes, ainsi prévenus & aguerris, ont *tremblé*, ont été saisis de frayeur, de crainte, de tristesse, de mélancolie, au point de perdre *l'usage de la raison* & du bon sens; au point d'avoir entièrement oublié les arts qu'ils avoient exercés, les sciences qu'ils avoient cultivées, les législations sous lesquelles ils avoient vécu pendant un grand nombre d'années ?

Car, il n'est ici question, ni d'enfans qui viennent de naître, ni de sauvages abrutis; les individus, qui trouvent *dans tous les climats* le moyen de survivre à l'effroyable convulsion de la nature, faisoient avant la catastrophe partie du genre humain alors subsistant; ils avoient la plupart vécu & même vécu très long-temps avec cette multitude immense que les eaux engloutissoient, ou que les flammes dévoroient; ils étoient donc parfaitement instruits des arts, des sciences, des usages, des traditions, des législations, des gouvernemens, *d'un monde*

corrompu que la nature *détruisoit pour le renouveller*. Peut-être même, si nous en croyons Boulanger, se trouvoit-il, parmi ces individus, sauvés du naufrage, quelques Philosophes; il le fait assez entendre, lorsqu'il nous révele que tout période se termine par l'excès de la dépravation & du malheur, & que la vraie cause des désordres & des maux, à cette fatale époque, est l'oubli *de l'Être Suprême*, le mépris de toute religion.

Or, est-il naturel de penser que *la terreur* ait agi assez puissamment sur des têtes philosophiques ou sur des hommes parfaitement instruits, pour les priver tout-à-coup de l'usage de leur raison, pour leur enlever en un instant le souvenir de tout ce qu'ils avoient vu, connu, entendu, pratiqué, appris, médité, peu de temps avant la catastrophe? Ces Philosophes ou ces gens éclairés ne sçavoient-ils pas, aussi bien que Boulanger le sçait aujourd'hui, que tout ce vacarme n'étoit qu'une

crise de la nature en fermentation, & que cette crise, précédée bien des siècles auparavant par d'autres crises périodiques, se termineroit comme les précédentes par *un renouvellement*?

D'ailleurs, remarque Boulanger, les instans de terreur ne sont pas ceux *de la philosophie*; supposons que le genre humain se trouve dans ces fatales circonstances qui doivent, suivant l'horoscope de ce jeune Ingénieur, affecter nos neveux, que feroient alors nos Sages? avertis par des météores extraordinaires que la nature est à la veille d'entrer en crise, croit-on qu'ils s'amuseroient à *trembler* comme des enfans? n'auroient-ils pas la prudence de *se précautionner* contre les atteintes de la crise? les verroit-on, après l'orage passé, tristes, sombres, mélancoliques, stupides, hébêtés, sans idées, sans connoissances, sans prévoyance pour l'avenir, sans mémoire du passé, sans réminiscence des objets qui les auroient

le plus vivement affectés ? Rien n'est moins dans la nature.

En général, dans les grands périls, la terreur agit plus ou moins sur l'homme ; mais lorsque le danger est prévu, lorsqu'on peut s'en garantir, lorsqu'on espère y réussir, lorsqu'on a des moyens pour échapper, à plus forte raison, lorsque le péril est passé, les impressions de la terreur ne sont ni si violentes, ni si durables que l'imagine ce jeune Philosophe : il prétend avoir vu *écrit dans la Nature* tout ce qu'il nous débite sur les prodigieux effets de *la terreur*, raison de plus pour nous méfier de ces hardis Lecteurs, qui se vantent de tout lire dans *la nature*. Jean-Jacques, le grave & malheureux Jean-Jacques, n'avoit-il pas *vu* écrit dans la nature, que l'espèce humaine pour être bonne & heureuse, auroit dû constamment rester dans l'état d'ignorance & de stupidité dans lequel la nature l'avoit fait naître ; nos freres économistes, ces maîtres de la science, ne lisent-ils pas dans la na-

ture, qu'il ne faut à l'espèce humaine, née stupide & perfectible, pour être heureuse & parfaite, que travailler à satisfaire ses besoins physiques sous la direction du grand ordre également physique ; Gebelin, le savant & érudit Gebelin, ne lisoit-il point pareillement dans la nature, qu'avec l'ordre & le besoin, sans autre ressource, on expliquoit nettement *toutes les origines*, on possédoit la clef de toutes *les antiquités*, la science de *tout le monde primitif* ?

Méfions-nous donc du jeune Boulanger ; scrutateur par état des mystères de la nature cachée aux yeux du vulgaire dans les entrailles de la terre, voyant distinctement des couches régulières & irrégulières, des substances diverses, il y trouve des certificats authentiques de l'ancienneté du globe, des preuves incontestables *de la suite innombrable de ses révolutions*, de ses crises réglées & périodiques, de ses bouleversemens & renouvellemens successifs, & décide d'après ses lectures faites

dans le grand livre de la nature, qu'un pareil fracas doit nécessairement avoir fait *trembler* ceux qui en ont été les témoins, & avoir été pour eux par une conséquence nécessaire *le tombeau de leur raison*. Cette conséquence est, comme on vient de le voir, déraisonnable & exagérée, même dans le systême de Boulanger; combien ne l'est-elle pas davantage dans le plan généralement adopté, qui présente ce fléau comme une punition du Ciel : qu'on s'en tienne à la narration de Moyse, la plus certaine sans-doute à tous égards, & la plus conforme aux traditions anciennes, on verra que les hommes qui ont eu le bonheur d'échapper à ce terrible fléau, loin d'être saisis de crainte, de tristesse & de frayeur, jusqu'à perdre la raison, ont au contraire conservé toute la tranquillité qu'on remarque dans les personnes qu'un vent favorable a conduites au port, à l'abri des tempêtes & des naufrages.

Ces hommes privilégiés s'affligeoient

ſans-doute, comme ils le devoient, de la perte de leurs freres, que les eaux engloutiſſoient à leurs yeux; mais ils n'en conſervoient pas moins leur ſang froid; non-ſeulement ils ſentoient les obligations qu'ils avoient à la Providence miſéricordieuſe d'un pere qui les protégeoit avec tant de bonté; mais encore ils veilloient à la garde & pourvoyoient à la nourriture des animaux qui leur étoient confiés; auſſi lorſqu'ils ſont prêts à ſortir de l'Arche, ne les voit-on pas ſe livrer à ces impreſſions profondes de triſteſſe, de frayeur, de mélancolie, de *terreur*, funeſtes mais ordinaires avant-coureurs de la démence ou de la folie.

Ils attendent ſans impatience que les eaux ſoient entièrement retirées, que la terre ſoit ſèche & habitable; ils font & répètent à ce ſujet les expériences les plus ſages, ils ne s'en rapportent pas à eux-mêmes, ils ne ſortent de l'Arche & n'en font ſortir les animaux qu'après un ordre précis de la Divinité; alors

leur premier soin est de rendre de solemnelles actions de graces à l'Être Suprême qui les a sauvés ; ils dressent un autel & choisissent parmi les animaux des victimes qu'ils offrent en holocauste ; après avoir rempli le premier & le plus important de leurs devoirs, dicté par la reconnoissance, ils reprennent les mêmes travaux, les mêmes occupations auxquelles ils s'étoient livrés avant le déluge ils se construisent des tentes, cultivent la terre, plantent la vigne, nourrissent des troupeaux, vivent en commun, jusqu'au moment où il plaît à Dieu de les disperser dans toutes les Régions.

Boulanger ne comprend pas qu'on ait pu parler d'un évènement aussi désastreux avec autant d'indifférence & de sens froid. Quoi ! dit-il, le séjour de l'homme sera détruit, le genre humain sera exterminé, & le caractere de ceux qui survivront à une catastrophe si effroyable, n'en sera pas changé, leur conduite sera la même, ils cultiveront la terre aussi tranquillement qu'auparavant

Ant. dév. t. 1. p. 13.

vant! Non: jamais cela n'a dû être: ceux qui ont écrit l'hiſtoire ſur ce plan ne nous ont donné qu'un *roman inſenſé* & dépourvu de vraiſemblance.

Jeune étourdi, qui blaſphême ce qu'il ignore, il ne ſent pas, il ne veut pas ſentir que Moyſe, pour écrire ſon hiſtoire, n'a ſuivi ni *plan* ni *ſyſtême*, n'a point conſulté une nature muette & aveugle ſur le compte de laquelle on met tout ce que peut enfanter une imagination exaltée; ce grand & ſublime Hiſtorien s'eſt contenté de rendre fidèlement ce qu'il avoit appris de ſes ancêtres, qui par un petit nombre de générations tenoient à l'origine primitive des faits; ſi ſous ſa plume les hommes ſauvés du déluge ne ſont pas abrutis & hébêtés *par la terreur*, ſi leur caractere n'eſt pas changé, ſi leur conduite eſt la même, s'ils cultivent la terre auſſi tranquillement qu'auparavant; c'eſt qu'à leurs yeux le déluge n'étoit pas une ſimple criſe de la nature; mais une punition du Ciel, & que leur ame, uni-

quement ouverte aux ſentimens de la plus vive reconnoiſſance, ne pouvoit & ne devoit pas l'être aux impreſſions de la crainte & de la frayeur. J'admire de plus en plus nos Philoſophes, ils inventent & débitent au nom de la nature des ſyſtêmes extravagants, & parce que nos hiſtoires ſacrées ne quadrent pas avec ces ſyſtêmes, ils traitent ſans façon nos hiſtoires de *romans inſenſés & dépourvus de vraiſemblance* : c'eſt la méthode favorite de Boulanger; les articles ſuivans en fourniront de nouvelles preuves.

30. *Réflexions ſur les idées religieuſes, inſpirées par* la terreur.

La terreur ayant été pour les hommes échappés au déluge, le *tombeau de la raiſon*, les ayant rendus ſans exception *ſimples*, *abrutis*, hébêtés, il ne doit pas paroître étonnant que leur premier pas, comme le dit Boulanger, ait été *un faux pas*, leur premiere démarche

une fausse démarche, leur premiere maxime *une erreur*; le genre humain n'ayant point cessé d'agir conséquemment *à son début*, n'a point dû cesser de s'égarer; ainsi toutes nos erreurs & tous nos malheurs remontent à cette faute *unique* & *primitive*.

Il ne faut pas au reste beaucoup de philosophie ni de métaphysique, ajoute Boulanger, pour deviner quelle a été dans ces premiers hommes, flétris & presque hébêtés par *la terreur*, la faute primitive qu'ils ont commise; il est clair qu'à la vue des calamités effroyables qui ravageoient l'Univers, ils ont *cru être à la fin du monde*, toucher au moment de voir paroître *le grand Juge*, *le Juge Suprême*; se trouver à la veille d'entrer en possession d'une *vie future*, plus heureuse & plus durable que la vie présente. On ne peut douter que *ces dogmes religieux* n'ayent prodigieusement affecté nos peres, de même qu'ils affecteront nos neveux, lorsqu'ils se trouveront dans ces fatales circonstances,

En effet, suivant ce Philosophe, point de crise, point de révolution dans la nature qui ne *ramene ces nouveaux principes* : la crainte & la simplicité les adoptent dans les premiers temps; *le préjugé* & *l'habitude* les perpétuent dans les âges suivans.

C'est ainsi que raisonne Boulanger, & moi j'ajoute, pas une phrase, pas un mot dans tout cet étalage qui ne soit une fausseté, une chimère, une extravagance, une contradiction; entrons dans quelques détails. Il suppose, 1°. que le déluge n'a été qu'une *crise périodique* de la nature, & que *la terreur*, produite par cette crise, a été pour nos peres *le tombeau de leur raison*. Deux suppositions fausses dont j'ai montré l'absurdité; comment imaginer que parmi cette multitude d'individus qu'on nous dit avoir échappé dans *tous les climats* à la fureur de cette crise, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui ait échappé aux cruelles atteintes *de la terreur*, & qui ait conservé sa tête, son

bon ſens, ſa raiſon, ſa mémoire ? Or un ſeul ſur mille auroit ſuffi pour guider tous les autres. Ce qui donne un nouveau degré d'extravagance à ces ſuppoſitions, c'eſt que, ſelon Boulanger, ces échappés du déluge étoient tous fort inſtruits, très-éclairés, puiſqu'ils faiſoient partie de l'ancien monde, & qu'ils étoient réſervés par la nature pour en former un nouveau. Qui jamais ſe perſuadera, qu'une criſe prévue, annoncée, évitée, ait été capable de tourner la tête, non-ſeulement pour un jour, mais pour le reſte de leur vie, à tant d'hommes parfaitement inſtruits & parfaitement organiſés ?

2°. Nouvelle ſuppoſition, ou plutôt nouvelle extravagance. Ces reſtes du genre humain ſauvés du déluge, répandus ſur la terre en différents climats, dominés par la crainte & par la terreur, ſe mettent tous dans l'eſprit, comme de concert, ſi nous voulons en croire notre Philoſophe, qu'il y a un *Juge Suprême*, un *jugement dernier*, une *vie*

future, & que la fin du monde approche.
Quoi ! la seule impression de la terreur a été capable de faire adopter à tous les individus qui survécurent à la catastrophe, *ces nouveaux principes !* mais si ces principes étoient *nouveaux* pour eux, ils n'en étoient donc pas instruits ; ils ne les adoptoient donc pas avant la crise, puisqu'ils furent les effets de la terreur produite elle-même par la crise ; en ce cas, l'existence d'un Être Suprême, le dogme d'un jugement futur, d'une vie à venir, *ces dogmes sacrés & respectables* étoient donc parfaitement ignorés des peres & meres, & de tous ceux qui survécurent au déluge : car certainement, si ces peres les avoient connus, ils en auroient instruit leurs enfans, & la terreur alors ne seroit pour rien dans l'adoption de ces principes, & il seroit absurde d'appeller ces principes des *principes nouveaux.*

Que Boulanger choisisse donc & prenne tel parti qu'il jugera à propos ; veut-il que les peres de ceux qui se sont sauvés

sauvés du déluge ayent connu l'existence d'un Juge Suprême & le dogme d'une vie future, alors ces individus échappés à la catastrophe, auront tenu ces dogmes de leurs peres; ils n'auront eu besoin ni de la terreur ni de la crise pour les adopter; ces dogmes n'auront jamais été *nouveaux pour eux*; alors tout le système s'écroule, l'arbre généalogique disparoît, le déluge n'a point produit la terreur, celle-ci n'a point produit la simplicité, *la simplicité* n'a point adopté *ces dogmes religieux*; tout s'évanouit comme un songe.

Veut-il, au contraire, que la génération qui a précédé la désolation de l'Univers, ait absolument ignoré ces dogmes, & n'ait pu en instruire la génération suivante, alors il se contredit & se condamne lui-même; car il convient & répète sans cesse que chaque crise périodique *commence* par *la terreur* qui produit la simplicité; que la simplicité adopte ces dogmes religieux, *que l'habitude & le préjugé les perpétuent*;

il n'y a donc pour chaque crise aucun âge, aucune génération qui n'adoptent ces dogmes; celle qui précède immédiatement le déluge n'en est donc pas moins instruite que les générations antérieures; elle peut donc en instruire la génération suivante; Boulanger a donc tort de jetter sur le compte de la terreur & de la simplicité, une connoissance qui est l'effet naturel de l'enseignement paternel & de l'instruction domestique.

En effet, si *l'habitude & le préjugé perpétuent ces* dogmes dans les âges suivans, si dans toutes les révolutions périodiques l'esprit humain se nourrit de ces dogmes, si les calamités le ramènent dans tous les temps à la croyance de ces dogmes, si nos peres en ont été affectés, si nos neveux le seront également, lorsqu'ils verront cesser *la primitive harmonie* de *l'Univers*, on défie Boulanger d'indiquer un seul instant, un seul âge, une seule génération où l'espèce humaine n'ait pas été ins-

truite de l'existence d'un Juge Suprême, d'un jugement dernier & d'une vie future. La vraie cause de cette croyance universelle est donc connue: on la trouve dans l'enseignement général & perpétuel. A quoi bon recourir à la terreur, produite par un déluge; terreur qui rendant tout-à-coup & comme par miracle, tous les hommes imbécilles, opère en eux la simplicité & leur fait adopter, comme *principes nouveaux*, des dogmes dont la connoissance leur avoit été inculquée dès la plus tendre enfance.

3°. Pour se tirer de cette contradiction, Boulanger remonte à *l'homme primitif* auquel il avoit fait vœu de ne point remonter; il dit & assure que cet homme *primitif*, dont les couches de la terre & les coquilles ne lui ont rien dit, ni pu dire, differe essentiellement de l'homme échappé aux malheurs du monde; » que » l'homme *primitif* ne s'étant jamais » trouvé dans une position aussi extraordinaire, n'a jamais éprouvé des impressions si *étranges & si profondes*,

* Ant. dév. t. 1. p. 13.

» que ces impressions n'ont par consé-
» quent point créé en lui des *principes*
» *nouveaux*, un *esprit humain singulier*
» *& nouveau*, qu'ainsi ces deux hommes
» ne se ressemblent point; la terreur
» ayant exercé tout son pouvoir sur l'un,
» & n'ayant point agi sur l'autre; qu'en-
» fin il se borne à parler de l'homme sur
» lequel le déluge a fait impression;
» l'homme primitif étant pour nous *un*
» *être abstrait*, dont la position nous est
» inconnue & aussi métaphysique que
» s'il n'eût jamais existé ».

Permis sans-doute à ce Philosophe de s'en tenir, pour le développement de son systême, à l'homme échappé aux malheurs du monde; permis à lui de ne pas remonter au-delà de cette époque; mais alors il ne faut pas qu'il disserte sur la différence essentielle entre l'homme *primitif* & l'homme échappé au déluge, ni qu'il nous donne à ce sujet ses rêves pour des réalités; il ne faut pas qu'il nous parle d'une *suite innombrable* de révolutions & de crises; il ne faut pas

qu'il nous dise du ton le plus affirmatif qu'on ne peut, même par l'imagination, remonter à la *première de ces crises*; il ne faut pas qu'il entretienne ses lecteurs de *crises périodiques* qui *s'annoncent*, contre lesquelles le genre humain peut se *précautionner*, auxquelles la nature a recours à des époques fixes & réglées pour se *renouveller*, & pour *renouveller l'espèce* humaine; de crises qui *commencent* toujours par l'innocence & le bonheur, & *se terminent* toujours par la dépravation & le malheur. Certainement toutes ces excursions chimériques ne sont pas renfermées dans les limites qu'il lui a plû de se prescrire; encore moins devoit-il, puisqu'il s'en tenoit à l'homme échappé aux ravages du dernier déluge, dénaturer ce fait essentiel, donner sur ce fait un démenti formel à tous les monumens, le représenter, de son autorité privée, comme une simple crise de la nature, affirmer que dans tous les climats, plusieurs individus ont survécu à cette funeste catastrophe, que

la frayeur a si prodigieusement affecté la tête de tous ces pauvres individus, sans exception, qu'ils en ont perdu pour toujours la raison & la mémoire, & sont devenus de vrais imbéciles.

Est-il un lecteur judicieux qui ne voye, dans cette foule d'assertions, un Philosophe inconséquent, une imagination exaltée, un esprit en délire? Je l'ai souvent éprouvé; la grande difficulté dans le compte que j'ai rendu des ouvrages de nos Philosophes, n'a pas été de les analyser, mais bien de les réfuter; leurs principes sont si extraordinaires, si fort au-dessus de la sphère du sens commun, qu'ils sont en quelque maniere hors de prise: on croit les atteindre & les saisir; à l'instant, tels que l'ombre de Crëuse entre les bras d'Enée, ils disparoissent comme une vapeur légère & comme un songe. *Par levibus ventis, volucri que simillima somno.*

Les principes de Boulanger ne sont pas moins volatils. Où prend-il que les hommes *primitifs* différent *essentiel-*

tément des hommes échappés au déluge?
Il connoît donc les hommes *primitifs*, puiſqu'il en parle ; s'il les connoît, qu'il nous diſe quand, comment, par qui, cette premiere génération humaine eſt parvenue à l'exiſtence ? Eſt-elle antérieure à *cette ſuite innombrable* de criſes de la nature ? a-t-elle connu, a-t-elle profeſſé les dogmes d'une vie future & d'un Juge Suprême ? ces dogmes ont-ils été pour elle l'effet d'un déluge, de la terreur, de la perte de la raiſon, & de la ſimplicité ? ou bien étoient-ils gravés dans l'ame de ces hommes *primitifs*, antérieurement à tout ſujet de crainte, de triſteſſe & de terreur ? Ces dogmes étoient-ils à leurs yeux des vérités utiles, néceſſaires, fondamentales, ou les traitoient-ils, comme le fait Boulanger, *d'illuſions*, de *fauſſes terreurs*, de *ſuperſtitions*, *d'opinions déraiſonnables*, en un mot, comment ces idées religieuſes ont-elles *pu naître une premiere fois* dans l'eſprit humain ?

Que répond Boulanger à toutes ces

questions importantes, & à cent autres qu'on pourroit lui faire: il dit froidement, » qu'il s'en tient à l'homme
» échappé au déluge, qu'il ne remonte
» pas au-delà, qu'il ne veut pas péné-
» trer dans l'esprit humain, qu'il laisse
» ce travail à d'autres, qu'ils peuvent
» philosopher à leur aise, sur les opi-
» nions des instans de terreur, qui ne
» sont pas ceux de la philosophie, qu'il
» lui suffit de sçavoir que ces *dogmes*
» ont vivement agi sur l'esprit, sur le
» cœur des hommes, dans toutes les
» situations extrêmes de la nature,
» qu'enfin l'essentiel est de connoître les
» suites bonnes ou mauvaises qu'ont
» eues ces impressions & ces dogmes ».

Desp. p. 46.

Logique admirable! on lui demande, il se demande à lui-même, comment ces idées religieuses ont pu naître une *premiere fois*; il répond qu'il ne veut pas pénétrer dans l'esprit humain, qu'il lui suffit de connoître les *suites* bonnes ou mauvaises que ces dogmes religieux peuvent avoir: & c'est précisément *sur*

l'origine de ces dogmes & non sur leur *suites*; c'est sur la cause qui les a fait naître une *premiere fois*, & non sur les effets bons ou mauvais qu'ils peuvent produire, que tombe la question qu'on lui fait, & celle qu'il se fait à lui-même: & ce qui est le comble du délire, c'est qu'en déclarant qu'il ne veut pas *pénétrer dans l'esprit humain*, qu'il laisse ce travail à d'autres, ce grand logicien décide formellement que ces dogmes religieux ne sont entrés dans l'esprit humain qu'à la suite d'une *imbécile simplicité*, fille de *la terreur*, produite par l'épouvantable *catastrophe du déluge*; d'où il conclud que les hommes, remplis de ces idées *superstitieuses*, ont été *religieux à l'excès* & se sont précipités dans un abîme d'erreurs & de maux qui sont encore aujourd'hui *le malheur & l'opprobre du genre humain*. Nous allons voir que sa logique n'est pas moins en défaut sur les *suites* qu'il attribue à ces dogmes religieux, que sur la cause qui *les a fait naître*.

4°. *Réflexions sur l'âge d'or, premier effet des dogmes religieux.*

La premiere suite que Boulanger attribue aux idées religieuses, sur les hommes récemment échappés au déluge, c'est la naissance *de l'âge d'or* : les Anciens ont parlé de cet âge avec enthousiasme ; nos Philosophes modernes n'ont pas voulu rester court sur cet article ; ils reconnoissent tous *un âge d'or*, ils se proposent presque tous de le ramener sur la terre ; mais en quoi cet heureux âge consiste-t-il, à quelle époque a-t-il paru, quelle a été son origine, sa cause, sa durée ; comment, à quelle occasion a-t-il cessé d'exister ? ce sont apparemment des secrets que la nature n'a pas voulu révéler à nos sages ; peu d'accord entre eux surtout le reste, ils se contredisent formellement sur ce qui concerne *l'âge d'or*.

Jean-Jacques fixe l'origine de *l'âge d'or* au moment où les hommes primi-

tifs, sortant des mains de la nature, vivoient bons, heureux, simples, innocens, libres, égaux, indépendans, dans le sein d'une indolente stupidité, & ne sentoient d'autres besoins que ceux de la *nourriture*, *du repos* & *d'une femelle*; il fait durer des milliers de siècles cette délicieuse situation, à laquelle succéda *l'état sauvage*; l'ambition de ce Philosophe étoit de nous rappeller à ce bienheureux état; il s'est flatté pendant un temps d'y réussir; mais voyant que son éloquence ne prévaloit pas sur la dureté de nos cœurs, il est mort dans la douce espérance que la génération prochaine seroit plus docile & plus raisonnable.

Nos économistes, encore plus zélés que Jean-Jacques pour *l'âge d'or* & son prompt rétablissement, ne le placent pas dans la stupidité primitive: ils prétendent au contraire que les premiers hommes sortis des mains de la nature, *stupides* & *perfectibles*, ont renoncé de très-bonne heure à leur stupidité, & se

ſont promptement perfectionnés en travaillant à ſatisfaire leurs beſoins physiques d'une manière conforme à la marche physique de la nature; c'eſt-là, ſelon eux, la ſeule route du bonheur, qui néceſſairement aboutit *à l'âge d'or*. Le malheur eſt que l'eſpèce humaine s'eſt écartée de cette route depuis bien des ſiècles. Point d'efforts que ces Philoſophes ne faſſent pour y ramener les hommes *leurs amis & leurs freres*, & ils ne déſeſpèrent point du ſuccès.

Boulanger ſe moque & de Jean-Jacques & des économiſtes: il ne comprend pas que des Philoſophes puiſſent regretter comme *le comble de la félicité*, cette *brillante chimère* de *l'âge d'or*; il penſe même que le renouvellement de cet âge feroit aujourd'hui pour le genre humain le plus grand des malheurs. Il eſt juſte d'entendre ſes raiſons. Il prétend donc que la terreur produite par les déſaſtres du monde, ayant été *le tombeau de la raiſon* pour les hommes

qui échapperent, ces malheureux individus, tristes, sombres, mélancoliques, devenus *religieux à l'excès*, imaginerent que la fin du monde étoit proche, que le grand Juge alloit paroître, qu'il n'y avoit de ressource pour eux que dans *la vie future*. Pleins de ces idées sombres & lugubres, ils en firent l'objet de leurs méditations, tournerent toute leur vue *vers le Ciel*, se livrerent à une *vie surnaturelle & mystique*, & se vouerent la plupart au célibat, dans l'idée que la Divinité ne vouloit plus qu'il y eût des établissemens solides sur la terre.

Il ajoute que ces hommes *religieux à l'excès* étoient d'ailleurs bons, humains, justes, compatissans, soumis à leurs parens, vû que les siècles du malheur sont toujours ceux de l'humanité, & que l'homme n'est juste que sur les débris du monde; mais que d'un autre côté, la terre n'offrant, à cette époque, qu'une vaste solitude, ils étoient privés du superflu, souvent du nécessaire; leur

pauvreté étoit extrême, leur misère infinie; ils ne vivoient que des alimens que la terre produisoit par elle-même; point de culture, point de travail, point d'arts, point d'industrie; ils étoient si fort abrutis & comme hébêtés par la *superstition*, fille de *la terreur*, qu'ils ne pensoient ni à se multiplier, ni à perfectionner la société: leurs vertus religieuses & morales étoient absolument perdues pour la postérité.

Voilà quel fut l'état des hommes qui survécurent à la désolation de l'Univers; voilà ce que les Anciens ont appellé *l'âge d'or*. Qu'on retranche des récits de leur mythologie le tableau d'une nature riante & fortunée, qu'ils ont cru devoir y joindre, on aura une idée assez juste de cet âge. Il est évident qu'à chaque crise périodique de la nature, le genre humain doit nécessairement passer sous *la discipline de l'âge d'or*, que chaque période doit absolument commencer par *l'âge d'or*, & qu'à cette époque, qui naturellement doit-être très longue, la

vie des hommes doit ressembler, pour le physique, à celle de nos sauvages d'Amérique, & pour le moral à celle de nos *Hermites*, *Moines*, *Anachoretes*; *Solitaires de la Thébaïde*, *&c*. Et c'est-là, continue Boulanger, *la brillante chimère* dont nos sages regrettent la perte, à laquelle ils veulent à toute force nous ramener! Qu'ils ne s'y trompent pas. Tout se tient, tout est lié dans la nature; chaque chose a son temps. Le genre de vie de l'âge d'or étoit bon pour les siècles qui suivirent la destruction du monde; la crainte de l'Être Suprême, l'espérance d'une vie future, l'attente du grand Juge étoient alors de saison; un monde *renaissant* a besoin de ces dispositions pour soutenir le fardeau de ses misères, pour contracter cet esprit de douceur que l'adversité seule peut donner; mais lorsque les sociétés sont aggrandies, alors *le règne moral* doit céder *au règne politique*; les terreurs religieuses doivent disparoître; la distinction de propriété devient indispensable;

le tien & le mien ſont néceſſaires ; le travail, l'induſtrie, l'agriculture, les arts, doivent prendre la place de la fainéantiſe & de l'indolence.

Oui : le fait eſt certain. Si les légiſlateurs, ſi les Philoſophes ramenoient parmi-nous *ces uſages de l'âge d'or*, comme ils s'efforcent de le faire, le bien ſe changeroit en mal, *l'âge d'or* ſeroit *un âge de plomb* : pour rétablir cet âge ſur la terre, il faudroit avant tout, que la terre revint au même état où elle étoit lorſque l'âge d'or exiſtoit.

Ainſi raiſonne ce jeune Philoſophe ; comment, dit-il à nos réformateurs, comment, pouvez-vous regretter une chimère ? à quoi bon vos lamentations perpétuelles ſur la perte d'un état qui n'étoit bon que pour nos ayeux ; ne ſentez-vous pas que les hommes du dix-huitième ſiècle ne ſont pas faits pour être *des Sauvages* ou des *Hermites* ? remontez avec moi au déluge, étudiez les couches de la terre ; elles vous

apprendront

apprendront que l'âge d'or doit sa naissance à des idées lugubres & superstitieuses, que celles-ci sont filles de la terreur, que la terreur est le *tombeau de la raison*, & qu'elle est infailliblement la suite de toutes les crises périodiques & générales de la nature. Quoi! vous êtes des maîtres en Israël; vous vous donnez pour tels, & vous ignorez ces choses!

Je n'examine point ici ce que les Philosophes peuvent & doivent répondre. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'histoire de Boulanger sur l'âge d'or, ne ressemble en rien à ce que l'antiquité nous apprend de cette fameuse époque; que jamais il n'est peut-être entré dans l'esprit humain, d'idée aussi folle & aussi plaisante, que celle de faire de tous les hommes, échappés au déluge, autant d'Anachorètes & de Capucins, & de donner à une pareille situation le nom de *l'âge d'or*.

Ce qui est encore plus certain, c'est que de tous ceux qui se sont mêlés de

parler des premiers temps, il n'en est pas qui mette plus de confusion dans ses idées que ce Philosophe. Il se vante de *dévoiler l'antiquité*, il annonce des éclaircissemens sur *l'état de nature*, *sur l'âge d'or*, *sur l'état sauvage*; dans le fait il n'éclaircit rien, il brouille tout, il confond tout. Les adversaires qu'il combat s'égarent à la vérité, mais au-moins sont-ils conséquens; dans cette partie de son systême, Boulanger raisonne comme un enfant; en voici la preuve.

Dès qu'on n'admet point de révélation, dès qu'on ne reconnoît pas avec Moyse que la premiere génération humaine est sortie des mains du Créateur, avec le plein exercice de ses facultés intellectuelles & morales, il faut de toute nécessité supposer que les premiers individus de notre espèce n'ont reçu ces facultés qu'en *puissance* & *en germe*, avec le pouvoir néanmoins de les développer; qu'ils ont par conséquent été produits *stupides* & *perfec-*

tibles. C'eſt cet état naturel, primitif, originaire, que les Philoſophes appellent *l'état de nature*, parce que c'eſt celui dans lequel la nature elle-même place & fait naître les premiers hommes.

Auſſitôt que ces premiers hommes répandus par la nature dans les forêts, viennent à s'éveiller, on les conçoit preſſés par les beſoins phyſiques, qu'ils cherchent à ſatisfaire: alors ſe préſentent deux ſyſtêmes oppoſés, celui de Jean-Jacques qui voit ces premiers individus, bons, ſimples, innocens, heureux dans le ſein de leur *ſtupidité primitive*, & jouiſſant, dans cet état, de tous les avantages de *l'âge d'or*; & celui des économiſtes, qui par le *beſoin* que ces hommes primitifs veulent ſatisfaire, & *par l'ordre de la nature* auquel ils ſe conforment pour ſatisfaire le beſoin, les tirent tout-à-coup de leur ſtupidité, leur donnent les moyens les plus propres à ſe perfectionner, & les conduiſent avec une rapidité incroyable

à la vraie route du bonheur, dont le terme est nécessairement *l'âge d'or.*

Dans ces deux systêmes, dont le premier porte sur la *stupidité primitive* de l'espèce humaine, & le second *sur sa perfectibilité*, on apperçoit distinctement la différence qu'il y a entre *l'état de nature*, *l'âge d'or* & *l'état sauvage*. *L'état de nature* est le premier, comme il doit l'être, puisque c'est celui dans lequel la nature place les hommes primitifs, avant toute opération de leur part. *L'âge d'or* vient après, parce qu'il est & doit être une suite, ou de la satisfaction que l'homme sortant des mains de la nature éprouve dans l'état qu'elle lui assigne, ou de l'hommage qu'il rend à ses soins maternels, en suivant pour satisfaire ses besoins, la route qu'elle lui indique. *L'état sauvage* ne paroît que bien des siècles *après l'état de nature & l'âge d'or*, parce qu'il est, ou un développement des facultés intellectuelles fait contre le vœu de la nature, ou une

dégradation de ces mêmes facultés, également contredite & désavouée par la nature.

Ces idées se suivent dans les deux systêmes dont il s'agit ; dans celui de Boulanger rien de pareil ; tantôt il confond ces trois états, & les prend indifféremment l'un pour l'autre ; tantôt il traite l'état de nature *de pure chimere* ; quelquefois *l'état de nature* & *l'âge d'or*, sont à ses yeux la même chose ; le plus souvent il distingue *deux états de nature*, comme si la nature pouvoit placer en *deux états différents* les premiers individus qui sortent immédiatement de ses mains ; il appelle un de ces états de nature, *animal*, parce qu'il rapproche l'homme *de la brute* ; l'autre, il le dit *convenable à l'homme*, parce que c'est *un état de raison & de réflexion*, & prétend que l'homme a dû commencer par ce dernier *état seul*. Sans doute, si l'on remonte à un créateur & à une création, l'espèce humaine a pu & dû commencer, & a commencé ef-

fectivement par un état de *raison* & de *réflexion*; elle est sortie des mains du créateur avec l'exercice le plus parfait de ses facultés spirituelles, intellectuelles & morales ; mais s'agit-il ici de ce qu'enseigne la révélation? Ce jeune étourdi, en distinguant *deux états de nature*, l'un *animal*, *l'autre de raison & de réflexion*, en assurant que l'homme a dû commencer par être *refléchissant & raisonnable*, ne s'apperçoit pas qu'il s'écarte de tous les principes de la philosophie moderne, & qu'il revient à la révélation, dont nous verrons par la suite qu'il est l'ennemi déclaré.

Il ajoute, que l'homme qui a commencé par l'état de *nature raisonnable* est tombé dans l'état de *nature animal*, *qui est la vie sauvage*: mais quand, comment & pourquoi l'homme, né réfléchissant & raisonnable, tombe-t-il dans *l'état de nature animal*, dans *la vie sauvage*? » L'homme, dit-il, commence » par l'état *de nature raisonnable*, & » tombe dans l'état de nature animal,

» lorsqu'il cesse de raisonner sur les » mœurs & sur les usages de ses ancêtres, » & lorsqu'il continue à les suivre sans » en connoître l'esprit » ; tout homme qui cesse de raisonner sur ces usages, ou qui les suit sans en connoître l'esprit, est donc, dès là même, atteint & convaincu de ne plus avoir, ni *raison*, ni *réflexion*, d'être déchu de l'état seul convenable à l'homme, & par lequel l'espèce humaine a commencé. Cet homme devient donc à l'instant un sauvage, un imbécille, une brute, un être sans raison, sans réflexion; nos grands Géometres, Astronomes, Physiciens, Naturalistes, Botanistes, sont donc tombés & tombent tous les jours, dans l'état de *nature animal*, dans *l'état sauvage*; car je ne crois pas qu'on les accuse de raisonner beaucoup sur les usages de leurs ancêtres, ni de s'occuper à en connoître l'esprit ; il est donc vrai, comme l'assure Boulanger, » que dans » les sociétés, qui se vantent le plus de » la sagesse de leurs institutions, il est

Ant. dév. P. 405.

» peu *d'hommes vraimens policés*, que » dans nos villes les plus éclairées, *il* » *existe encore une multitude innombrable* » *de sauvages* ».

Belle conclusion, digne d'un Logicien tel que Boulanger ! à l'entendre, nous *sommes tous sauvages*, parce que nous ne raisonnons plus sur les usages de nos ancêtres ; parce que nous les suivons sans en connoître l'esprit : mais je le prie, ce grand philosophe, de me dire nettement ce qu'il entend par les usages de mes ancêtres ; veut-il que je remonte au-delà de *cette suite infinie de crises périodiques* que la nature la éprouvées, jusqu'à la premiere génération humaine, antérieure à toutes les révolutions : voilà mes vrais ancêtres. Mais comment *raisonnerois-je* sur leurs usages ? Il ne les connoît pas, il ne me les fait pas connoître; il regarde ces hommes *primitifs*, comme des êtres *nuls*, *abstraits & métaphysiques* : il suppose entre eux & moi *un mur impénétrable*; il reproche aux Philosophes

Jurisconsultes, *Métaphysiciens* & autres, l'imprudence qu'ils ont eue de reprendre les choses de si haut. Pour *raisonner* sur *les usages de mes ancêtres*, m'en tiendrai-je avec ce jeune Docteur aux derniers hommes, échappés aux ravages du déluge? Mais il m'apprend que ces malheureux ont été, dès les premiers instans, abrutis par la terreur & la superstition, livrés à des méditations continuelles sur la fin du monde, l'arrivée d'un grand Juge, la vie future; qu'ils étoient en conséquence de vrais sauvages au *physique*, de vrais Anachorètes au *moral*, de vrais *imbécilles* sous tous les rapports. M'amuserai-je à raisonner sur les usages & les mœurs de pareils gens? Boulanger lui-même osera-t-il me condamner à pénétrer *l'esprit* de ces usages? Le plus sage & le plus court n'est-il pas de les ignorer? va-t-on aux petites-maisons pour raisonner sur les usages des foux, pour connoître l'esprit de ces usages? On les plaint, on en gémit, mais on n'est pas tenté de les suivre.

Cependant, si nous en croyons Boulanger, tant que nous ne raisonnons pas sur ces usages, tant que nous les suivrons sans en connoître l'esprit, nous serons, comme nos ancêtres, des imbécilles, des hommes *religieux à l'excès*, des sauvages, des êtres stupides *sous la discipline de l'âge d'or*; sitôt que nous viendrons au contraire à raisonner sur ces usages, » à en pénétrer l'esprit, » alors nous sentirons la nécessité de les » *abolir*, & nous tiendrons pour cer- » tain, que tout usage dont on ne con- » noît pas l'esprit, doit être *aboli* » comme dangereux, & que tout usage » utile dans son origine doit être *aboli*, » dès que son utilité cesse »; & voilà précisément où ce jeune Philosophe veut en venir, à travers tant de circonlocutions sur *l'état de nature* & sur *l'âge d'or*. Vos ancêtres, dit-il, sortis *raisonnables* des mains de la nature, sont tombés dans *l'état de nature animal*, parce que la terreur leur a fait adopter des *dogmes religieux*, & qu'ils ont enté

Ant. dév. p. 404.

sur ces dogmes, *des usages*, des religions, des gouvernemens encore plus pernicieux que ces dogmes. » *Raisonnez* » sur ces usages & sur ces dogmes; saisissez en l'esprit, alors vous sentirez » qu'il faut les *abolir*, ou parce que leur » utilité a cessé, ou parce qu'ils sont » dangereux. Alors vous rentrerez dans » l'état de nature *raisonnable*, *seul convenable à l'homme*, & par lequel l'espèce humaine a dû commencer ».

Ant. dév. P. 388.

C'est donc, en abolissant les dogmes & les usages de nos ancêtres, que nous sortirons *de l'état de nature animal*, de *l'état sauvage*, dans lequel Boulanger voit tout le genre humain *tombé* depuis le déluge jusqu'à ce jour. C'est en nous engageant à *raisonner* sur les usages de nos ancêtres, à les apprécier, à en connoître *l'esprit*, qu'il veut nous ramener à *l'état de nature convenable à l'homme*, à cet état de *raison & de réflexion*, par lequel *seul* l'homme a pû *commencer*, puisqu'il est de l'essence de son ame de *penser & de réfléchir*.

Insensé! qui ne voit pas que ce raisonnement loin de conduire à la destruction de tous les usages & de tous les dogmes adoptés par nos ancêtres, tend au contraire à les maintenir : il est, lui dira-t-on, *de l'essence de l'homme de penser & de réfléchir*; donc l'homme n'a pu commencer que par un état de *raison* & *de réflexion*; donc tout systême qui fait naître la premiere génération humaine dans un état de *stupidité* est faux & contraire à l'essence de l'espèce humaine; donc la narration de Moyse, qui fait sortir les premiers hommes des mains du Créateur, avec l'usage de leurs facultés intellectuelles & morales, est la seule vraie, la seule conforme à *la nature* de l'homme; donc on doit s'en tenir à cette narration & rejetter tous les rêves philosophiques sur la *stupidité* primitive, sur la perfectibilité par *l'ordre* & *le besoin*, sur la suite innombrable des crises périodiques de la nature, &c. &c.

Cette seule réflexion auroit mis Boulanger sur la voie : il auroit vu que nous

ne sommes pas *dans l'état de nature animal*, que nous sommes bien éloignés d'être *dans l'état sauvage*, que nous *pensons*, que nous réfléchissons, que *nous raisonnons* sur les mœurs & les usages de nos ancêtres, que nous ne suivons leurs usages, que nous n'adoptons leurs institutions, leurs dogmes, leur religion, que d'après une pleine & entiere connoissance *de l'esprit* qui les a inspirés; qu'en adoptant leurs principes religieux, nous écoutons moins notre esprit particulier, que l'enseignement de nos peres, le témoignage de ceux qui nous ont précédés, la voix de la tradition, parce que cette méthode est la plus simple, la plus naturelle, la seule qui soit également à portée des grands & des petits, des sçavans & des ignorans: avec un peu de réflexion, ce grand partisan de la *raison* & de la *réflexion* auroit vu tout cela. Mais la manie du systême l'a emporté, les couches de la terre, tantôt régulières, tantôt irrégulières, lui ont tourné la

tête. Il a mieux aimé prêcher l'ufage de *la raifon* & de *la réflexion*, que *raifonner* & *réfléchir*.

5°. *Réflexions fur la théocratie, fecond effet des dogmes religieux.*

L'âge d'or n'a donc pas été la fuite des dogmes religieux adoptés par nos ancêtres, ni l'effet d'une prétendue ftupidité primitive, ni le réfultat naturel & néceffaire d'une chimérique obéiffance au grand ordre. Il y a eu réellement *un âge d'or*; mais ce que l'antiquité nous en apprend, s'explique infiniment mieux par *l'état d'innocence* dont parle Moyfe, & dont la tradition s'eft confervée chez tous les peuples.

Il n'en eft pas de même de *l'âge théocratique*. Jamais le genre humain, qui du moins a goûté, dans fes premiers peres, les douceurs de *l'âge d'or*, n'a reconnu d'âge théocratique, n'a vécu fous un gouvernement théocratique; les efforts que fait Boulanger pour

dévoiler l'origine, la cause, l'époque, la durée, les progrès, les effets & la décadence de la *théocratie universelle*, sont donc en pure perte; c'est un disciple de *Laotsée* qui cherche à grands frais la composition du breuvage d'immortalité, ou un alchymiste qui se fatigue & se ruine, pour trouver la médecine universelle & le secret de faire de l'or.

Cependant comme d'après le plan de notre travail, nous sommes redevables aux sages & aux insensés, il faut bien nous déterminer à suivre Boulanger, même dans ses plus grands écarts. Il explique d'abord l'origine & la cause de l'âge théocratique: il en développe ensuite les effets; c'est-à-dire, qu'il va nous promener de chimères en chimères.

Il nous apprend donc, comme on le voit plus au long dans l'Analyse de son systême, que les hommes échappés au déluge, répandus dans tous les climats, *religieux à l'excès*, vrais Anachorètes,

se multiplierent insensiblement, formèrent des familles & des sociétés considérables ; que ces sociétés furent d'abord uniquement soumises à l'autorité paternelle, que s'étant ensuite aggrandies, elles se donnerent des *loix sages & simples*, sur l'agriculture, le travail, l'industrie, la population, l'économie civile & domestique, *loix admirables*, qui avoient pour objet le seul bien de l'humanité, qu'on retrouve chez tous les anciens peuples, auxquelles les Egyptiens & les Chinois ont dû le nom de Sages ; que pour le maintien de ces loix dictées par la *raison*, la *nécessité*, & les *besoins*, loix très-propres à maintenir l'unité & *l'esprit de religion*, ces sociétés primitives s'en rapporterent d'un consentement unanime aux *Anciens réunis* & aux chefs des familles, qu'elles choisirent pour être les *Ministres* & les *surveillans*, & non *les arbitres indépendans* des loix & de la société ; qu'enfin par *une superstition* particulière à ces premiers âges, toutes

ces

ces nations encore occupées de *la fin du monde*, *de l'arrivée du grand Juge*, & du règne *de la vie future*, non-seulement voulurent un Roi qui fût le chef & le pere de chaque grande famille, mais s'aviserent encore de *choisir Dieu lui-même* pour leur Roi, & le proclamèrent en effet Roi dans toutes les sociétés.

De-là, suivant ce Philosophe, l'âge théocratique, le gouvernement théocratique, la théocratie généralement établie parmi tous les peuples de la terre. Maintenant qu'on lui demande sur quel fondement il appuye l'existence d'un pareil gouvernement. Il n'en assigne point d'autre que les fables *mythologiques*; » elles parlent toutes, dit» il, *du règne des Dieux*, qui a précédé » le règne *des demi-Dieux*, & celui des » Rois. Elles en distinguent les trois » époques successives, elles conservent » le souvenir d'un temps où leurs pays » avoient été honorés *de la résidence des* » *Dieux*; elles règlent *la durée fabuleuse*

Desp. p. 143.

» de ces règnes par de grands périodes
» astronomiques. On retrouve donc par-
» tout la tradition d'un âge théocra-
» tique. Cet âge n'est donc pas un âge
» imaginaire, qu'on doive retrancher de
» l'histoire du monde ». Belle & admi-
rable logique; les fables, les mytholo-
gies, les théogonies parlent du règne
des Dieux & des demi-Dieux. La durée
de ces règnes est *fabuleuse*. Il est ques-
tion dans ces *fables des guerres des
Dieux*, de leurs victoires sur les *Typhon*,
les *Pythan*, les *Titans*, les *Géans*; donc
toutes les sociétés de la terre ont choisi
Dieu pour leur Roi, donc le gouverne-
ment théocratique, adopté par tous les
peuples, est un fait historique qui ne
peut être révoqué en doute, donc il est
permis d'élever sur ce fait, comme sur
une base solide, tel édifice, tel systême
qu'on voudra.

De bonne foi, n'est-ce pas abuser
visiblement de la crédulité des lecteurs?
Boulanger veut leur faire connoître la
vraie cause des maux de l'humanité. Il

croit la trouver dans le gouvernement théocratique, & ce gouvernement, cet âge théocratique, n'a, selon lui, de réalité, que dans la fable & par la fable; il n'en voit dans *l'Histoire Ancienne*, *ni preuve*, *ni exemple*, *ni trace*, *ni vestige*; il convient que tous les *sçavans l'ont retranché jusqu'ici* de l'histoire, comme un âge *chimérique* & *imaginaire!* Encore une fois est-ce là raisonner ?

Mais si le fait de la théocratie généralement reçue dans toutes les sociétés primitives, est *une fable*, ne porte que sur *la fable*, que faudra-t-il penser des effets que notre Philosophe attribue à cet âge théocratique ? ces effets ne seront-ils pas aussi fabuleux que leur cause ? de plus, si le gouvernement theocratique est un être de raison, que devient cet enchaînement systématique, d'après lequel Boulanger prétend démontrer que tous les hommes, dans tous les climats, ont proclamé *Dieu pour leur Roi* ? L'origne qu'il donne à la théocratie ne sera-t-elle pas aussi

fabuleuſe que la théocratie elle-même ? Comment ſe perſuader, en effet, que des hommes échappés aux ravages du déluge, abrutis par la terreur au point d'en perdre *la raiſon*, plus hébêtés encore par des idées religieuſes, des opinions ſuperſtitieuſes, que la terreur leur fait adopter, uniquement occupés de méditer, comme des Hermites, ſur la fin du monde, le Royaume du Ciel, l'arrivée du Grand Juge, le jugement dernier, comment ſe perſuader que des hommes ainſi diſpoſés, aient pu former des ſociétés primitives aſſez ſages pour dreſſer, ſans avoir recours à des *Philoſophes ou à des légiſlateurs*, un Code de *loix admirables*, aſſez éclairées pour ſe procurer *les inſtitutions les plus ſolides & les plus utiles*, aſſez raiſonnables pour *compoſer des réglemens ſimples*, qui avoient pour objet le ſeul bien de l'humanité ? Comment ſe perſuader que ces individus s'aſſocient librement, forment des ſociétés parfaitement organiſées, & que perdant tout-à-coup de vue le

fujet ordinaire de leurs méditations, ils se mettent tous, comme de concert, à réfléchir fur la politique. Le fait eft incontestable, félon Boulanger, ces individus épars fur toutes les parties du globe, voyent tous par une efpèce d'inftinct, *qu'à titre d'êtres raifonnables & libres*, ils doivent non-feulement fe prefcrire des loix civiles, fe captiver volontairement par les loix; mais encore fe rendre *dépendans de la fociété*, où ils trouvent leur fubfiftance & leur bonheur, avec la précaution cependant de ne faire le facrifice de la liberté & de l'égalité naturelle, dont ils ont le fentiment, qu'en paffant avec le Magiftrat qu'ils élifent pour chef de la fociété, un *contrat* folemnel & authentique, qui le rende, non pas *l'arbitre indépendant*, mais uniquement *le Miniftre & le furveillant des loix & de la fociété*; en forte que le Magiftrat, chef de l'État, ne foit, dans l'État, que *le premier des citoyens*, & que chacun des Membres de l'affociation foit affuré de conferver par

le sacrifice d'une partie de sa liberté, les droits, les privilèges & la dignité de l'homme.

Que Jean-Jacques, *illuminé de mille lumieres*, imagine un plan politique, propose à tous les individus de l'espèce humaine, de faire entre eux, par le moyen d'un *contrat social*, des associations libres & volontaires, qu'il donne à chacun des Membres de l'association droit à la puissance législative & à la souveraineté, avec le pouvoir de renvoyer & de punir les dépositaires du gouvernement; que les économistes, d'après de semblables associations, préfèrent de grandes monarchies héréditaires & agricoles aux républiques de Jean-Jacques; qu'ils fixent irrévocablement sur le produit net des terres, la portion du Souverain, & l'emploi de cette portion, à la charge par lui de ne rien exiger au-delà; qu'ils opposent aux volontés arbitraires du Monarque, une contreforce toujours victorieuse, dans la réunion des volontés, dans l'univer-

falité des instructions, & dans l'évidence de l'ordre : cela se conçoit aisément. Jean-Jacques & les économistes sont des *penseurs*. Ils ont étudié à fonds la nature & la politique ; depuis que la science du gouvernement fait une portion essentielle du costume philosophique, ils méditent l'ordre naturel & essentiel des sociétés. Rien ne leur échappe sur cette importante matière. Mais que des imbécilles à peine échappés au déluge, encore flétris par l'impression de la terreur, livrés à des idées *superstitieuses* qui absorbent toutes les puissances de leur ame, s'avisent de raisonner sur la nature des gouvernemens, & saisissent d'un coup-d'œil, ce qu'il y a de plus abstrait & de plus métaphysique dans la politique, il faut en convenir, la chose n'est point aisée à comprendre.

Cependant Boulanger n'en reste pas là. Il ne se contente pas de faire raisonner les individus des sociétés primitives sur l'indiscrétion qu'il *y auroit de se mettre dans les chaînes* de quelques-uns

de leurs *semblables*. Il leur fait faire des réflexions à perte de vue, sur les avantages de la Monarchie, & sur les moyens *légitimes* de maintenir *la liberté*, & d'accorder la sûreté de chaque citoyen avec *celle du trône*; moyens simples, qui se réduisent à faire avec le Roi qu'on éliroit le même contrat authentique & solemnel, que chaque particulier avoit fait antérieurement avec la société.

Et sur le champ, comme si ce Philosophe se proposoit de mettre sous nos yeux les contrastes de la raison & de la folie, voilà tous ces individus, qui, sans aucun égard pour les réflexions politiques, qu'il vient de leur prêter, ne veulent plus choisir de Rois parmi *leurs semblables*, & qui persistant néanmoins dans l'idée d'avoir des Rois à leur tête, choisissent tous *l'Être Suprême* pour leur Roi, proclament tous, d'un commun accord, Dieu pour Monarque, & donnent, par cette élection, naissance au gouvernement théocratique.

Est - ce dérision de la part de Boulanger? est-ce fureur de prophaner le saint nom de la Divinité? est ce manie de systême? je ne sçai; ce qu'il y a de certain, c'est qu'en supposant, comme il le fait, que dans tous les climats chaque société primitive a placé sur le trône l'Être Suprême, & en concluant de cette supposition chimérique, que le gouvernement théocratique a eu lieu dès l'origine, chez toutes les nations de l'Univers, il donne bien la preuve qu'il n'a pas la premiere idée de la théocratie, & qu'il en parle de même qu'un aveugle parleroit des couleurs.

Ce n'est cependant pas que la théocratie en elle-même soit un gouvernement purement idéal; elle n'est telle que dans les principes de Boulanger; elle n'a ni l'origine que ce Philosophe lui donne, ni l'universalité qu'il lui attribue, ni les effets qu'il lui suppose: pour une vraie théocratie, il ne suffit pas, ainsi qu'il l'imagine, qu'une société élise librement & volontairement

l'Être Suprême pour son Monarque, qu'elle se soumette entièrement à lui, & pour le spirituel & pour le temporel. Ce seroit *une pure fiction* qui n'a jamais eu d'existence : pour constituer un vrai gouvernement théocratique, il faut que la Divinité choisisse elle-même le peuple dont elle veut être le Roi. Il faut que la nation choisie donne son consentement, il faut qu'elle adopte les loix politiques qui lui sont annoncées de la part de son Roi ; il faut que le choix de Dieu soit soutenu par des signes si manifestes de sa volonté, qu'il soit comme impossible de les révoquer en doute ; il faut enfin qu'il y ait une sanction de la part du Dieu monarque, que cette sanction divine soit accompagnée de promesses & de menaces, de récompenses & de punitions temporelles, si le gouvernement théocratique est purement temporel ; spirituelles, si ce gouvernement est spécialement établi pour le spirituel.

Point de véritable théocratie qu'à

ces conditions ; le seul gouvernement qui ait mérité ce nom est celui des Juifs, il est le seul qui réunisse tous les caractères d'une vraie théocratie. En vain Voltaire, en vain les autres Philosophes s'inscrivent-ils en faux contre cette prétention : qu'au lieu d'employer les armes du ridicule & du sarcasme, ces grands docteurs essayent de suivre pied-à-pied les preuves sans nombre qui démontrent la mission divine de Moyse, alors il nous sera permis, non pas de croire à leurs ridicules systêmes, mais de peser dans la balance du bon sens la valeur de leurs raisonnemens.

Boulanger, malgré ses préjugés contre la nation judaïque, rend néanmoins une espèce de justice à la vérité de sa théocratie ; » elle est, disoit-il, décorée d'un » air historique, elle est mieux liée, elle » est plus rapprochée de nous, on » peut tirer grand profit de ce fonds im- » mense de traditions hébraïques ». Pauvre imbécille ! que ne suivoit-il une ouverture si simple & si naturelle ; qu'a-

Desp. p. 152.

voit-il besoin d'aller se précipiter dans une sombre & ténébreuse théocratie, dont il ne connoissoit, ni la nature, ni le caractère, qui n'avoit, selon lui-même, d'autre fondement que *la fable*, d'autre cause qu'une *terreur panique* & une superstition imaginaire, & dont les prétendus effets peuvent avoir & ont certainement une cause toute différente !

60. *Réflexions sur l'état sauvage, premier effet de la théocratie.*

Il est certain qu'il existe sur la terre un état sauvage, état d'ignorance, d'abrutissement, de férocité, de barbarie. On demande comment & à quelle époque ce malheureux état a commencé parmi les hommes, quelle en a été la cause, l'origine ou l'occasion ?

Nos Philosophes, malgré les conférences secrètes qu'ils se vantent d'avoir avec la nature, ne s'accordent pas plus sur cet article que sur bien d'autres.

Jean-Jacques place la naiſſance de *l'état ſauvage* quelques milliers de ſiècles après l'état primitif, préciſément au moment où les facultés intellectuelles commencerent à ſe développer, où les hommes extrêmement multipliés, devinrent induſtrieux, chaſſeurs & pêcheurs. Il fait de l'état ſauvage la ſeconde époque ou la jeuneſſe du genre humain, qu'il prolonge auſſi quelques milliers de ſiècles, juſqu'à la malheureuſe découverte de *l'agriculture & de la métallurgie*, ſources empoiſonnées de l'état ſocial, & cauſes de notre dépravation & de nos miſères.

Les économiſtes mettent beaucoup plus bas l'origine de l'état ſauvage; comme ils ſuppoſent que *le monde primitif* a été conſtamment docile à la marche phyſique de la nature, & par conſéquent toujours bon, toujours heureux, toujours éclairé, toujours parfait, ils ne commencent la dégradation de l'eſpèce humaine qu'à l'époque de la révolte *contre le grand ordre*, qu'ils

fixent vers les temps de Nabuchodonosor, *le premier des conquérans*. Ce fut alors que l'esprit de conquête & les ravages qui en furent les suites, forcerent les hommes à s'expatrier; ils se sauverent dans les forêts, se livrerent à la chasse, à la pêche, oublièrent l'agriculture, les arts, les sciences, tomberent peu-à-peu dans l'ignorance, la barbarie, & devinrent de vrais sauvages.

Ainsi la cause de l'état sauvage est, selon Jean-Jacques, le premier développement des facultés intellectuelles, & selon les économistes, le dépérissement & l'abrutissement total de ces mêmes facultés, causé par la désobéissance à l'ordre.

Boulanger voit la chose tout autrement: l'état sauvage est l'effet & la suite de la théocratie. Quelques familles peu après le déluge, poussées par un *esprit de ferveur*, guidées par des idées mal digérées sur *la liberté*, *l'égalité*, *l'indépendance*, se séparerent du gros de la société, se retirerent dans les déserts;

s'y multiplierent, perdirent peu à peu l'esprit primitif, oublièrent à la longue les notions de la Divinité, qu'elles avoient reçues de leurs ancêtres, formèrent des nations errantes & vagabondes, ignorantes & féroces, sans arts, sans industrie, sans prévoyance, qui finirent par être sauvages; » libres, il » est vrai, mais dont la liberté ne fut » que la triste faculté de pouvoir se dé- » truire & se dévorer réciproquement » comme des bêtes féroces. Tels furent, » remarque ce Philosophe, les fruits de » l'abus que les *premiers hommes*, échap- » pés aux révolutions de la terre, ont » fait peu-à-peu de leurs *dogmes sur l'a- » venir*, & de la mélancolie funeste où les » a plongés la vie malheureuse qu'ils » ont menée. Lorsqu'on veut être plus » qu'un homme sur la terre, les senti- » mens de l'humanité ne doivent point » tarder à se perdre. Qui sçait, si quel- » ques descendans des *pieux solitaires » de la Thébaïde* ne mangent point au-

Ant. dév. t. 1. p. 400.

fix
ne
al
v
c

sauvage,

immé-

la plu-

la terre.

que les

premiers ha-

les

mares,

de la Sar-

les

les Cri-

ens, les

tout l'an-

graces à

animaux, d

& rei-

ensuite des

& inte-

tombe

la plus

» honteuſe barbarie, qui ont peuplé
» & peuplent encore plus de la moitié
» de notre globe.

» Oui, toute l'hiſtoire ancienne nous
» repréſente en particulier les *premiers*
» *Egyptiens & les premiers habitans de*
» *la Grece*, comme des hommes féroces
» & ſauvages, *ſe mangeant les uns les*
» *autres*, vivant à l'aventure, privés de
» toutes les commodités de la vie, igno-
» rant même *l'uſage du feu*, ne ſe nour-
» riſſant que des feuilles des arbres, &
» de mauvaiſes herbes, ayant beſoin
» d'inſtruction & de maîtres qui leur
» apprennent à ſe tenir ſur leurs pieds, à
» ſe nourrir de glands, à ſe vêtir de
» peaux de bêtes, & à ſe conſtruire des
» cabanes ».

Boulanger ne manque pas de rejetter la cauſe de *ces horreurs* & de ces perverſités, ſur les dogmes religieux adoptés par la terreur & la ſuperſtition, ſur la ferveur des premiers hommes, & ſur la faute énorme qu'ils avoient commiſe en proclamant l'Être Suprême pour leur

Roi ; & dans la crainte où il paroît être, qu'on ait de la peine à croire les faits qu'il rapporte, il cite une foule d'Historiens Grecs & Latins, Diodore de Sicile, Pausanias, Hérodote, Valere Maxime, Strabon ; il est vrai que ces Historiens ne s'expliquent pas sur la cause de l'état sauvage, ils ne l'attribuent point à la théocratie, ils semblent tous supposer que l'espèce humaine est née sauvage & stupide, & qu'elle ne s'est civilisée que peu-à-peu & à la longue, au lieu que, selon Boulanger, les hommes, échappés au déluge, avoient goûté les douceurs de l'état social ; ce fut la religion produite par la terreur & la mélancolie, qui les précipita dans l'état féroce & sauvage.

Mais, 1°. comment ce Philosophe ose-t-il se prévaloir de l'autorité des Grecs & des Latins, lorsqu'il s'est formellement déclaré contre cette autorité ; lorsqu'il a dit en termes exprès, » que *les Latins étoient trop ignorans &* » *trop jeunes* ; *qu'il ne rencontroit chez*

» *les Grecs que fictions, mensonges & va-*
» *nité*, que des *enfans* qui se repaissoient
» de contes merveilleux, où une petite
» circonstance historique alloit se perdre
» dans des ténèbres épaisses; où l'on
» trouvoit de quoi inspirer le Poëte, le
» Peintre & le Statuaire, & de quoi dé-
» sespérer *le Philosophe* » ? voilà nos
modernes réformateurs; trouvent-ils
dans les Anciens quelques mots qui fa-
» vorisent leurs idées, les Anciens sont
de grands hommes; y voyent-ils le con-
traire, les Anciens sont des *enfans*,
des *conteurs*, des imposteurs; on les
traîne dans la boue.

Ant. dév. t. 1. p. 10.

2°. Ce n'est pas qu'en mon particu-
lier, je donne grande confiance à ces
Historiens par rapport aux temps pri-
mitifs. J'admire leurs talens, leur style,
l'ordre, la clarté, la précision qu'ils
mettent dans leur narration. Je m'en
rapporte à eux sur les faits dont ils sont
les témoins oculaires, ou qu'ils m'as-
surent avoir appris de témoins non sus-
pects; je défère même à leur autorité,

lorsqu'ils me parlent des traditions générales & universelles, sur lesquelles ils se réunissent, après avoir consulté dans leurs voyages, la manière de penser des différens peuples.

Mais lorsque ces Historiens Grecs ou Latins m'entretiennent de faits particuliers qui ne concernent que des nations particulières, tels que l'origine de ces nations, leurs mœurs, leurs usages, leur police, leurs loix, leurs expéditions militaires, leurs conquêtes, &c. lorsque pour m'instruire de ces détails, ils sont obligés de remonter à des siècles fort éloignés de leurs temps, qu'ils ne s'appuyent que sur des ouï-dire, des témoignages étrangers, sur de prétendues archives cachées dans des Temples, alors je me crois en droit de faire, relativement à ces Écrivains, un usage raisonnable des règles du bon sens & de la critique. J'examine s'ils ne se sont pas copiés servilement, s'ils sont d'accord entre eux, s'ils ne se contredisent pas, si les faits qu'ils ra-

content ſont poſſibles eu égard aux temps & aux lieux qu'ils leur aſſignent; & ſi je rencontre ſur une route un Hiſtorien plus ancien, plus authentique, plus digne de foi, plus inſtruit, & plus voiſin des temps dont il s'agit, qui démente directement ou indirectement les faits rapportés par les Grecs & les Latins, alors, ſans balancer, je laiſſe ceux-ci, & je me livre entièrement à celui-là.

30. C'eſt préciſément ce qui arrive au ſujet de *l'état ſauvage*, que Boulanger, d'après les Hiſtoriens Grecs & Latins, place immédiatement après le déluge. Ils ſe réuniroient tous avec Diodore de Sicile, pour me raconter que les premiers hommes, *les premiers Egyptiens*, par exemple, ont mené la vie ſauvage; je ne les en croirois pas. Pourquoi! parce que Moyſe poſe des faits qui ne peuvent ſe concilier avec une pareille aſſertion: c'eſt une réflexion que nos ſçavans ne font pas & qu'ils devroient faire.

Moyſe, en effet, nous apprend que la

premiere génération humaine eſt ſortie des mains du Créateur avec toute l'intelligence, toutes les lumières, toutes les connoiſſances dont notre eſpèce eſt ſuſceptible. Eſt-il raiſonnable de penſer que cette première génération ait négligé de faire part à la génération ſuivante, à ſes propres enfans, de tous les arts, de toutes les connoiſſances, ſoit ſpéculatives, ſoit pratiques, qu'elle tenoit elle même de la bonté de ſon Créateur, & que ces connoiſſances n'aient pas été tranſmiſes de bouche en bouche, de pere en fils, juſqu'à la dixieme génération, juſqu'à Noë, pere du nouveau Monde?

Moyſe nous apprend de plus, que Noë a vécu ſix cent ans avec l'ancien Monde, & que ſes trois fils, Sem, Cham & Japhet, ont paſſé près de cent ans avec leurs contemporains avant le déluge. Voilà, ſans-doute, un intervalle de temps aſſez long pour que Noë & ſes enfans aient été parfaitement inſtruits des connoiſſances primitives que les

premiers hommes avoient reçues de la Divinité, de celles que leurs descendans y avoient ajoutées par leur expérience & leur réflexion, & de tous les faits intéressans qui s'étoient passés sous leurs yeux, depuis l'origine du monde jusqu'au déluge.

Qu'on me dise maintenant, quel usage Noë & sa femme, ses trois fils & leurs femmes, ont pu faire de cet amas immense de lumières, de connoissances & de faits qu'ils avoient rassemblés. N'est-il pas évident, à moins qu'on ne veuille croire avec Boulanger que *la terreur* avoit été pour eux *le tombeau de la raison*, n'est-il pas évident que ces respectables Patriarches, les seules ressources du genre humain, ont pris le plus grand soin de raconter, de répéter, d'inculquer à leurs enfans les vérités fondamentales, les faits intéressans dont ils étoient dépositaires, & d'ajouter à cette théorie, la pratique des arts, qui devoient être, pour leur postérité, d'une nécessité absolue?

Les enfans, petits-enfans & arriere petits-enfans des trois fils de Noë, auront donc été parfaitement instruits; tant que les trois branches de cette famille auront été réunies dans les plaines d'Armenie sous les yeux de leur pere commun, il n'y aura eu ni trace ni vestige d'ignorance, de barbarie, de férocité, d'état sauvage.

Moyse nous apprend encore qu'à la cinquieme génération, sous Phaleg, après la construction de la tour de Babel & la confusion des langues, ces trois branches se séparerent par un ordre, ou sous la direction particulière de la Providence, pour aller occuper chacune les contrées que Dieu leur assignoit. Dira-t-on qu'au moment du départ & pendant le voyage, une de ces branches, celle de Japhet, ar exemple, aura tout-à-coup perdu la mémoire de ce qu'elle avoit vu, entendu, appris, pratiqué sous les yeux de ses pères, durant bien des années, dans les plaines de Sennaar: ne sent-on pas que cette portion de la famille de Noé

fit pour un si long voyage tous les préparatifs que la prudence lui suggéroit; que sous la conduite de ses chefs elle partit avec ses troupeaux, ses tentes, ses chariots, ses ustensiles, ses bêtes de charge, & tous ses effets; que la marche d'un corps aussi nombreux se faisoit avec le plus grand ordre, ainsi que Moyse le fait remarquer dans le récit des voyages postérieurs d'Abraham, d'Isaac, de Jacob & des Israélites dans le désert; ces Anciens voyageurs, pour menager la délicatesse des enfans & des troupeaux qu'ils menoient à leur suite, marchoient à petites journées, faisoient des séjours, cultivoient, ensemençoient, attendoient le moment de la récolte, creusoient des puits, dressoient leurs tentes, construisoient des autels, offroient des sacrifices, &c. quelle apparence de vie sauvage dans une troupe si bien conduite, si bien disciplinée!

Enfin Moyse fait en peu de mots la généalogie des fils de Japhet, de Cham & de Sem, la description très-abregée

des pays qu'ils occupèrent, des principales nations qu'ils formèrent, & conclud ces détails en disant: » telles » sont les familles des enfans de Noé, » selon les diverses nations qui en sont » sorties; & c'est de ces familles que se » sont formés les divers peuples qui se » sont répandus sur la terre après le dé» luge ». Il n'est question que de familles, de peuples, de nations, pas un mot d'état sauvage.

Gen. c. 10, v. 32.

Allons plus loin: Moyse distingue cinq générations depuis le déluge jusqu'à Phaleg, cinq depuis Phaleg jusqu'à Abraham, & cinq depuis Abraham jusqu'à la naissance de Moyse lui-même; en tout quinze générations de pere en fils, qu'on peut & qu'on doit supposer avoir été à-peu-près paralelles, c'est-à-dire en nombre égal, dans les trois branches de Sem, de Cham & de Japhet. C'est dans l'époque des ces quinze premières générations du genre humain depuis le déluge, qu'on place communément la naissance de *l'état sauvage*.

dont il plaît aux Hiſtoriens Grecs & Latins, conjointement avec Boulanger, de gratifier les premiers hommes, nos ancêtres.

Or, je maintiens qu'il eſt impoſſible de trouver place à la naiſſance de l'état ſauvage, dans aucune de ces quinze générations ; à moins que par un miracle fort extraordinaire, Dieu n'ait ôté tout-à-coup à quelques-unes de ces familles, la mémoire des connoiſſances & des arts qu'elles avoient appris avec tant de ſoin de leurs peres.

Prenons pour exemple ce que Diodore de Sicile raconte *des premiers Egyptiens*. Comment eſt-il poſſible que les deſcendans de Cham par Meſraïm ayent ignoré même *l'uſage du feu*, *l'art de cultiver la terre*, *ne ſe ſoient nourris que de feuilles des arbres & de mauvaiſes herbes*, *ſe ſoient mangés les uns les autres.* Quelle folie ? à quelle époque veut-on que les enfans de Meſraïm aient été coupables de pareilles *horreurs*, & livrés à un tel abrutiſſement ? Sera-ce dans le cours

des cinq premières générations ? Il n'y avoit encore alors ni Egypte ni Egyptiens. Le genre humain ne formoit encore alors qu'une seule famille ; tous les descendans de Noé étoient encore alors sous la discipline des Patriarches, parfaitement instruits de ce qu'ils devoient croire & de ce qu'ils devoient faire. Sera-ce dans le cours des cinq générations suivantes, depuis Phaleg jusqu'au Patriarche Abraham ? mais qui ne sçait, qui ne voit qu'à cette époque les descendans de Mesraïm formèrent une colonie naissante ; que Pharaon leur chef, ou si l'on veut, leur Roi, n'étoit, comme Abraham dans la tige de Sem, que le dixième pere dans la tige de Cham ; qu'il est impossible & contre nature, que les Egyptiens, qui ne comptoient alors que cinq pères, depuis Phaleg, ou leur établissement dans l'Egypte, ayent perdu de vue tout-à-coup les connoissances qu'ils avoient acquises sur les arts & sur l'agriculture en particulier ; que d'ailleurs à cette même époque,

Moyse représente la colonie Egyptienne comme un peuple policé qui avoit un Roi, des principes, des loix, comme la ressource des nations voisines dans les temps de disette, & avec lequel les autres peuples entretenoient un commerce régulier ? Enfin sera-ce dans les cinq dernières générations, depuis Abraham jusqu'à Moyse, que les Egyptiens auront été, selon Diodore de Sicile, des sauvages, des barbares, des antropophages? Sera-ce à cette époque, où les Abraham, les Isaac, les Jacob, alloient chercher au milieu des enfans de Mesraïm, la nourriture pour leurs troupeaux & la subsistance pour eux-mêmes; où les enfans d'Ismaël, sans craindre la prétendue barbarie Egyptienne, trafiquoient tranquillement avec ces antropophages; où le chaste Joseph gouvernoit l'Egypte avec sagesse, étoit l'âme & le conseil de Pharaon, nourrissoit ses freres, donnoit à sa famille une retraite & un établissement au milieu de ces barbares ?

Qu'on en dise ce qu'on voudra, il est impossible de trouver aucun temps, de fixer aucune époque durant les quinze premières générations du genre humain, où les Egyptiens ayent été sauvages & barbares : le fait me paroît évident. Il n'y a qu'un respect aveugle pour les Grecs & les Latins, une complaisance excessive pour les Philosophes modernes, un goût superstitieux pour ce qu'on appelle la belle littérature, qui puissent avoir déterminé d'habiles & religieux littérateurs, à donner pour vrais, à vouloir même concilier avec la vérité, les romans de Diodore de Sicile sur la barbarie des premiers Egyptiens.

Le même raisonnement peut aisément s'appliquer à toutes les nations primitives, que les Historiens Grecs & Latins, de leur autorité privée, travestissent, sans motif & sans cause, en nations sauvages & barbares. Je n'en excepte aucune. La branche de Cham n'a certainement pas été plus privilégiée que celle de Sem & de Japhet. Je prie

feulement le lecteur d'obferver que la force de ce raifonnement porte uniquement fur le nombre précis des générations, que Moyfe fixe à quinze depuis le déluge jufqu'à fa naiffance où commence la feizieme ; & je dis qu'il n'eft pas poffible que les hommes éclairés & inftruits, d'abord par la Divinité elle-même, enfuite par la voie de l'inftruction domeftique, continuée de pères en fils, de races en races, de générations en générations, foient, tout-à-coup & dans le cours d'un auffi petit nombre de générations fucceffives, tombés dans l'ignorance la plus groffière, & dans l'abrutiffement le plus ftupide.

La Chronologie par années, n'eft donc ici d'aucun ufage ; qu'il y ait eu plus ou moins de fiècles depuis Noé jufqu'à Phaleg, depuis celui-ci jufqu'à Abraham, & depuis Abraham jufqu'à Moyfe, peu importe, toujours eft-il certain qu'il n'y a, pour chacune de ces époques, que cinq pères, & quinze pour ces trois époques réunies. Or c'eft

de ce petit nombre de pères que je pass, & non des années qu'ils ont vécu, ou de la multitude plus ou moins grande d'enfans qu'ils ont eus.

Plus on réfléchira sur cette manière d'envisager & d'étudier les temps primitifs par générations de pères en fils, plus on sera convaincu que cette méthode, adoptée par Moyse, répand le plus grand jour sur l'antiquité, la ramène toute entiere à un seul principe, éclaircit, sans qu'on soit obligé d'entrer dans aucune discussion Chronologique, non-seulement ce qui concerne l'état sauvage, mais encore la plus grande partie des difficultés de l'Histoire Ancienne.

On verra, par exemple, que tout ce que les Historiens Grecs & Latins débitent sur les grands Empires d'Assyrie, d'Egypte, des Atlantes, des Titans, des Indiens; sur les armemens immenses d'un Osiris, d'un Bacchus, d'une Sémiramis, &c. sur les voyages entrepris par les Menès, les Osimandrias, les

Cérès,

Cérès, les Triptolême, tous événemens dont nos sçavans ont de la peine à déterminer le temps & le lieu, qu'ils placent néanmoins presque tous ou avant Abraham ou avant Moyse ; on verra, dis-je, que tous ces faits sont clairement détruits par le principe des quinze générations, depuis le déluge jusqu'à la naissance de Moyse, qu'il a été impossible, vû ce nombre fixe de générations, qu'il y ait eu, dans aucune contrée de la terre, à l'époque d'Abraham, ou même à celle de Moyse, des empires immenses (1), des armemens considérables par terre & par mer, des nations barbares & sauvages. Mais, dira-t-on, les voyageurs mo-

(1) Je soupçonne que ces grands armemens, ces voyages immenses, ces prodigieuses conquêtes, pourroient bien n'être que le départ, le voyage, l'arrivée des trois branches de la famille de Noë, chacune pour le lieu de sa destination. On aura conservé, dans chaque branche, le souvenir confus de cet événement mémorable.

dernes n'ont-ils pas découvert sur le globe un grand nombre de peuplades sauvages; oui, sans doute, le fait est certain, je reçois sans peine le témoignage de ces voyageurs, parce qu'ils se réunissent tous, parce qu'ils me racontent, de la même manière, ce qu'ils ont vu dans le continent de l'Amérique & dans les Isles; parce qu'ils ne me disent rien qui ne soit conforme à la nature de l'espèce humaine, qui, sans-doute, peut se dégrader progressivement; rien qui soit contraire à la narration de Moyse, rien qui favorise les folies d'une stupidité originaire & primitive, ou d'une férocité produite par une théocratie imaginaire, rien en un mot que je ne puisse expliquer par le cours ordinaire des choses humaines. Quelle différence entre leur récit & celui des Historiens Grecs & Latins! Hérodote, Pausanias, Strabon, Manéthon, Diodore de Sicile, & tous les autres me parlent de faits arrivés deux ou trois mille ans avant qu'ils fussent au monde;

ils les articulent sur de simples ouï-dire, ils ne s'accordent pas entre eux, encore moins s'accordent-ils avec le plus habile, le plus éclairé des Historiens, le plus voisin des temps primitifs : ces Écrivains, quoique très-estimables d'ailleurs, ne sont donc, à mes yeux, que des Philosophes modernes, qui lisent *dans la nature* que les premiers hommes ont été stupides durant des milliers de siècles, & sauvages le même espace de temps; je leur donne le même degré de confiance qu'à Boulanger, lorsqu'il me jure que *l'état sauvage* est *né de la théocratie*, & que les premiers hommes, vrais Hermites d'abord, sont devenus peu-à-près de vrais antropophages. Voyons maintenant les autres effets qu'il met encore sur le compte de l'âge théocratique.

7°. *Réflexions sur les gouvernemens despotiques & républicains, effets de la théocratie.*

On vient de voir que *l'état sauvage* n'est pas né d'un prétendu gouvernement théocratique, qu'il n'est pas, à beaucoup près, aussi ancien que le monde; que s'il fait le malheur d'une portion considérable du genre humain, ce n'est ni le déluge, ni les idées religieuses des premiers hommes qu'il faut en accuser; mais une suite d'événemens naturels, qu'on nous dispensera sans-doute d'exposer ici. On peut consulter les relations modernes, sur-tout celles des missionnaires qui ont passé la plus grande partie de leur vie avec les nations sauvages. Pour moi, loin de penser qu'une *stupide ignorance* ait été le partage des premiers hommes, soit avant, soit après le déluge, je suis au contraire tenté de croire que le *progrès des arts* a conduit le genre humain, non-

seulement à tous les rafinemens du luxe & de la mollesse dans la vie domestique & privée, mais encore à tous les excès de l'idolâtrie dans ses fêtes licentieuses, dans ses cérémonies presque toutes fondées sur la débauche & la volupté : il me semble au moins que Moyse le fait assez entendre, lorsqu'il dit que *toute chair avoit corrompu sa voie*, & qu'il attribue cette corruption générale aux *mariages des enfans de Dieu, épris de la beauté des filles des enfans des hommes*, mariages qui donnerent naissance *à des géans*, à des *hommes puissans & fameux* dans l'antiquité. A quoi Mr Bossuet ajoute, par forme d'explication, que ces filles commencerent à se faire *de nouveaux attraits*, par *leur mollesse*, par *leurs parures*, par *leurs caresses trompeuses*. Dans la courte description que Moyse fait du pays occupé par les habitans de la Pentapole, qui, placé sur les rives du Jourdain, & par-tout arrosé de ses eaux, ressembloit, dit-il, au délicieux jardin d'Eden, &c.

Gen. c. 6.

Elev. t. 1. p. 324.

jardin du Seigneur, on entrevoit que les délices, la volupté, la débauche & l'orgueil, ont toujours été pour l'espèce humaine, avant & après le déluge, la cause de ses maux, & l'objet des vengeances du Ciel. Plaignons nos ancêtres de s'être livrés à ces monstrueux excès; mais gardons-nous, sur la parole des Historiens Grecs & Latins, qui ne les ont jamais connus, sur la parole moins recevable encore de nos Philosophes, qui ne les voyent qu'à travers l'absurde systême de la nature, gardons-nous d'en faire des êtres stupides, ignorans, féroces, barbares & antropophages. Ce que nous allons dire sur l'origine du despotisme & de l'état républicain, que Boulanger fait naître, aussi bien que l'état sauvage, du gouvernement théocratique, fera sentir de plus en plus l'étrange absurdité de son systême.

Il est d'abord assez singulier que ce jeune Philosophe entreprenne de nous persuader que trois états aussi différens, pour ne pas dire aussi opposés, que le

font l'état sauvage, l'état despotique & l'état républicain, ayent la même cause, partent de la même source, portent sur le même tronc, soient les enfans du même pere : rien peut-être ne prouve mieux l'ascendant que nos Philosophes croyent avoir sur les autres hommes ; pourvu qu'avec un ton de hauteur & de suffisance, ils déclament contre les gouvernemens, la religion & les mœurs, ils s'imaginent avoir un droit acquis sur nos suffrages ; ils sont étonnés qu'on ose contredire leurs paradoxes les plus révoltans.

N'importe, suivons la marche de Boulanger, voyons comment il s'y prendra, pour faire sortir de sa prétendue théocratie universelle, les despotes & les républiques de l'*Orient*. Car il a déjà fait la part à l'*Occident* : *tout l'ancien Occident*, nous dit-il, à la décadence du régne théocratique, a changé sa liberté en brigandage, vie errante & sauvage ; c'est par un excès de ferveur,

par un esprit de retraite, par amour pour la contemplation, par zèle pour
» la vie future & *la félicité du règne cé-*
» *leste*, que les Occidentaux, sujets du
» Dieu Suprême, les *Américains* sur-
» tout, peuples qui toujours ont été
» plus *simples* que les autres peuples de
» la terre, sont devenus libres, égaux,
» indépendans, ignorans, stupides, bar-
» bares, féroces, sauvages, antropo-
» phages, & que ces derniers le sont
» encore; voilà pour l'*Occident* ».

Desp. p. 230.

Quant à *l'ancien Orient*, c'est autre chose; ce n'est pas qu'il n'ait été, comme l'Occident, sous la discipline *de l'âge d'or*, qu'il n'ait proclamé l'Être Suprême pour son Monarque, qu'il n'ait été vivement affecté des *dogmes sur l'avenir*, » qu'il n'ait commencé par le
» gouvernement *mystique & surnaturel*,
» qu'on nomme *théocratie*; mais par
» une fatalité (que notre Philosophe ex-
» plique de son mieux) ces Orientaux
» n'ont pas voulu donner dans l'état
» *libre* & *sauvage*; ils ont mieux aimé

P. 143.

» *l'esclavage* sous des Rois *despotes.* Ant. dév. tom. 3. p. 396.
» Ainsi le partage s'est trouvé tout fait;
» le même gouvernement théocratique,
» après avoir produit l'état *sauvage* dans
» la moitié du genre humain, a pro-
» duit *l'esclavage* & le *despotisme* dans
» l'autre moitié; rien n'est plus naturel:
» ne voit-on pas tous les jours le même
» arbre porter deux ou trois fruits diffé-
» rents »?

Reste à sçavoir comment & pourquoi *l'ancien Orient* est tombé dans l'escla-
vage, tandis que l'esprit de retraite & de ferveur a précipité les Occidentaux dans les horreurs d'une vie libre, sau-
vage & féroce. Le voici. Aussitôt que les nations orientales eurent pris le parti de choisir l'Être Suprême pour leur Roi, elles ne furent plus, comme dans l'Oc-
cident, des sociétés errantes & vaga-
bondes, elles se fixerent, elles furent sé-
dentaires & policées, elles eurent leurs législations & leurs cultes religieux.

Cela se conçoit: mais pourquoi les so-
ciétés orientales, échappées au déluge,

se fixent-elles ; pourquoi les sociétés occidentales, au lieu de se fixer, courent-elles les forêts? N'avoient-elles pas toutes été exposées au même danger, toutes éprouvé les mêmes impressions de tristesse & de terreur, toutes adopté les mêmes *dogmes sur l'avenir*, toutes vécu sous la discipline *de l'âge d'or*, toutes reconnu l'Être Suprême pour leur Monarque? Puisque tout est égal entre l'Orient & l'Occident, à quel propos tout-à-coup cette singulière ligne de démarcation entre la partie orientale & la partie occidentale du globe? Celle-ci ne se fixe point & devient *sauvage*; celle-là se fixe, & la voilà dans l'instant *esclave*.

N'incidentons pas ; laissons l'Occident pour ce qu'il est. Que Boulanger nous dise au moins, à quelle occasion & à quelle époque l'Orient s'est précipité dans *l'esclavage*: » le règne d'un » Dieu, nous dit-il d'un ton grave, est » par sa nature despotique & absolu ; » il ne peut y avoir, ni *traités*, ni *con-* » *ventions* entre la créature & l'auteur

» de son être ; la soumission sans bornes » qu'exigeoit ce Dieu Monarque, se con» vertit naturellement en un *esclavage* » *politique*, qui dégrada l'homme & le » rendit *esclave* dans la société ».

A la bonne heure. Mais encore une fois, si cette maxime est vraie, elle ne l'est pas moins pour les nations occidentales que pour les orientales; le règne despotique & absolu d'un Dieu a dû certainement avoir une égale influence sur les uns & sur les autres ; cependant, selon notre Philosophe, *la soumission sans bornes de celles ci*, s'est convertie naturellement en *esclavage*, & a rendu celles-là *libres*, *indépendantes* & *sauvages* : un Œdipe seroit sans-doute bien embarrassé à nous expliquer cette énigme.

D'ailleurs, ce plan de gouvernement, continue Boulanger, » n'étoit » qu'une *pieuse fiction* : sous *ce gouver-* » *nement mystique*, le Dieu Monarque » étoit un *Sultan invisible*, *les Prêtres* » étoient *ses Visirs*, *les Prêtres* étoient

Ant. dév. P. 398.

» les seuls maîtres de la société, *les*
Desp. p. 229. » *Prêtres* abuserent de ce *gouvernement*
» *illusoire*; ce règne *des Prêtres*, *que*
» *l'histoire ne nous a point fait connoître*,
» est exactement ce que les traditions ap-
» pellent le *règne des Dieux*, le règne
» théocratique; ce fut à cette époque
» que les hommes, subjugués par l'idée
» d'un Monarque immense, invisible,
» suprême, s'avilirent volontairement,
» se dégradèrent au-dessous de leur état
» naturel; alors on ne vit plus l'homme,
» mais l'esclave; tout l'Orient fut as-
» servi à *des Tyrans*: de-là *le despotisme*
» *oriental* ».

Voilà donc enfin quelle fut, suivant notre Philosophe, l'origine, la cause & l'époque du despotisme dans tout *l'ancien Orient*. Il doit sa naissance à *une pieuse fiction*, à un gouvernement *mystique & illusoire*, au gouvernement *théocratique*, au règne des Dieux, au règne des *Prêtres*, qui s'identifièrent avec le Dieu Monarque. Si ce funeste fléau n'est pas le fils aîné de la

théocratie, s'il cède le droit d'aîneſſe à *l'état ſauvage*, il n'en date pas moins d'une ſi haute antiquité que l'hiſtoire n'en dit rien ; ſans les *traditions mythologiques*, nous ne ſçaurions pas un mot, ni du *règne des Prêtres*, ni du deſpotiſme oriental, auquel le règne des Prêtres a donné naiſſance.

Je le demande. Eſt-il poſſible d'accumuler plus d'abſurdités dans un ſi court eſpace ? 1°. Si la théocratie n'eſt qu'une *pieuſe fiction*, *qu'une illuſion*, *qu'une myſticité*, comment cette chimère a-t-elle produit l'état ſauvage, l'état deſpotique, l'état républicain, qui ont inconteſtablement une exiſtence très-poſitive & très-réelle ? Ces états ſeront-ils donc des effets ſans cauſe ? 2°. ſi l'hiſtoire ne dit rien du règne des Prêtres, *grands Viſirs du Dieu Monarque*, ſi le ſouvenir des anciennes théocraties eſt abſorbé par le temps, ſi les fables ſeules en conſervent quelques veſtiges ; où Boulanger a-t-il puiſé toutes les horreurs qu'il débite ſur ces

Ant. dév. P. 143.

anciens Prêtres, sur leur avarice, leur ambition, leur esprit de domination, leur fourberie, leurs impostures, leur incontinence, leur vie scandaleuse, leur ignorance, leur attention à cacher aux peuples les mystères & les secrets de la religion : à l'entendre, on diroit qu'il a passé ses jours avec eux, & qu'ils l'ont pris pour leur confident. 3o. On peut juger de la justesse de son esprit, à ce sujet, par les réflexions qu'il se permet sur la naissance de Samson & de Samuel. » La mère de » Samson, dit il, fut fécondée par les » paroles d'un homme de Dieu. Sa» muel vint à la lumière, après les con» solations que le grand Prêtre Héli » donna à la femme d'Elcana. » A quoi il ajoute : » on ne peut raconter avec plus » de décence que fait la bible, des ac» tions aussi indécentes; mais il fau» droit être aveugle pour n'y pas ap» percevoir toute l'iniquité du mistère ». Pauvre *aveugle lui-même*, qui n'apperçoit pas toute l'injustice, toute l'indé-

Ant. dév. p. 253.

quence, toute l'atrocité de sa réflexion ; qui ne sent pas qu'en cent occasions, la bible, qu'il appelle notre *mythologie sacrée*, parle clairement, sans avoir recours *à un voile mystérieux*, des foiblesses, des injustices, des désordres mêmes de ceux qui, parmi les Hébreux, étoient à la tête de la religion & du gouvernement. 40. Comment ose-t-il avancer que l'histoire ne dit rien *du règne des Prêtres* ? Ne lit-on pas, dans l'histoire des Hébreux, l'origine du Sacerdoce, la généalogie des grands Prêtres, le détail de leurs actions, l'influence qu'ils ont eue dans le gouvernement, depuis Aaron, leur père, jusqu'au dernier des Souverains pontifes, vers les commencemens de l'Ere chrétienne ? Dans les Annales des autres nations, n'est-il pas fait une mention très-fréquente & très-honorable des fonctions du Sacerdoce, des sacrifices offerts, dans les premiers temps, par les aînés de chaque famille, comme un privilège de la primogéniture ? Quel est l'homme assez peu

inftruit pour ignorer ce que l'Hiftoire Ancienne raconte de la fageffe des Druïdes parmi les Gaulois, de la confiance que les peuples & les Souverains avoient dans les lumières des Mages, des Gymnofophiftes, des Hiérophantes, & de ceux qui, dans chaque fociété politique, fous différentes dénominations, préfidoient au culte religieux & prefque toujours à l'éducation de la jeuneffe?

Il eft vrai qu'à l'exception de quelques fables mythologiques, l'antiquité ne donne à la confidération que s'attiroit l'ordre facerdotal, ni la qualification *de règne des Dieux*, ni celle *de règne des Prêtres*. C'eft une imagination de Boulanger, relative à fes rêves théocratiques, qu'il ajufte le mieux qu'il peut avec la fable. Il ajoute qu'après *le règne des Dieux* ou des Prêtres, parut, dans l'Orient, le règne *des demi-Dieux* ou des *Héros*, dont il fait une *théocratie prolongée*, que ces Héros, fruits de l'incontinence des Prêtres, gouvernèrent en vertu de leur origine réputée célefte,

céleste, qu'ensuite les nations fatiguées & des excès du sacerdoce, & de l'ambition de ces demi-Dieux, se choisirent des Rois parmi leurs semblables, ce qui forma *l'andrarchie ou le règne des hommes*, sans que néanmoins le gouvernement cessât par cette révolution d'être théocratique; parce que, remarque-t il, le ressort des esprits ayant été affoibli par la théocratie, les hommes obsédés de leurs *anciens préjugés*, emportés par la superstition & par l'oubli de leur raison, accoutumés depuis des siècles, à être gouvernés au *nom de la Divinité*, ne crurent pas se soumettre à des hommes en se soumettant à des Rois. Ils regardèrent ces Rois comme *des idoles, comme des images vivantes & des représentans de la Divinité*, comme des Dieux, & ne prirent en conséquence aucune précaution, ne proposèrent à leurs Rois *ni traités ni conditions respectives*, ne les soumirent pas, comme les autres citoyens, *à la raison publique* & aux loix *communes*

de la société; d'où il résulta que dans tout l'Orient, les Rois, devenus les maîtres des autres, renoncerent aux sentimens de la nature, tyrannisèrent impunément les sociétés, qui souscrivirent, sans murmure, à leurs volontés les plus bizarres.

Il ne manque, à cet enchaînement romanesque, que la vraisemblance. Est-il vraisemblable que le règne des Dieux ou des Prêtres, ayant été aussi désastreux que le représente Boulanger, toutes les nations orientales se soient déterminées à choisir pour leurs Rois, les enfans de ces Prêtres; que parmi ces nations, il ne s'en soit pas trouvé une seule qui ait découvert la fraude & l'imposture? Ce Philosophe n'y prend pas garde, il fait ces sociétés primitives trop éclairées, & en même temps trop stupides; trop éclairées, puisqu'elles se composent elles-mêmes *un code de loix admirables;* trop stupides, puisqu'elles ne voyent pas, & ne soupçonnent pas même, que les Ministres du Dieu Monarque *poussent l'impudence*, jusqu'à

faire passer les fruits de leur incontinence pour ses enfans. Est-il vraisemblable que ces nations orientales, lassées, fatiguées, excédées du gouvernement des Dieux & demi-Dieux, des Prêtres & des Héros, aient voulu se soumettre au *gouvernement andrarchique*, au règne des hommes, sans prendre aucune des précautions que la prudence leur suggéroit pour se mettre à l'abri des tyrans & de la tyrannie : quoi ! ces familles s'associent librement & volontairement, elles font à l'association le sacrifice d'une partie de leur liberté, elles se donnent, sans recourir *ni à Philosophes*, ni *à Législateurs*, des loix pleines de sagesse; elles confient le maintien de ces loix à leurs anciens, à leurs chefs, sous la condition expresse qu'ils n'en seront que les *surveillans*, & non *les arbitres indépendans ;* elles désirent avoir un Roi à leur tête ; mais dans la crainte qu'un de leurs semblables n'abuse du pouvoir, elles préfèrent de proclamer l'Être Suprême pour leur Monarque ;

elles passent un grand nombre de siècles sous ce gouvernement *théocratique*, *surnaturel*, *mystique* & *fictif*; elles en éprouvent les inconvéniens & les abus ; elles renoncent aux Prêtres & à leurs enfans, aux Dieux & aux demi-Dieux ; elles choisissent des hommes pour leurs Rois, & sur le champ, sans motif, sans raison, sans prétexte, elles font de ces Rois mortels, des *idoles*, *des images de la Divinité*, des tyrans, des despotes, & renouvellent en leur faveur le règne théocratique, dont elles ont été si prodigieusement mécontentes !

En vérité, mon pauvre Boulanger, la tête vous tourne ; faites des ponts & chaussées, mais ne faites point de systêmes. Voici néanmoins un trait encore plus singulier. Quelques-unes de ces sociétés, accablées sous le joug insupportable du despotisme & de la tyrannie, entreprennent de le secouer ; malgré leurs préjugés superstitieux, elles perdent tout respect pour leurs Rois, leurs

idoles, les *images vivantes* de la Divinité ; elles osent lever une main sacrilège & téméraire sur les représentans de l'Être Suprême, & viennent à bout, dans la Grece sur-tout & dans l'Italie, de renverser les trônes, & de rendre à la nature humaine *l'honneur* & la *liberté*, que le gouvernement tyrannique des Rois lui avoit ravie : elles se forment en *républiques*. On croit que notre Philosophe va donner le sçeau de son approbation à cette démarche ; point du tout.

Nouvelle méprise, dit-il, nouvel écart de la part de ces fiers républicains : ils ne font pas attention que l'égalité, la liberté, la félicité, ne sont faites que pour *le Ciel* ; qu'il n'est pas possible que les membres d'une société soient ici-bas *tous égaux*, tous *Rois*, tous *législateurs* ; ils ne voyent pas que pour maintenir ces glorieuses chimères, il faut nécessairement avoir recours à des moyens violens, forcés, surnaturels ; que sous prétexte de fuir le despotisme,

ils rétabliſſent la théocratie primitive, & cherchent à ſe procurer les avantages *du règne céleſte* : ils ne voyent pas que dans une théocratie terreſtre ; il faut que le peuple abuſe de ſa liberté, ou que ceux qui commandent abuſent du pouvoir *du Ciel* ; que par ces deux extrêmes, l'eſprit qui doit faire le bonheur de la ſociété, ſe perd également. Auſſi qu'eſt-il arrivé ? la fin de ces républiques a été le deſpotiſme ; leur jalouſie entre elles a fait répandre plus de ſang que le deſpotiſme le plus cruel. Les principes théocratiques en ont rendu pluſieurs conquérantes par principe de religion : tant il eſt vrai, conclud Boulanger, qu'en partant des idées religieuſes, adoptées dans les premiers temps, l'homme tombe néceſſairement dans *la théocratie* qui le conduit, ſans qu'il puiſſe s'en diſpenſer, ou à l'eſclavage par le deſpotiſme, ou à l'état ſoit républicain ſoit ſauvage par la liberté, l'égalité, l'indépendance ; il n'y a point de milieu.

Un mot suffit pour renverser tout cet édifice. Les hommes ont toujours pensé, soit avant, soit après le déluge, qu'il existe un Être Suprême, juge de tous les hommes, qui punira les méchans & récompensera les bons, qu'il y a par-conséquent une vie future infiniment plus heureuse que la vie présente.

Ces dogmes religieux, adoptés, comme Boulanger en convient, par toutes les nations de la terre, ne sont point l'effet de la terreur inspirée par le déluge; les hommes avant le déluge admettoient ces dogmes, notre Philosophe est aussi forcé d'en convenir, puisqu'il établit que le genre humain a toujours été vivement affecté *de ces dogmes sur l'avenir*, & que nos neveux le seront également. Il faut donc remonter plus haut que le déluge pour saisir la vraie cause de la persuasion où les hommes primitifs & antérieurs à tout déluge, ont été de la certitude & de la vérité de ces dogmes religieux. Alors en remontant à la source, il ne sera pas

difficile de reconnoître que la croyance de ces dogmes ne vient, ni d'une terreur panique, ni d'une espérance imaginaire; qu'elle est aussi ancienne que le monde; qu'elle tient à la nature de l'espèce humaine; qu'elle fait la base de l'état social & de nos devoirs envers Dieu, envers le prochain, envers nous-mêmes; & que les premiers hommes, immédiatement sortis des mains du Créateur, en ont été directement instruits par la Divinité elle même; ce qui faisoit dire à Cicéron, que l'antiquité touchoit de près à la Divinité, & que plus les hommes avoient été voisins de leur divine origine, mieux ils avoient connu & discerné la vérité, *antiquitatem proxime accedere ad Deos — quo propius aberant homines ab ortu & divinâ progenie, hoc melius, ea quæ erant vera, perspexisse*: maxime pleine de sens, à laquelle la réflexion suivante va donner un nouveau jour.

8o. *Réflexions sur l'idolâtrie, le judaïsme, le christianisme, derniers effets de la théocratie.*

A l'aide de quelques suppositions chimériques, Boulanger fait naître ces trois religions de la théocratie universelle, qui n'ayant elle-même aucune réalité, n'a certainement pas pu leur donner l'existence.

Ce seroit abuser de la patience des lecteurs, que de vouloir les promener à travers tous les écarts de ce Philosophe; il sera plus à propos, je pense, d'exposer la véritable origine de la religion primitive, & de montrer ensuite comment & à quelle occasion les autres religions sont dérivées de la première.

Je suppose donc que les premiers hommes sont sortis des mains du Créateur avec toutes les facultés intellectuelles & morales dont l'espèce humaine est susceptible, & avec le libre exercice de ces facultés; ils auront donc

joui, dès le premier instant, de toutes les prérogatives de leur nature : par *le sens intime*, ils auront connu distinctement tout ce qui se passoit en eux; *par le sens moral*, ils auront discerné le beau, le bon, le juste, l'honnête, de ce qui ne l'étoit pas ; *par l'évidence*, ils auront vu clairement les idées éternelles, nécessaires & immuables des êtres, leurs rapports, & les vérités primitives dépendantes de ces rapports : par les *sens* & leurs *sensations*, ils auront apperçu nettement, & leurs propres corps & les autres corps qui les environnoient; enfin par le moyen de l'intelligence & du langage, ils auront été en état de saisir tout ce qu'il plaisoit au Créateur de leur communiquer, soit par lui-même, soit par des êtres intermédiaires.

Que les premiers hommes soient sortis des mains du Créateur avec ces facultés & l'exercice de ces facultés, sans parler des dons surnaturels qu'il aura bien voulu leur accorder ; c'est un

fait inconteſtable, appuyé ſur les traditions primitives de tous les peuples; les Hiſtoriens, les Poëtes, les Philoſophes, tous les écrivains de la haute antiquité, nous donnent cette idée de notre état primitif; elle eſt le fondement de ce qu'ils racontent de *l'âge d'or*; elle eſt conforme à l'excellence de notre nature, infiniment ſupérieure à celle de l'eſpèce animale; elle s'accorde parfaitement avec cette phraſe énergique du premier & du plus grave des Hiſtoriens: *Dieu fit l'homme à ſon image & à ſa reſſemblance.*

Il n'en faut pas davantage pour découvrir la ſource d'une religion primitive; n'eſt-il pas naturel, en effet, de penſer que l'homme pourvu de tant de facultés, toutes deſtinées à la connoiſſance du vrai & à l'amour du bien, en aura conſacré le premier uſage à connoître ſon bienfaiteur, ſes divines perfections, ſa bonté, ſa providence, ſon pouvoir infini, à l'aimer comme ſon ſouverain bien, à lui témoigner ſon amour, ſon reſpect, ſa reconnoiſſance,

& par ses actions & par ses paroles ; que la Divinité, satisfaite du bon usage que l'homme faisoit de sa liberté & de ses autres facultés, lui aura fait connoître l'intention où elle étoit de le fixer pour jamais lui & sa postérité dans l'état heureux où il se trouvoit, s'il étoit fidèle à observer les loix positives qu'elle lui prescriroit pour éprouver son obéissance.

Est-il étonnant que la désobéissance du premier homme ait attiré sur lui & sur tout le genre humain, dont il devoit être le chef & le père, la malédiction qui lui avoit été annoncée ; qu'un Dieu, plein de miséricorde & de bonté, se soit laissé toucher par les prières & les supplications d'un fils bien-aimé, qui se substituoit volontairement, pour être, par l'effusion de son sang, le médiateur de la nature humaine, & le réconciliateur du Ciel avec la terre.

Dans ce nouvel ordre de choses, infiniment avantageux & honorable à notre espèce, puisqu'un Dieu se faisoit homme semblable à nous ; la promesse & l'an-

nonce de ce divin libérateur, qui ne devoit paroître que dans la plénitude des temps, ne devenoit-elle pas le principal objet des vœux, de la croyance, de l'espérance & de la foi de tous les hommes; ne devoit-elle pas se soutenir & se manifester par des signes extérieurs & sensibles, par un culte spécialement destiné à en conserver le souvenir, se répandre, se propager, se transmettre, avec le plus grand soin des pères aux enfans, de générations en générations, jusqu'au moment où la promesse viendroit à s'effectuer?

Voilà, j'ose le dire, en deux mots, toute la substance de la religion, un seul *Dieu créateur, un Dieu réparateur*; religion primitive, patriarchale, aussi ancienne que le monde, qui prend sa source dans la Divinité, dont Dieu seul est l'objet, l'auteur & le consommateur; il l'a donné aux premiers hommes, de même qu'il leur a donnée l'intelligence, la parole, tous les moyens nécessaires pour inventer, développer &

perfectionner les arts & les sciences.

Non : quoiqu'en disent nos Philosophes, il n'en a pas été de la première génération des êtres comme des suivantes : dans celles-ci rien n'arrive à sa maturité, que par des degrés insensibles; dans celle-là tous les êtres ont eu, dès le premier instant, toute la perfection qui convenoit à leur nature; les hommes ont été parfaits & pour le corps & pour l'ame; ils sortoient immédiatement des mains d'un ouvrier tout-puissant : imaginer qu'ils n'ont eu alors leurs facultés intellectuelles & morales *qu'en puissance*, & qu'elles ne se sont développées qu'après des milliers de siècles, c'est une chimère; prétendre qu'ils n'ont reçu de la nature qu'un *instinct physique* auquel il ne falloit, pour se perfectionner, qu'un *mobile*, tel que le *besoin physique*, & un *modele* ou directeur, tel que *l'ordre* & *la marche physique de la nature*; c'est une autre extravagance, plus absurde encore & plus dangereuse que la première.

Partons d'un fait ſimple & généralement reconnu : les premiers hommes ont reçu du Créateur une ame ſpirituelle & immortelle, des facultés intellectuelles & morales, la liberté de développer & d'exercer ces facultés dès le premier inſtant de leur exiſtence ; ils ont donc eu, dès le premier inſtant, une religion toute formée, augmentée peu après leur chute, du dogme d'un réparateur.

Cela poſé, rien de plus aiſé que de découvrir l'origine de toutes les religions, elles dérivent toutes de la religion primitive & patriarchale.

1°. Le paganiſme n'a point été un abandon total & réfléchi, un oubli général & ſubit des articles fondamentaux de la religion primitive. Le premier de ces articles étoit l'unité d'un Dieu, créateur du ciel & de la terre; eſt-il à préſumer que les hommes ayent renoncé tout-à-coup à ce dogme primitif qu'ils tenoient de leurs ancêtres ? Ne voyons-nous pas au contraire que les

nations les plus anciennes l'ont religieusement conservé; que l'idée d'un seul Dieu, Seigneur, maître, pere & cause unique de tous les êtres, est consignée dans les écrits des Poëtes & des Philosophes; qu'on la retrouve dans ces exclamations si fréquentes du simple peuple; *ô Deus*, ô Dieu, *Deus videt*, Dieu me voit; *Deus reddet*, Dieu me le rendra, *commendo deo*, je le recommande à Dieu; expressions, remarque St. Cyprien, qui sont une espèce de profession de foi sur l'unité de Dieu; & que Tertullien en appelloit le témoignage,& comme le cri d'une ame naturellement chrétienne: *testimonium animæ naturaliter christianæ*. Quelle a donc été l'errèur des idolâtres sur ce point? la voici: sous prétexte, sans doute, que ce Dieu unique, Seigneur & maître de tout l'univers, étoit trop grand pour se mêler des choses humaines, trop bon pour s'irriter contre les iniquités du genre humain, trop élevé pour avoir besoin de nos sacrifices &

& de nos hommages; instruits d'ailleurs, par la tradition, de l'existence des bons & des mauvais Anges, ils ont progressivement adopté une foule de Dieux secondaires & subordonnés au Dieu Suprême, auxquels ils ont adressé leurs vœux & leurs prières; la légèreté naturelle, l'amour de la nouveauté, la politique des législateurs, la foiblesse & la crainte des Philosophes, le secret des mystères, auront ensuite contribué à maintenir, étendre, & propager ces superstitions criminelles. Insensiblement tout a été Dieu dans l'univers, excepté Dieu même.

L'autre dogme de la religion primitive a éprouvé à la longue, & par des causes semblables, d'aussi grandes altérations. L'idée d'un réparateur promis dès l'origine du monde, se trouve dans la tradition générale de tous les peuples; on en voit des traces dans tous les usages, dans toutes les cérémonies anciennes, sur-tout dans les sacrifices sanglans: cet usage si singulier, si ex-

traordinaire, pratiqué dans tous les temps, auſſi ancien que la dégradation du genre humain; ces ſacrifices auxquels l'homme n'auroit jamais penſé, ſi Dieu ne lui en avoit impoſé la loi, étoient les figures les plus expreſſives de l'impuiſſance où la nature humaine étoit de ſe racheter elle-même, & du ſang que répandroit un jour ſon médiateur pour la reconcilier avec la Divinité. Ces ſacrifices étoient de la plus haute antiquité: Abel, Noë, Abraham, en ont offerts; dans chaque famille, les aînés, figures *du premier né de toute créature*, étoient les ſacrificateurs. On atteſtoit par l'effuſion du ſang des animaux, ſa confiance, ſon eſpérance, & ſa foi dans le ſang du rédempteur.

Moyſe, mieux inſtruit que perſonne des anciens uſages & de leur ſignification, fait entendre aux Iſraëlites la vraie raiſon pour laquelle Dieu leur défendoit expreſſément l'uſage du ſang. » Vous » ne mangerez pas la chair avec le » ſang; je me le ſuis réſervé, dit le

» Seigneur, je vous le donne afin que
» vous le préſentiez ſur mon autel, &
» qu'il vous ſerve à expier & purifier
» vos ames ». Ce n'eſt certainement pas
que le ſang des animaux repandu ſur
l'autel fût expiatoire de ſa nature, non:
mais il étoit la figure d'un ſang infiniment plus précieux qui devoit expier
tous les péchés, & purifier le monde;
les hommes, en le répandant ſur l'autel,
annonçoient hautement leur foi au médiateur promis: qu'eſt il arrivé? dans la
ſuite des temps, on a perdu de vue le
véritable objet des ſacrifices ſanglans;
on a continué de répandre le ſang des
animaux; mais au lieu de le préſenter
ſur l'autel du vrai Dieu, en commémoration du grand ſacrifice que ſon fils devoit lui offrir ſur la croix, on l'a offert
à des Divinités ſubalternes, on l'a deshonoré par des cérémonies abſurdes &
indécentes, & par une ſuperſtition
cruelle & barbare; on s'eſt aveuglé au
point d'immoler des victimes humaines.

C'eſt ainſi que, par une ſuite d'alté-

rations & d'additions succeſſives, la religion primitive a été corrompue & dégradée dans preſque tout l'Univers. Il ne faut cependant pas imaginer que ces altérations ayent été d'abord auſſi eſſentielles, auſſi générales, auſſi rapides qu'on le croit communément; à l'exception des œuvres immédiates du Tout-Puiſſant, rien n'eſt ſubit, ni dans l'ordre phyſique, ni dans l'ordre moral; en bien ou en mal, tout a commencement, ſon progrès & ſa fin: il eſt donc plus que vraiſemblable que la dégradation ne s'eſt pas conſommée avec la même rapidité dans les trois branches de Sem, Cham & Japhet. Moyſe ne parle guères dans ſon hiſtoire, relativement à cet objet, que des Egyptiens & des Chananéens, deſcendans de Cham. Il ne dit point affirmativement que tous les individus de ces deux nations euſſent renoncé formellement aux dogmes fondamentaux de la religion primitive. Il fait même entendre le contraire; n'eſt-il pas poſſible, à plus forte raiſon, que

dans les deux autres branches, la religion des Patriarches s'y soit maintenue plus long-temps dans toute sa pureté? Saint Augustin paroît avoir été de cet avis. » Dans les autres nations, dit-il, » il peut y avoir eu des hommes qui » ont vécu selon Dieu, qui lui ont été » agréables, & qui ont appartenu à la » Jérusalem spirituelle : ce qui suppose » qu'ils ont eu la connoissance du mé- » diateur, sans laquelle il n'est pas pos- » sible d'entrer dans la cité de Dieu ».

L. 18 de Civ. Dei. C. 47.

2°. L'idolâtrie n'est donc qu'une altération & une corruption de la religion primitive & patriarchale : la religion judaïque, au contraire, a été établie pour la conserver pure contre les altérations du paganisme, jusqu'aux temps marqués par la Providence, jusqu'à l'arrivée du Rédempteur. Les enfans d'Abraham furent spécialement chargés de veiller à la garde de ce précieux dépôt: on peut dire que malgré leurs fréquentes chûtes & rechûtes, ils s'en sont assez fidèlement acquittés. Les deux dogmes fon-

damentaux de la religion primitive, l'unité d'un Dieu Créateur, & la promesse d'un Dieu Rédempteur, se sont maintenus plus long-temps parmi les Hébreux que parmi les autres nations; ils étoient, pour ainsi parler, à l'ombre & sous la sauve-garde de la théocratie temporelle qui a toujours été la base du gouvernement mosaïque. Tout, dans cette société politique retraçoit perpétuellement les deux grandes vérités primitives; le tabernacle, le temple, les sacrifices, les cérémonies, le sacerdoce, les prophéties, les récompenses, les punitions, les captivités, les retours, les persécutions, les victoires & les défaites, les cantiques & les événemens historiques, tout annonçoit & répétoit sans cesse à cette nation privilégiée, qu'il n'y avoit qu'un seul Dieu, créateur du Ciel & de la terre, dont la Providence s'étendoit à tout, influoit sur tout, & que du sang d'Abraham & de David, naîtroit au temps & au lieu marqué par les Prophêtes, le fils de la

promesse, celui qui depuis l'origine du monde étoit *l'attente & le désiré des nations*.

3°. Cette grande promesse s'est enfin exécutée dans la personne de Jésus-Christ, fils d'Abraham & de David : il a fondé sur la terre la religion qui porte son nom. Le christianisme n'est donc essentiellement que la religion primitive : ce que celle-ci annonçoit comme futur, que les Patriarches désiroient voir, ce que le judaïsme figuroit, ce qui faisoit plus confusément l'objet des vœux de tous ceux qui, dans les nations, avoient conservé quelque souvenir de l'ancienne promesse, a été effectué dans la plénitude des temps ; depuis cet heureux moment, tout le genre humain est appellé à ne faire qu'un seul peuple ; la religion figurative a disparu, les sacrifices sanglans ont cessé. Chez tous les peuples, soumis à la voix du libérateur promis, on n'offre plus à l'Être Suprême qu'un sacrifice pur & non sanglant ; il n'est plus, comme autrefois,

figure & ſymbole de ce qui devoit ſe faire, mais commémoratif de ce qui s'eſt fait. On ne connoît plus, on n'adore plus qu'une ſeule Divinité ; l'Univers a changé de face : à l'exception des nations encore ſauvages & barbares, il n'eſt plus, ſur la terre, d'idoles, de Dieux ſubalternes, de victimes ſanglantes, de ſacrifices humains ; un ſeul Dieu, un ſeul médiateur ; voilà le cri général de tout le genre humain.

9°. *Réflexions ſur le remède que Boulanger applique aux maux produits par la théocratie.*

La manie des Philoſophes modernes eſt d'indiquer les remèdes qu'ils jugent propres à délivrer l'eſpèce humaine de tous ſes maux. Ce qu'il y a de plaiſant, c'eſt que ſi l'on ſe donne la peine de conſulter ces graves médecins, les uns après les autres, ils ne s'accordent, ni ſur la nature de la maladie, ni ſur les cauſes de

la maladie, ni ſur le remède qu'on doit appliquer à la maladie.

Vous reſpirez un air empeſté, dit Jean-Jacques, vous êtes entaſſés les uns ſur les autres dans vos villes. La ſociété de vos ſemblables eſt pour vous un principe de corruption au phyſique & au moral : croyez moi, changez d'air, quittez vos villes, vos inſtitutions, vos établiſſemens, reprenez votre air natal, rentrez dans votre état primitif, fuyez dans les forêts, vivez avec les ours ; ſi, comme je vous l'ai dit plus d'une fois, vous ne pouvez *rétrograder*, uſez du moins *de ce palliatif*, réformez vos gouvernemens, vos religions, vos ſyſtêmes d'éducation, vos ſciences, vos belles-lettres, vos arts, ſur le plan que je vous ai tracé dans mes écrits.

Vous êtes malades, diſent les autres Philoſophes, comment ne le feriez-vous pas ; la bonne nature vous donne *des beſoins phyſiques* ; elle n'exige de vous rien autre choſe, ſinon que pour ſatisfaire à ces beſoins, vous n'alliez

pas à l'aventure, comme les bêtes; mais que vous y procédiez avec *ordre* en suivant exactement la marche physique que la nature vous prescrit. Vous ne le faites point; à chaque instant vous vous écartez *de l'ordre*, vous êtes *des pygmées de rebellion*, rentrez dans l'ordre. Vous serez heureux.

Point du tout, reprend Boulanger, ce n'est point là votre mal, ni la cause de votre mal; il prend sa source dans le déluge. Le déluge a fait trembler vos pères, il leur a fait perdre *la raison*. Abrutis & hébêtés par *la terreur*, ils ont adopté des dogmes religieux: *un Juge Suprême, une vie future, un jugement dernier, une fin du monde prochaine*; l'habitude a perpétué jusqu'à la génération présente ces ridicules préjugés; vous êtes donc aussi simples, aussi imbécilles que vos pères. Voilà votre *maladie & la cause de votre maladie*.

A ce mal, quel remède? le voici; je n'en connois pas d'autres: laissez-là tous ces dogmes sur *l'avenir* qui vous tour-

mentent la tête, occupez-vous uniquement de la vie préſente; *aimez, eſtimez, reſpectez votre raiſon* : ſi vous faites de ces trois devoirs la baſe de votre conduite & de l'éducation de vos enfans, je vous en réponds, dans peu vous verrez changer la face du monde. Ainſi parlent les différentes ſectes de la philoſophie moderne ; laquelle croire ? Irons-nous avec Jean-Jacques brouter l'herbe dans les forêts ? Suivrons-nous *l'ordre phyſique de la nature* à la piſte, pour ſubvenir à nos beſoins phyſiques ? Après avoir préalablement dépoſé tout dogme religieux, toute idée ſur l'avenir, nous jetterons nous uniquement entre les bras de notre raiſon ?

Que *l'Europe ſçavante* choiſiſſe. Si, comme on le prétend, elle s'en laiſſe impoſer par l'autorité de ces *grands hommes* ; que pour ſe guérir de tous ces maux réels ou imaginaires, elle prenne de ces trois recettes celle qui lui conviendra ; quant à moi, qui les rejette toutes, je m'en tiens à quelques

réflexions ſur celle que Boulanger propoſe d'abord pour les individus, enſuite pour les ſociétés politiques.

Recette de Boulanger, 1°. *pour la guériſon des Individus.*

Par rapport aux individus, il veut qu'ils dépoſent avant tout leurs antiques préjugés théocratiques, & qu'ils n'écoutent que *leur raiſon.* Fort bien; mais comment ſecouer en un inſtant, des préjugés qu'il avoue lui même être auſſi anciens que le monde, être une ſuite naturelle & néceſſaire *de la terreur* qu'inſpire chaque criſe périodique de la nature, être ſi fort enracinés dans l'eſpèce humaine, que depuis *la ſuite innombrable* des révolutions, tous nos pères en ont été vivement affectés, & que nos neveux & arrière-neveux le *feront également*?

Comment exiger, pour préliminaire eſſentiel à la guériſon du genre humain, qu'il ſe défaſſe de ces préjugés, lorſ-

qu'on assure que ces prétendus préjugés ont fait, durant un grand nombre de siècles, l'unique ressource de notre espèce, qu'ils ont rendu les hommes échappés au déluge, bons, humains, compatissans, respectueux envers leurs parens & les vieillards, parfaitement unis entre eux, dignes par leur douceur, leur bienfaisance, la régularité de leur conduite, l'innocence de leur vie, d'être présentés aux générations suivantes, comme les images du vrai bonheur & les modèles *de l'âge d'or*. A quoi pense ce grand guérisseur ? Il veut que les hommes renoncent à tout préjugé religieux, *à tout dogme sur l'avenir*, & il avertit que chaque crise périodique de la nature commence nécessairement par *le bonheur & la vertu*, que les hommes ne sont bons & heureux que sur les *débris du monde*, & qu'ils ne sont redevables de cette heureuse situation qu'à la profession qu'ils font de croire à *un Juge Suprême*, *à une vie à venir*, *à la fin du monde*; que chaque crise se termine au

contraire par les crimes, les désordres & les plus grands malheurs, parce qu'à cette époque, il n'y a plus sur la terre, ni foi, ni loi, ni Dieu, ni religion; d'où résulte la nécessité d'une nouvelle crise de la nature, d'un renouvellement dans l'espèce humaine.

Fut-il jamais i conséquence plus décidée, contradiction plus marquée! Mais supposons que les hommes, dans l'espérance frivole d'une guérison parfaite, veuillent secouer tout préjugé religieux, & s'en tenir à leur *raison*, en auront-ils le pouvoir? La raison leur dira-t-elle, que l'existence d'un Dieu créateur, conservateur & directeur général de l'Univers, est un préjugé; qu'il n'y a point de cause première; que tout ce que nous voyons dans le monde est un effet sans cause, un pur effet du hazard, une chaîne nécessaire qui a toujours existé, & qui existera toujours? La raison persuadera-t-elle à tous les individus de l'espèce humaine, qu'ils ne sont que des machines, des automates animés

d'instincts purement physiques, qu'ils ne diffèrent de l'espèce animale que par l'organisation, ou par une inintelligible *perfectibilité*; qu'il n'existe en eux, ni principe actif, libre, immortel, ni sens intime, ni sens moral; qu'ils n'ont rien à espérer, rien à craindre pour l'avenir; que tout périt avec le corps, que le genre humain, semblable à la corde sans fin, *se renouvelle* après un certain nombre de révolutions; qu'enfin nous n'avons ni frein, ni remords, ni conscience, ni desir, ni espérance d'un bonheur qui ne doit jamais finir?

D'ailleurs, la raison est-elle pour la plupart des hommes un guide infaillible, est-elle le seul oracle que l'homme puisse & doive consulter? N'est-elle pas souvent & très-souvent aveuglée par les passions, séduite par l'exemple, entraînée par le torrent, la dupe & la victime de ses propres spéculations? Boulanger prétend que depuis des milliers de siècles, la raison humaine est abrutie par *la terreur*, que le déluge a été *le*

tombeau de la raiſon, que cette *terreur* a même encore aujourd'hui la plus grande influence ſur les opérations de notre raiſon ; & c'eſt à cette raiſon engourdie, abatardie, preſque enſevelie dans *le tombeau*, qu'il nous adreſſe pour opérer notre guériſon ! La raiſon, ſelon lui, eſt la malade, & c'eſt par la raiſon qu'il veut que je me guériſſe ! autant vaudroit-il me dire : vous êtes fol, ne le ſoyez plus ; vous êtes imbécille, ceſſez de l'être ; vous êtes malade, portez-vous bien ; la recette ſeroit courte ; mais à coup-sûr, elle ne feroit pas la réputation du médecin.

Ce Philoſophe comptoit ſi peu ſur la vertu de ſon ſpécifique, que pour fortifier *la raiſon*, il promettoit un cours de morale complet ſur les trois devoirs, *l'amour*, *l'eſtime & le reſpect*, que chaque individu doit avoir *pour ſa raiſon* & ſur les conſéquences qui en dérivent. » Il » ſe propoſoit d'y montrer que l'homme » étant un être ſenſible, cherche en tout » ſon bonheur, & fait le bien lorſqu'il

» y trouve *son intérêt*; qu'il n'est mé-
» chant que parce qu'il seroit obligé,
» sans cela, de retourner *au bien être*;
» qu'il y a par conséquent entre les
» hommes des *rapports* & *des devoirs*
» qui découlent *de ces rapports*; que le
» bonheur accompagne toujours les ac-
» tions utiles; que la honte, le mé-
» pris, le châtiment, suivent toujours
» le crime & le vice : cette morale,
» ajoute-t-il, n'est point *religieuse*; elle
» *est toute humaine*, indépendante des
» notions sublimes de la théologie, &
» toute fondée sur *la nature de l'homme*,
» *sur ses besoins*, sur *ses intérêts*. En est-
» elle moins efficace? non, l'homme
» n'y perd rien; qui ne sçait, en effet,
» que les hommes de ce monde & les
» richesses, agissent plus fortement sur
» les hommes les plus religieux, que
» toutes les espérances pompeuses *de la*
» *religion*, & que *le courtisan le plus*
» *dévot craint plus son Roi que son*
» *Dieu* ».

Pauvre Philosophe! qui ne sent pas

qu'avec tout cet étalage, il ne touche seulement pas à l'état de la question ; je ne lui ferai pas observer qu'un courtisan qui craint plus son Roi que son Dieu, n'est pas un *vrai dévot*; que les hommes sur lesquels les *hommes & les richesses agissent plus fortement* que les espérances de la religion, ne sont pas véritablement *religieux*; qu'une morale *toute humaine*, uniquement fondée sur *les besoins physiques* & sur *l'intérêt physique* de l'homme, seroit infiniment moins efficace qu'une *morale religieuse*, parce qu'il est évident que celle-ci ajoute à la première des motifs nouveaux, des motifs supérieurs, des motifs plus forts, qui, de l'aveu de Boulanger, ont seuls influé sur la conduite des hommes, récemment échappés au déluge, & qui seuls produisent naturellement le même effet à chaque révolution de la nature.

Toutes ces réflexions sans-doute seroient justes; mais en voici une plus générale & plus décisive: quel est le but que se propose ce jeune Philosophe? il

veut guérir l'espèce humaine de tous les maux qu'elle éprouve & qui prennent, selon lui, leur source dans les idées religieuses que la terreur a fait adopter, & que l'habitude a perpétuées; & pour opérer cette guérison, il dit à tous les individus de notre espèce, *d'aimer, d'estimer, de respecter leur raison*, de se défaire de tout préjugé religieux, de s'en tenir à ce que leur raison leur apprend, & sur cela le voici qui leur met en main un petit catéchisme philosophique de sa façon, & qu'il leur crie, comme un énergumène: *prenez, lisez, vous serez guéri.*

Votre recette peut être admirable, lui dira-t on; mais elle ne nous convient pas; hébêtes, comme vous le dites, par *la terreur* & ses suites, nous ne comprenons rien à ces *rapports* entre les hommes, à ces *devoirs* qui découlent de *ces rapports*, à *cet amour*, à cette *estime*, à ce *respect* qu'il faut avoir pour *sa raison*. Hélas! pauvres imbécilles que nous sommes, ce jargon

ſcientifique eſt-il fait pour nous ? Faut-il recommander à nos pareils d'avoir du reſpect pour leur raiſon ? Les hommes ne ſont-ils pas déjà aſſez vains, aſſez ſots, aſſez ſuffiſans, aſſez remplis d'eux-mêmes ? quelle autorité d'ailleurs avez-vous pour vouloir nous endoctriner ! De qui tenez-vous votre miſſion ? Vous avez l'amour le plus tendre, la vénération la plus grande pour votre raiſon. A la bonne heure : pourquoi donc vos confreres les Philoſophes, auſſi raiſonnables ſans-doute, auſſi grands partiſans de leur raiſon que vous pouvez l'être de la vôtre, nous tiennent-ils un langage différent ? pourquoi l'un nous dit-il qu'il faut pour être heureux, vivre dans les forêts avec les ours ? pourquoi l'autre nous parle-t-il ſans ceſſe d'un *ordre naturel* à ſuivre ? &c. Quoi ? vous puiſez tous à la même ſource, & vous ne vous entendez pas, & vous voulez que nous vous entendions ! allez, reprenez vos catéchiſmes ſoi-diſans philoſophiques ; celui de notre Curé nous

ſuffit : il nous apprend du moins diſtinctement, que pour être heureux dans cette vie & dans l'autre, nous devons connoître, aimer & ſervir le Dieu qui nous a créé, obſerver ſes commandemens : aimer notre prochain : il ne nous en faut pas davantage.

2°. *Remède aux maux des ſociétés politiques.*

Boulanger, pour remédier aux inconvéniens de nos gouvernemens actuels, trace enſuite un plan politique, auquel toutes les nations de l'Europe doivent néceſſairement ſe conformer, ſi elles veulent ſe mettre pour toujours à l'abri des malheurs qu'elles éprouvent depuis tant de ſiècles.

Il donne à ce plan le nom de *Nomarchie* ou *Monarchie tempérée par la raiſon publique & les loix*. Comme il ne veut s'écarter en rien du coſtume philoſophique, il prévient d'avance que la conſtitution politique qu'il propoſe eſt

le *chef-d'œuvre de la raiſon humaine*, *le gouvernement le plus ſage*, *le plus heureux*, *le ſeul*, en un mot, qui procure à l'eſpèce humaine tous les avantages qui diſtinguent l'homme *d'avec l'eſclave de l'Aſie*, & le *ſauvage de l'Amérique*.

Ce plan n'eſt pas compliqué. Que les individus que veulent former *une Nomarchie*, ſe perſuadent, d'après *leurs beſoins*, que l'homme ne pouvant vivre *iſolé* ſur *la terre*, doit ſe réunir à ſes ſemblables, & préférer à ſa liberté naturelle les *avantages d'un engagement raiſonnable*. Ce fondement poſé, que pour ſerrer les nœuds de cet *engagement* mutuel & réciproque, tous les contractans, d'un commun accord, rédigent un code de loix claires & préciſes auxquelles chaque individu promettra de ſe ſoumettre, ſous la condition expreſſe, qu'à l'effet de le dédommager du ſacrifice qu'il fait à la ſociété de ſa liberté, la ſociété entière lui procurera tous les avantages dont il doit jouir; après cette eſpèce de contrat paſſé entre le corps &

chacun des membres, que la société, ainsi organisée, se choisisse parmi *ses semblables* un Roi, avec lequel elle passera le même contrat que chaque particulier avoit fait antérieurement avec elle.

Par ce moyen *légitime*, remarque Boulanger., on accorde la sûreté du corps & de chacun des membres avec celle du *trône*. Le souverain se trouve obligé d'observer les loix : il est le *premier des hommes*; mais dans l'Etat il n'est pas plus que le *dernier des citoyens*. Il est *le ministre & le surveillant des loix*, il n'en est pas l'arbitre indépendant: la raison publique *ou la loi* est substituée à ses volontés arbitraires, & chaque membre de la société trouve dans la société & dans les loix, des moyens sûrs pour se soustraire aux *coups du despotisme*.

C'est-à-dire que dans ce système politique, le Roi élu par la société seroit exactement le premier Président de la société. Tenu d'exécuter lui-même les

loix rédigées par le corps politique, il auroit le droit, ce seroit même un devoir pour lui, de les faire exécuter par tous les membres de la société. Il auroit le pouvoir de récompenser les fidèles observateurs des loix, d'en punir les infracteurs; mais il n'exerceroit ce pouvoir qu'à l'aide des loix, conformément aux loix, & dans le cas où substituant ses volontés *arbitraires à la raison publique, à la loi*, il entreprendront des *actes de despotisme*, il en seroit comptable & responsable à la société entière, chargé, par sa constitution, de maintenir les loix.

Comme je ne me donne pas pour un grand politique, je n'examinerai point si la *Nomarchie* ou la Monarchie tempérée par *la raison publique & par la loi*, peut passer pour *un chef-d'œuvre de raison humaine*; si jamais ce genre de gouvernement a existé; si dans les états de l'Europe il distingueroit avantageusement *l'homme* de l'esclave de *l'Asie* & du *sauvage de l'Amérique*; si la

Nomarchie, qui peut-être convient à une compagnie de cent ou deux cents personnes, est également convenable à une nation composée de vingt ou trente millions d'ames; si même dans une isle déserte, où cinq cent individus se rencontreroient par hasard, ce gouvernement monarchique pourroit s'établir & subsister; si bientôt les passions, l'esprit de domination, d'indépendance & de liberté, les intrigues, les cabales, les jalousies, les haines, les discordes, les discussions, n'armeroient pas les membres de la *société monarchique* les uns contre les autres, & ne feroient pas de l'isle déserte, un nouveau désert.

Tous ces détails politiques ne sont pas de mon ressort. Je me borne à quelques réflexions.

Quel est l'objet que se proposent nos Philosophes, soit dans la censure amère qu'ils se permettent contre tous les gouvernemens actuels de l'Europe, car ils n'en exceptent aucun, soit dans les

plans politiques qu'ils subftituent aux gouvernemens reçus.

Croyent-ils de bonne foi qu'une pareille entreprise puiffe être couronnée de succès ? Si cela eft, je ne connois point d'extravagance qui soit comparable à celle de nos Sages : comment se persuader, en effet, qu'à la voix de trente ou quarante écrivains, tout au plus, diserts, éloquens, érudits, *profonds penseurs*, tant qu'on voudra, toute l'Europe va s'ébranler, tous les chefs des nations vont changer de principes ? Les Monarchies, les Républiques, les Ariftocraties, les Gouvernemens mixtes, vont réformer, détruire, renverser de fonds en comble leurs anciennes conftitutions politiques, mettre leur couronne, leurs loix, leurs usages, leur puiffance, aux pieds de la nouvelle Philosophie ?

Encore, fi cette philosophie s'accordoit avec elle-même, fi ces Sages soi-disans, pour remédier aux abus réels ou imaginaires, présentoient la même

recette ! Mais non, Boulanger veut une *Nomarchie*. Jean-Jacques n'approuve que de petites républiques ſur le modèle de Sparte ; les autres aſpirent à la gloire de fonder de grands & vaſtes empires agricoles ; il eſt vrai qu'ils adoptent tous pour l'établiſſement primitif du corps politique, le même moyen, le même ordre & la même marche ; c'eſt par une *aſſociation libre & volontaire* de tous les individus qui veulent s'unir enſemble, que l'incorporation doit commencer.

Mais qui ne voit les inconvéniens, l'impoſſibilité même d'une pareille aſſociation ? Il ne s'agit pas, en effet, ici de dix à douze mille perſonnes *libres*, *égales*, *indépendantes*, convaincues par leur propre expérience du beſoin qu'elles ont de s'unir, & de former un corps politique. On conçoit qu'elles pourroient en ſe rapprochant, & par *la voie de l'aſſociation*, rédiger leurs loix, s'aſſurer une partie de leur liberté, paſſer entre elles un contrat réciproque,

élire un Souverain, & ne se soumettre à lui qu'à certaines conditions & avec toutes les réserves qu'elles jugeroient convenables; quoiqu'à dire le vrai, il n'y ait peut-être jamais eu de corps politique formé sur ce modèle, & qu'il soit assez difficile de concevoir qu'il put subsister long-temps.

Au reste, peu importe. Ce n'est pas là l'objet des nouveaux Philosophes; ce n'est pas pour des individus placés dans ces circonstances qu'ils écrivent; ils s'adressent à toute l'Europe, ils invectivent contre les différents gouvernemens de toute l'Europe; c'est à tous ces gouvernemens en général & en particulier, que ces Licurgue & ces Solon modernes exposent & la nécessité d'une réforme & leur plan de réforme. Il faudroit donc que toutes les nations de l'Europe commençassent par rompre les liens sacrés qui les attachent depuis tant de siècles à leur patrie & à leur gouvernement; que tous ceux qui sont à la tête de ces nations, se prêtassent à

une pareille illusion ; qu'ensuite chaque individu, devenu *libre* & *indépendant*, se déterminât pour le plan qui lui plairoit davantage, & s'associât volontairement à d'autres individus, pour dresser d'un commun accord le code des loix, le contrat social, les clauses, conditions & réserves de la nouvelle société politique : seroit-il raisonnable d'espérer qu'on pût amener l'Europe entière à une révolution de cette espèce ?

Si nos Philosophes n'attendent au contraire aucun succès de leurs travaux, de leurs déclamations, de leurs plans politiques, ne sont-ils pas évidemment des perturbateurs du repos public, des séditieux, des ennemis & des fléaux du genre humain ? Car enfin, ils ne peuvent ignorer que leurs maximes répandues par la voie de l'impression dans toute l'Europe, jettent l'alarme, agitent les esprits, inspirent aux peuples des idées de mécontement, occasionnent des murmures, affoiblissent insensiblement tous les ressorts des gou-

vernemens, & font capables de porter les hommes toujours avides de nouveautés, toujours jaloux de l'indépendance, aux excès les plus criminels. Vouloir intervertir l'ordre établi, n'est-ce pas lever l'étendart de la révolte? n'est-ce pas semer le trouble, la discorde & la zizanie entre les Souverains & les sujets? Le citoyen de Genêve dans ses momens lucides le disoit, & il avoit raison de le dire. » *une grande » révolution est presqu'aussi à* craindre » que le mal qu'elle pourroit guérir; il » est *blâmable de la désirer & impossible » de la prévoir* ».

Observ. in-8°. P. 58.

Eh! que font autre chose nos Philosophes par leurs écrits! s'ils ne sont pas assez déraisonnables pour espérer de faire cette grande révolution, ne sont-ils pas au moins assez téméraires pour annoncer qu'ils la *désireut*? Sous prétexte que les hommes sont ici-bas méchants & malheureux, ne les entendons-nous pas tous les jours accuser nos gouvernemens, des désordres, des

malheurs & de la corruption du genre humain ? Ne les voit-on pas se déchaîner comme des forcenés contre les abus qu'ils croyent appercevoir dans les différentes constitutions politiques de l'Europe ? ne cherchent-ils pas à substituer à ces constitutions d'autres plans, d'autres systêmes, *vrais chefs-d'œuvres*, si nous voulons les en croire, qui seuls peuvent nous introduire dans la route du bonheur ; n'est-ce pas là vouloir intervertir l'ordre public ?

» Il n'y a aucune forme de gouverne» ment, disoit le grand Bossuet, ni au» cun établissement humain, qui n'ait » ses inconvéniens ; de sorte qu'il faut » demeurer dans l'état auquel un long» temps a accoutumé le peuple : c'est » pourquoi Dieu prend en sa protection » tous les gouvernemens légitimes en » quelque forme qu'ils soient établis ». *Qui entreprend de les renverser*, n'est pas seulement *ennemi public* ; mais encore *ennemi de Dieu*.

Pol. t. 1, p. 87.

Ces réflexions, comme on voit,

tombent sur tous nos politiques modernes sans distinction : je reviens à Boulanger & à sa *Nomarchie*. Son plan présente un genre de folie qui lui est personnelle. Jamais Etat, selon Jean-Jacques, ne fut fondé, que *la religion* ne lui servit de base. Il importe à l'État que chaque citoyen ait *une religion* qui lui fasse aimer ses devoirs. Les Economistes mettent aussi à la tête de leurs vastes Monarchies, *une religion agricole*. Cette religion les intéresse d'autant plus qu'elle est une branche & une suite nécessaire de *l'ordre naturel & physique*, grand & unique objet de leur culte. Quoique ces religions *civile & agricole* soyent purement imaginaires, & bien différentes de *la religion primitive* & traditionnelle dont nous avons parlé ci-dessus, il est cependant avantageux que l'autorité publique d'un État soit établie sur une religion quelconque ; alors on y trouve au moins la religion du serment, base de la bonne-foi. Alors les loix & les Magistrats deviennent des choses saintes & sacrées,

Tome I, p. 354.

facrées, alors les hommes tenus par la confcience, ont plus de motifs de compter les uns fur les autres. Il s'en faut bien que Boulanger foit de cet avis. Plus intrépide que Jean-Jacques, que tous les Philofophes enfemble, il n'entend pas que dans *fa Nomarchie*, on parle de religion fans aucun rapport. Dans le catéchifme philofophique qu'il deftine aux fociétés *Nomarchiques* de fa fondation, il s'en tient, & veut qu'on s'en tienne à la raifon, *à la morale humaine*, avec exclufion formelle de *toute idée religieufe, de toute notion fublime de la théologie, de toute efpérance pompeufe pour l'avenir.*

Cette folie de Boulanger eft au moins conféquente à fes principes. En effet, s'il exifte une *fuite innombrable de crifes périodiques* par lefquelles la nature *fe renouvelle* & ne ceffera jamais de fe renouveller; fi les hommes qui échappent à chacune de ces crifes, font néceffairement abrutis *par la terreur*, & forcés d'adopter, comme *dogmes religieux*,

un Juge Suprême, une vie future, un jugement dernier, une fin du monde; si ces idées religieuses conduisent naturellement l'espèce humaine à l'âge d'or, ensuite *à la théocratie*, & par la théocratie *à l'état sauvage*, *au despotisme*, *à l'état républicain*, *à l'idolâtrie*, *au judaïsme & au christianisme;* si ces religions & ces gouvernemens nés de *la théocratie*, sont les causes de toutes les erreurs, de tous les malheurs de l'humanité; il s'en suit évidemment, qu'il faut renoncer à tous ces *préjugés*, à toutes ces *vieilles habitudes*, s'en tenir *à la raison*, attendre en paix la crise à laquelle la nature se prépare, & se procurer, en attendant, des gouvernemens monarchiques, *où le nom de Dieu* ne soit pas connu, *où le nom de Roi* ne soit que pour la forme.

» N'est-il pas temps, conclud Boulanger, dans ce siècle de lumières, » n'est-il pas temps de sentir que *la* » *raison & la loi*, *fondée sur la raison*, » doivent être les uniques *raines des*

Desp. p. 21.

» *mortels* ; que ce n'est plus qu'à *cette*
» *raison* qu'il faut immédiatement re-
» courir pour maintenir la société, &
» pour la sauver des malheurs de l'anar-
» chie? » Le moment n'est il pas venu,
où l'on doit presque *diviniser* cette rai-
son, afin qu'après avoir dit si long-
temps, *l'Europe sauvage*, *l'Europe
payenne*, *l'Europe chrétienne*, on puisse
enfin dire, *l'Europe raisonnable*.

Desp. p. 35.

Et moi je conclus, en me servant
des mêmes expressions, n'est-il pas
temps de sentir que *cette raine unique des
mortels* presque divinisée par nos Philo-
sophes, sous les noms pompeux *de
raison*, *d'évidence*, *d'ordre naturel &
essentiel*, *de sens moral*, *de conscience &
de nature*, n'est qu'une divinité chimé-
rique, idéale, sortie de leur cerveau,
comme autrefois Minerve du cerveau
de Jupiter? N'est-il pas temps de sentir
qu'au lieu d'adresser leurs vœux à la
raison, au bon sens, à la vérité, ces
superbes & orgueilleux Philosophes ne
consultent qu'eux-mêmes, leur propre

imagination ? N'eſt - il pas temps de ſentir que s'il eſt difficile de prévoir juſqu'où peuvent aller les excès de la phrénéſie philoſophique, il eſt du moins facile de les prévenir, prudent de les réprimer, & néceſſaire d'en garantir les peuples ?

Fin de la ſeconde Partie.

EXAMEN

Du Syſtême de Boulanger.

TROISIEME PARTIE.

Remède aux maux de l'humanité, vraie route du bonheur.

» C'EST une folie, une cruauté même, » dit un Philoſophe moderne, qui ſe » donne pour *républicain*, de bercer les » peuples de l'eſpoir, que par *ces moyens* » ils peuvent être heureux. Car, dans » cet eſpoir, ils ne tournent les yeux que » vers ce remède ; tandis qu'en leur en » démontrant l'inſuffiſance, la nullité, » on les force de chercher le vrai, l'u-» nique remède, & de l'employer ».

Adminiſt. prov. à Lauſanne, 1788.

Les *moyens*, que ce dangereux répu-

blicain se permet de fronder, sont les municipalités, le cadastre, l'impôt unique, les administrations provinciales, les plans proposés par MM. Turgot & Neker; jamais, dit-il, ces systêmes d'administration *ne sauveront un peuple de la misère.*

A combien plus forte raison ce hardi frondeur ne s'éleveroit-il pas contre les remèdes imaginés par Jean-Jacques, Boulanger, & toute l'école économique? avec quelle force ne leur diroit-il pas, c'est *une folie*, une *cruauté même*, de *bercer les peuples de l'espoir, que par vos recettes ils puissent être heureux*?

Ce n'est pas que je soupçonne ces nouveaux Esculapes d'avoir voulu séduire le genre humain de propos délibéré. A Dieu ne plaise. Mais ils se sont d'abord trompés eux-mêmes. Leur *première démarche*, comme le disoit Boulanger, des hommes récemment échappés au déluge, *a été une fausse démarche*, leur *premier pas* a été *un faux*

pas ; ils ont posé un faux principe pour base de leur systême : uniquement guidés par la nature, ils ont imaginé que les premiers hommes avoient été répandus dans les forêts, dans un véritable état de stupidité, pareil à celui des ours & des orang-outans ; ce fait établi, il a fallu de toute nécessité, ou déclarer ces premiers hommes *bons* & *heureux*, *simples* & *innocens*, dans cet état, ou les en faire promptement sortir à l'aide du besoin physique & de l'ordre naturel ; le premier plan a été du goût de Jean-Jacques, le second a plu davantage au Docteur *Quesnay* & à ses chers Disciples, sur les traces, selon toute apparence, du (1) célèbre Confucius & de son *Y-King*.

---

(1) Dans la vie de Confucius, tome 12, des Mémoires sur les Chinois, p. 228, ce Philosophe, pour donner à un de ses Disciples le précis & la substance de sa doctrine, lui dit ces paroles remarquables : » Le grand *Ly* (ordre) a commencé par » *le boire* & *le manger*. Il s'est accru par les *autres* » *besoins* ; il s'est terminé *au gouvernement*, &

Qu'on revienne au vrai, qu'avec tous les monumens anciens, avec toutes les traditions primitives, avec Moyse sur-tout, le plus sage & le plus profond des Historiens, on se persuade que les premiers hommes sont sortis des mains du Créateur, non dans un état de stupidité, mais avec toute la perfection dont l'espèce humaine est susceptible, alors les rêves de Jean-Jacques, les chimères de Quesnay, les folies de Boulanger s'évanouissent comme un songe; on découvre sans peine la source des maux du genre humain, leur remède, la vraie route du bonheur.

Est-il possible, en effet, que la pre-

» c'est par le gouvernement qu'il subsistera, fleu» rira, ou s'abolira insensiblement dans les siècles » à venir, ainsi qu'il est arrivé dans les siècles les » plus reculés ». Faut-il s'étonner si le Docteur Quesnay & ses Disciples font un si grand éloge *du gouvernement Chinois*? Voyez sur le parallele *de L'y-King & du tableau économique*, l'excellent ouvrage, intitulé : Réponse aux Docteurs modernes, par M. Linguet, troisieme partie, p. 25 & suivantes.

mière génération humaine, sortant des mains du Tout Puissant, avec le libre exercice de ses facultés intellectuelles & morales, n'ait pas employé les premiers instans de son existence à connoître, aimer & servir son Créateur & son père? Est-il possible que ces créatures, libres, intelligentes, raisonnables, pénétrées du sentiment vif & délicieux de la présence de leur Dieu, enchantées du spectacle admirable de l'Univers naissant, ravies en extase à la vue des miséricordes & des grandeurs de l'Être Suprême, ne lui ayent pas fait sur le champ le sacrifice de leur esprit & de leur cœur, ne se soient pas prosternées à ses pieds, n'ayent pas entonné le cantique de la reconnoissance & de l'amour? Il n'en faut pas davantage. Tout est dit: ce premier moment a été pour le genre humain le commencement & la route du bonheur. Dans cette douce & paisible situation, l'homme étoit heureux, véritablement, parfaitement heureux; par son intelligence, qui lui avoit

été donnée pour connoître le vrai, il contemploit le vérité ſuprême, la vérité par eſſence, qui eſt Dieu même; par ſa volonté, il aimoit le vrai bien, le ſouverain bien, il le goûtoit, il le poſſédoit, il ſe repoſoit en lui. Eſt il, pour des êtres doués de la faculté de connoître & d'aimer, de bonheur plus parfait? Eſt-il de joie plus pure que celle qui naît de la connoiſſance & de l'amour de la vérité?

Que chaque individu de l'eſpèce humaine ſuive la même route. A l'exemple des premiers hommes, faiſons le meilleur uſage poſſible de notre entendement & de notre volonté; ces deux facultés inſéparables de notre nature, qui en font la gloire, & auxquelles toutes les autres ſe rapportent, appliquons-les à connoître & à aimer la vérité ſuprême, le bien ſuprême; perſéverons conſtamment dans cette connoiſſance & dans cet amour: n'eſt-il pas viſible que nous ſerons auſſi heureux, auſſi parfaitement heureux que les

premiers hommes l'ont été dans les premiers instans de leur existence ?

Cette route, comme l'on voit, n'a rien d'embarrassant : elle est en nous, elle ne dépend que de nous, elle réside au milieu de nous ; c'est celle que le plus sage des Rois nous indique par ces deux mots : *crains Dieu & observe sa loi, voilà tout l'homme*, toute la philosophie de l'homme. C'est celle que proposoit, aux premiers Chrétiens, le Prince des Apôtres. *Voulez-vous que vos jours soient heureux & sereins ? Faites le bien, détournez-vous du mal* ; c'est celle qu'on nous a inculqué, répété cent fois dans notre plus tendre enfance. *Dieu vous a créé pour le connoître, l'aimer & le servir.* Cette voie est la voie royale, la grande route ; elle est ouverte à tous les hommes, grands & petits, riches & pauvres, savans & ignorans, Rois & sujets ; elle n'a rien qui ne s'accorde parfaitement avec la noblesse & la dignité de l'espèce humaine.

Pour entrer dans cette route, on n'est

pas obligé de remonter, avec Boulanger, à des *ſuites innombrables de criſes de la nature*, ni de ſuppoſer que chacune de ces criſes, eſt, a été, & ſera pour le genre humain *le tombeau de la raiſon*. On n'avilit pas avec Jean-Jacques l'eſpèce humaine, on ne la dégrade pas, au point de la faire naître dans un véritable état de *ſtupidité*, de la laiſſer, durant *des milliers de ſiècles*, dans ce déplorable état, & ce qui eſt le comble de la dégradation, de faire conſiſter ſa bonté originelle, ſon bonheur eſſentiel & primitif, dans la plus groſſière ignorance, dans la plus brutale ſtupidité. Enfin on eſt bien éloigné de penſer avec *l'illuſtre patriarche de la ſecte* économiſte, que la première, la principale & l'unique occupation du genre humain ait été & doive être de ſe procurer le boire, le manger, & les autres *beſoins phyſiques*, d'après une étude ſuivie *de l'ordre naturel & phyſique*.

Un être ſpirituel & immortel, *formé à l'image* de ſon Créateur, a des *beſoins*

plus nobles, plus vifs & plus pressans, que ne le sont les *besoins du corps*; il sent un aiguillon plus actif, un principe plus efficace, plus exigeant que la faim & la soif; il découvre en lui-même un ordre *spirituel & moral*, infiniment supérieur *à l'ordre physique*, & dont il ne peut se dispenser, sans la plus criminelle prévarication, d'écouter, de suivre & de pratiquer les leçons.

C'est la disposition dans laquelle se sont trouvés nos premiers pères, au moment où ils sortirent des mains de l'Être Suprême. Ils ne s'occupèrent alors, ni de satisfaire de prétendus besoins physiques, ni de s'asseoir *à la table ronde de la nature*, ni de consulter un soi-disant *ordre naturel & essentiel des sociétés*, que nos économistes savent par cœur, mais qui n'existe que dans leurs *tableaux économiques*, ou dans les *Koua de Confucius*. Un soin plus important & plus digne de l'excellence de leur nature, fixa leur attention; ils bénirent & louerent l'auteur de leur être, lui jurerent

une éternelle obéiſſance, & cherchèrent, avant tout, *le royaume de Dieu & ſa juſtice*, perſuadés que ſous la protection d'un Dieu ſi bon, ſi puiſſant, ſi magnifique, *le reſte*, tout ce qui eſt néceſſaire à la conſervation de la vie temporelle, leur ſeroit fourni dans la plus grande abondance & ſans meſure; heureux nos pères s'ils avoient toujours été fidèles à ce premier engagement! heureux nous-mêmes, ſi parfaitement inſtruits des funeſtes ſuites de leur déſobéiſſance, nous devenons ſages à leurs dépens, en évitant, avec ſoin, la ſéduction & les ſéducteurs!

Je ſçais, car il ne faut rien diſſimuler, je ſçais que depuis la chûte de nos premiers parens, depuis la dégradation du genre humain, le bon uſage de nos facultés intellectuelles & morales, tel que je viens de l'expoſer, a ſes difficultés. Les premiers hommes ſans préjugés, ſans paſſions, ſans obſtacles, voyoient la vérité ſuprême preſqu'à découvert; ils l'aimoient plus par inclination & par

goût, que par devoir ; nous n'en sommes plus là ; la malédiction qu'ils ont encourue par leurs désobéissance, & qui s'est malheureusement propagée jusqu'à nous, a répandu, dans notre esprit, de profondes ténèbres, dans notre cœur des passions impétueuses, une concupiscence effrenée ; nous ne naissons pas, comme nos pères, avec le libre exercice de nos facultés, avec la connoissance & l'amour de la vérité ; notre ame, long-temps engourdie par les organes du corps qu'elle anime, n'ouvre qu'avec peine les yeux à la lumière de l'intelligence & de la raison ; & Dieu ne se rend plus aussi vivement sensible à des créatures coupables, qu'il le faisoit à des créatures encore pures & innocentes.

Tout cela est vrai. Mais je prie le lecteur de se rappeller ce que nous avons observé plus haut à l'occasion de la religion primitive ; nous avons fait voir que cette religion, connue & professée dès l'origine du monde, renfer-

moit essentiellement deux dogmes fondamentaux, sçavoir l'unité d'un Dieu créateur, & la promesse d'un Dieu rédempteur.

L'homme affoibli, déchu, dégénéré, ne peut, il est vrai, connoître & aimer, par ses propres forces, la vérité souveraine, le souverain bien; il ne peut, par lui-même, consacrer à cet usage ses facultés intellectuelles & morales, ni par conséquent être heureux; mais à la vue du Rédempteur, de ses mérites, de son amour pour l'espèce humaine, toutes ces difficultés disparoissent, la présence de l'Homme-Dieu les a toutes applanies.

L'union du verbe avec la nature humaine, nous éleve infiniment au-dessus de nos premiers pères, par la création. Ils étoient *formés à l'image & à la ressemblance* de la Divinité; par l'Incarnation, nous sommes faits participans de la nature divine; nous devenons les enfans adoptifs de Dieu, les frères du Rédempteur. Sa mort nous réconcilie,

sa

ſa grace nous fortifie, ſa doctrine nous éclaire, ſes exemples nous animent, ſes ſacremens nous ſoutiennent, ſes miracles nous affermiſſent, ſa réſurrection eſt le modèle & le gage de la nôtre, ſon Aſcenſion nous aſſure dans le Ciel un médiateur tout-puiſſant, ſon ſacrifice renouvellé ſur nos Autels, le rend préſent à notre foi, ſon eſprit répand dans nos cœurs l'amour de la vérité ſuprême & du ſouverain bien, cet eſprit divin dirige la ſociété ſainte que le Rédempteur a formée ſur la terre; animée de cet eſprit, ſoutenue par les promeſſes de ſon fondateur, elle eſt plus forte que l'enfer, plus ſtable que l'Univers, & communique ſa force & ſa ſtabilité à ceux de ſes enfans qui lui reſtent inviolablement attachés.

Voilà ſans-doute des reſſources immenſes que les hommes primitifs n'avoient pas: avec le ſecours du libérateur & ſous ſa direction, nous pouvons tout, rien ne nous eſt impoſſible; nous pouvons, ſi nous le voulons, faire le

plus digne usage de notre entendement & de notre volonté, entrer dans la vraie route du bonheur, nous rendre véritablement heureux, au moins autant qu'il est possible de l'être ici-bas. Il y a plus, en suivant cette route, nous trouvons également celle qui conduit au bonheur les sociétés politiques; que les chefs de ces sociétés & ceux qui leur sont soumis, que l'état gouvernant & l'état gouverné fassent usage des facultés intellectuelles & morales pour connoître & aimer le bien souverain, cet amour expansif & communicatif de sa nature, embrassera, sans distinction, tous les hommes produits à l'image du même Dieu, réconciliés par les mérites du même Rédempteur; il en résultera nécessairement de Souverains à sujets, & même de sociétés à sociétés, une harmonie, une union, une fraternité que rien ne pourra rompre.

C'est ce que le grand Bossuet explique admirablement dans sa politique de l'écriture sainte. » Il y fait voir que

» les hommes n'ont qu'une même fin
» & un même objet, qui *est Dieu*; que
» l'amour de Dieu les oblige *à s'aimer*
» les uns les autres, à prendre soin les
» uns des autres, qu'ils sont tous freres,
» que nul homme n'est étranger à un
» autre homme; que l'intérêt même les
» unit; qu'aussi l'homme est fait pour
» vivre en *société*, & la société humaine
» se trouve appuyée sur ces fonde-
» mens inébranlables, un même Dieu,
» un même objet, une même fin, une
» origine commune, un même sang,
» un même intérêt, un besoin mutuel,
» tant pour les affaires que pour la dou-
» ceur de la vie.

Pol. t. 1, p. 1.

» Il ajoute, que *Dieu étant le lien de*
» *la société humaine*, & le premier
» homme s'étant séparé de *Dieu*, la
» division se mit par une juste punition
» dans sa famille, & se communiqua
» dans les générations suivantes; qu'a-
» lors la société humaine, établie par
» tant de liens sacrés, fut *violée par les*
» *passions*; qu'il naquit nécessairement

P. 12.

» un autre principe *de division* par la » multiplication du genre humain, son » partage en plusieurs sociétés, l'éloi- » gnement & la diversité des pays, où » les enfans de Noé se répandirent, » & la confusion du langage envoyée » aux hommes en punition de leur or- » gueil..

Pol. t. 1. p. 14.

» La société humaine qui embrassoit » d'abord tout le genre humain, comme » une grande famille, fut donc par » toutes ces causes, partagée en peuples » composés de plusieurs familles parti- » culières; de là naquit la *société civile* » ou société d'hommes unis ensemble » *sous le même gouvernement* & *sous les* » *mêmes loix*; par ce gouvernement & » ces loix, le repos & la vie de tous les » hommes est mise, autant qu'il se peut, » en sûreté. Les hommes, devenus in- » traitables par *la violence de leurs pas-* » *sions*, & incompatibles par leurs hu- » meurs différentes, ne pouvoient être » unis, à moins que de se soumettre » *tous à un même gouvernement*, qui les

» réglât tous. *La seule autorité du gouver-
» nement* peut mettre un frein aux paf-
» fions & à la violence, devenue natu-
» relle aux hommes. Seule, elle peut
» établir *l'union* parmi les hommes.
» Dans un gouvernement réglé, chaque
» particulier renonce au *droit* d'occuper
» par force ce qui lui convient. *De-là
» le droit de propriété.* Tout droit doit
» venir de l'autorité publique, fans qu'il
» foit permis de rien envahir, ni de
» rien attenter par la force : par le gou-
» vernement chaque particulier devient
» plus fort, chacun eft fecouru, toutes
» les forces de la nation concourant en
» un, le Magiftrat fouverain a droit de
» les réunir ».

Pol. t. 1. p. 64.

Ces principes pofés fur la fociété gé-
nérale de tous les hommes & fur la fo-
ciété civile de chaque peuple foumis à
un gouvernement; M. Boffuet montre
qu'il y a différentes formes de gouver-
nement fur lefquelles Dieu n'a rien
prefcrit, » qu'il n'y en a aucune qui n'ait
» fes inconvéniens, en forte qu'il faut

T. 2, p. 87.

Pol. t. 2. p. 92. » demeurer dans l'état auquel un long
» temps a accoutumé le peuple, & que
» chaque peuple doit ſuivre, comme un
» *ordre divin*, le gouvernement établi
» dans ſon pays, parce que Dieu eſt
» *un Dieu de paix*, qui veut la tran-
» quillité des choſes humaines, qui
» prend en ſa protection tous les gou-
» vernemens légitimes *en quelque forme*
79. » qu'ils ſoient établis, & par conſéquent
» quiconque entreprend de les renver-
» ſer, n'eſt pas ſeulement *ennemi pu-*
» *blic*, mais encore *ennemi de Dieu.*

Ce grand homme penſe néanmoins
» que la Monarchie eſt *la forme* du gou-
81. » vernement la plus commune, la plus
» ancienne, la plus naturelle, parce-
» qu'elle a ſon fondement & ſon modèle
» dans *l'empire paternel*, c'eſt-à-dire
» dans la nature même ; & que les
» hommes *naiſſans tous ſujets*, l'empire
» paternel qui les accoutume tous à
» obéïr, les accoutume en même temps
» à n'avoir *qu'un chef*; d'où il conclud
» que le gouvernement monarchique

» eſt le meilleur, le plus durable, le plus fort, le plus oppoſé à la diviſion, ſur-tout ſi la monarchie eſt ſucceſſive ou héréditaire, ſi elle va de mâle en mâle & d'aîné en aîné, ſi les femmes ſont excluſes de la ſucceſſion; d'où il conclud encore que la France, où la ſucceſſion eſt réglée ſelon ces maximes, peut ſe glorifier d'avoir la meilleure conſtitution d'état qui ſoit poſſible, & la plus conforme à celle que Dieu même a établie.

Pol. t. 1. p. 86.

De-là paſſant aux caractères eſſentiels *à l'autorité royale*, il dit qu'elle » eſt *ſacrée*, *paternelle*, *abſolue*, *ſoumiſe à la raiſon*; elle eſt *abſolue* parce que le Prince ne doit rendre compte à perſonne de ce qu'il ordonne : contre ſon autorité il ne peut y avoir de remède que dans ſon autorité : point de force coactive contre le Prince; à lui ſeul appartient le commandement légitime, à lui ſeul la force coactive; lui ſeul dans l'état eſt armé; autrement tout eſt en confuſion, & l'état

T. 3, p. 93.

» retombe en anarchie ; il a dans sa
» main & l'autorité souveraine de juger
» & toutes les forces de l'état ; à lui
» seul appartient le soin général du
» peuple, à lui les ouvrages publics, à
» lui les places & les armes, à lui les
» décrets & les ordonnances, à lui les
» marques de distinction ; nulle puis-
» sance que dépendante de la sienne,
» nulle assemblée que par son autorité ;
» c'est ainsi que pour le bien d'un état,
» on en réunit en un toute la force ;
» mettre la force hors de là, c'est di-
» viser l'état, c'est ruiner la paix pu-
» blique, c'est faire deux maîtres ; rien
» de mieux que de laisser tout le pou-
» voir de l'état à celui qui a le plus d'in-
» térêt à la conservation & à la gran-
» deur de l'état ».

T. 4. p. 135.

De ce que l'autorité royale est *ab-solue*, il ne s'ensuit pas, ajoute M. Bossuet, qu'elle soit *arbitraire* : non, quoique le Monarque n'ait pas lieu de craindre qu'on puisse le contraindre, il n'y a cependant pas de pouvoir *sans*

P. 167.

» *bornes ;* car ſans parler des bornes de » *la raiſon* & de *l'équité*, il y a les » bornes du *propre intérêt*, qu'on ne » manque guère de voir, & qu'on ne » mépriſe jamais quand on les voit. Il y » a *des bornes inébranlables* dans cer- » taines loix fondamentales contre leſ- » quelles on ne peut rien faire qui ne » ſoit nul de ſoi : ſans craindre qu'on » les contraigne, les Rois habiles ſe » donnent eux-mêmes *des bornes* pour » s'empêcher d'être ſurpris ou prévenus; » ils s'aſtreignent *à certaines loix*, parce » que la puiſſance outrée ſe détruit en- » fin elle-même. Pouſſer plus loin la » précaution, ce n'eſt pas zèle du bien » public, *c'eſt eſprit de révolte & d'in-* » *dépendance* : la concluſion générale » de M. Boſſuet eſt que les ſujets doivent » au Prince *une entière obéïſſance*, » excepté le ſeul cas où il commande- » roit contre Dieu ; ils lui doivent le » tribut, la fidélité, le reſpect ; l'im- » piété déclarée & même la perſécu- » tion, n'exemptent pas les ſujets de

Vari. 5e. avert. p. 350.

Pol. t. 4, p. 340.

» l'obéiſſance qu'ils lui doivent ; ils
» n'ont à oppoſer à la violence des
» Princes que des remontrances reſpec-
» tueuſes, ſans mutinerie & ſans mur-
» mure, une patience inaltérable, &
» des prières pour leur converſion:

Il eſt viſible que ces différentes obligations & de la part des Souverains, & de la part des ſujets, ſe réduiſent en dernier reſſort au bon uſage des facultés intellectuelles & morales ; un Souverain qui veut être heureux ſentira qu'il tient la place de Dieu qui eſt le vrai père du genre humain ; » que le nom de Roi eſt un
» nom de père, que Dieu met une
» image de ſa grandeur dans les Rois,
» afin de les obliger à imiter ſa bonté ;
» qu'il n'a pas formé tous les hommes
» d'une même terre, qu'il n'a pas mis
» également dans leurs ames *ſon image*
» & ſa *reſſemblance*, pour faire d'un
» côté des orgueilleux, & de l'autre
» des eſclaves & des miſérables ; qu'en
» un mot il n'a donné ſa puiſſance

T. 3, p. 203.

» aux Rois que pour procurer le bien
» public & pourvoir aux besoins des
peuples. »

Voilà ce que produira naturellement dans les sociétés politiques la connaissance & l'amour de la vérité suprême : les chefs de ces sociétés rendront les peuples heureux, & les peuples feront le bonheur & la gloire de leurs Souverains. Mais ce qui prouve encore mieux la simplicité, la bonté, la perfection de cette recette, c'est qu'elle n'a pas moins d'influence sur le bonheur du genre humain pour la vie future, que pour la vie présente : nous voulons tous être heureux ; nous soupirons tous après le bonheur ; c'est la plus forte inclination de notre cœur ; une pente naturelle & irresistible nous entraîne vers la route qui mène au bonheur. Nous sentons que cette route doit nécessairement se prolonger jusqu'à l'infini, parce que nos desirs nous portent invinciblement jusqu'à l'infini. Il ne doit donc y avoir qu'une seule & même

route du bonheur, & pour le présent & pour l'avenir; notre bonheur doit se perpétuer & se consommer dans la vie future, par la même voie, par les mêmes moyens qui l'ont commencé dans la vie présente: nous ne pouvons être heureux ici bas, que par la connoissance & l'amour de l'Être Suprême; cette connoissance & cet amour feront également nôtre bonheur dans le Ciel. Il est donc vrai, comme on nous en assuroit dans notre enfance, que nous sommes créés pour connoître, aimer, & servir Dieu & par ce moyen obtenir la vie éternelle. La raison, le bon sens, la saine Philosophie s'accordent parfaitement avec ce premier article de notre Catéchisme, & c'est ce que l'Apôtre veut nous faire entendre lorsqu'il dit; *la piété sert à tout, elle a la promesse de la vie présente*, & *celle de la vie future.*

FIN.

PRÉCIS

Raiſonné des quatre Syſtêmes.

J'AI cru devoir placer à la fin de ce dernier volume le Précis raiſonné des ſyſtêmes de Jean-Jacques, des Économiſtes, de M. Gebelin & de Boulanger; il n'étoit queſtion que de retrancher les textes ſans nombre, abſolument néceſſaires pour juſtifier l'exactitude des Analyſes précédentes. Par ce retranchement les principes, les preuves & les conſéquences de chaque ſyſtême ſe trouvent naturellement rapprochés; & le lecteur a la ſatisfaction d'appercevoir d'un coup-d'œil, non-ſeulement l'enſemble de chacun de ces ſyſtêmes, mais de plus en quoi ils ſe reſſemblent, & en quoi ils diffèrent.

1°. *Précis du syſtême de Jean-Jacques.*

1°. But de Jean - Jacques.

Jean-Jacques, ſubitement illuminé, voit avec douleur que le genre humain eſt malheureux & dépravé, il recherche la cauſe de ce phénomène, qui lui paroît d'autant plus étrange, qu'il eſt perſuadé que l'homme eſt naturellement bon & heureux ; d'où il conclud qu'il faut abſolument que l'homme ſe ſoit écarté de la route du bonheur, que la nature lui avoit tracée, & il ſe propoſe de ramener le genre humain dans cette route.

2°. Son premier principe.

Après une méditation profonde, il croit appercevoir que les premiers hommes ſont ſortis des mains de la nature dans l'état de ſtupidité & de perfectibilité.

Ce principe fondamental, qui fait la baſe de tous les ſyſtêmes modernes, conduit Jean-Jacques à une ſeconde découverte, qu'il appelle ſon grand principe, ſur lequel il a le plus inſiſté, ſçavoir, que les premiers hommes n'ont

pas fait usage de leur perfectibilité, sont demeurés durant des milliers de siècles dans leur stupidité primitive, ont été bons & heureux dans cet état ; qu'ainsi la vraie route du bonheur pour l'espèce humaine, route indiquée par la nature elle-même, est la stupidité primitive.

3o. Son second principe.

Enchanté de cette importante & sublime découverte, Jean-Jacques prend la plume & entreprend de démontrer qu'il n'est pas étonnant que les hommes soient aujourd'hui aussi corrompus, aussi méchants, aussi malheureux qu'ils le sont, que le mal vient de ce qu'ils se sont perfectionnés en développant leurs facultés intellectuelles & en se livrant à toutes les horreurs de l'état social, & que l'unique remède à ce mal, est de rentrer dans l'état primitif, dans l'innocence & la stupidité primitive.

C'est ce que Jean-Jacques prouve fort au long dans son discours sur *l'inégalité*. Sa preuve est uniquement appuyée sur l'histoire du genre humain,

4o. Preuve du second principe ; histoire du genre humain.

telle qu'il a cru la lire, non dans les livres de ses semblables qui sont menteurs, mais dans la nature qui ne ment jamais.

Il divise cette histoire en trois époques. Sous la première époque, qui est celle de l'enfance du genre humain, il raconte que les premiers individus de notre espèce sortirent, il y a bien des siècles, des mains de la nature, qui les répandit dans les forêts immenses dont la surface de la terre étoit alors couverte, que ces premiers hommes étoient composés d'un corps parfaitement organisé & d'une ame spirituelle, mais dont les facultés n'étoient encore qu'en puissance & ne devoient se développer qu'à la longue & à la suite de différens hasards; qu'ainsi ces hommes primitifs étoient sans aucun usage de leurs facultés intellectuelles & morales, véritablement stupides; qu'ils n'en étoient cependant pas moins bons & heureux, puisqu'ils n'avoient d'autres besoins, ne connoissoient dans l'univers d'autres biens

biens que la nourriture, une femelle & le repos, & que d'ailleurs ils étoient tous égaux, libres, indépendans; qu'enfin c'eſt à cet heureux état, qui doit avoir duré des milliers de ſiècles, qu'il faut rapporter tout ce que les Anciens ont écrit ſur l'état de nature, ſur l'innocence primitive & ſur l'âge d'or.

A l'enfance du genre humain ſuccéda ſa jeuneſſe, ſeconde époque auſſi longue pour le moins que la première. Alors les hommes extrêmement multipliés, ne trouvant plus une quantité ſuffiſante de productions ſpontanées, furent forcés de faire quelques efforts, leur induſtrie ſe développa, ils inventerent des lignes, des filets, des hameçons, des haches, des flèches, découvrirent le feu & ſes uſages, devinrent chaſſeurs & pêcheurs, ſe conſtruiſirent des cabanes, y habitèrent avec leurs femmes & leurs enfans; de-là les plus doux ſentimens de la nature, l'amour conjugal & l'amour paternel; inſenſiblement les hommes ſe formèrent, on

ne sçait trop comment, une espèce de langage, ils se rapprochèrent, on vit naître de petites sociétés, des hameaux; à la suite de ces sociétés, vinrent les préférences, les jalousies, les mépris, les haines, les vengeances, les premiers pas vers l'inégalité, en un mot, tout le cortege de l'état sauvage, proprement dit; état bien éloigné de l'état primitif, qui tenant un juste milieu entre l'indolence du premier âge, & la pétulante activité de notre amour propre, dût être le meilleur pour l'homme, le plus heureux, le moins sujet aux révolutions & qui n'auroit jamais dû finir.

De l'état sauvage l'espèce humaine parvint à la vieillesse, troisieme & derniere époque de son histoire, laquelle subsiste encore aujourd'hui. Ce fut alors qu'elle fit usage de sa perfectibilité, que ses facultés intellectuelles & morales se développerent, le langage s'épura, on inventa les arts, la métallurgie sur-tout & l'agriculture : celle-ci produisit le partage des terres, l'établissement des

és, l'origine du tien & du mien, uifit à son tour la distinction des & des pauvres, des puissans & bles, des maîtres & des esclaves; es loix, les Magistrats, les sou-, les despotes, les procès, les les, les guerres, les arts agréables, , les différens gouvernemens, pôts, les lettres, les sciences, les ns, les plans ridicules d'éducation tout le fatras de notre systême sources fécondes de nos désordres e nos misères.

N'est-il pas visible, conclud Jean-ques, que l'homme né bon & heureux a continué de l'être dans son enfance & dans sa jeunesse, dans son état de stupidité primitive & dans son état sauvage, & n'a commencé à devenir méchant & malheureux qu'à l'époque de sa décrépitude, lorsque ses facultés se développèrent & qu'il entra dans le tourbillon du systême social.

5o. Conséquences du second principe.

D'où il résulte, ajoute ce Philosophe, 1o. que les hommes de la première &

ſeconde époque, n'ont pas été des êtres moraux, qu'ils étoient dans une ignorance invincible de la Divinité, qu'ils n'ont ni mérité, ni démérité, qu'après avoir été bons & heureux dans cette vie, ils l'ont également été dans l'autre.

2°. Que n'étant pas libres, étant incapables du mal moral, ils n'avoient à craindre que les maux phyſiques, tels que la faim, la maladie, la douleur; or ces maux étoient moins cruels alors, la ſomme de ces maux étoit moins conſidérable qu'elle ne l'eſt aujourd'hui; il étoit donc plus avantageux à l'homme d'être que de n'être pas, la nature eſt donc juſtifiée dans ce ſyſtême.

3°. Que la perfectibilité, cette faculté diſtinctive de notre eſpèce, eſt la cauſe de tous nos maux; c'eſt elle qui nous tire de notre condition originelle dans laquelle nous coulerions encore des jours heureux & tranquilles.

4°. Que ce pourroit bien être parconſéquent un acte de bienfaiſance;

que d'enlever à nos enfans en tout ou en partie leur perfectibilité, comme le pratiquent les habitans des rives de l'Orénoque. Ce seroit leur assurer pour toujours l'innocence & le bonheur.

5°. Que les êtres antropophormes, tels que les Pongos, les Orang-Outans, &c. pourroient bien être non pas des animaux, mais des hommes véritables, dont la race n'a pas eu occasion de se développer, & se trouve encore dans l'état primitif de la nature. Ils sont stupides, il est vrai, mais nos ancêtres ne l'étoient-ils pas? Ils ne parlent pas: les premiers hommes parloient-ils davantage?

6°. Que les individus actuellement existans de l'espèce humaine, de quelqu'âge, sexe, état, condition qu'ils puissent être, s'ils veulent être bons & heureux pour la vie présente & pour la vie future, n'ont d'autre route à suivre que celle qui leur est tracée par la nature, d'autre parti à prendre que celui de renoncer aux frivoles avantages de

l'état social, de revenir à l'état d'innocence & de stupidité primitive, & de rentrer dans les forêts avec les ours, pour y vivre d'herbes & de glands.

Mais hélas ! reprend Jean-Jacques, l'espèce humaine une fois pervertie, ne peut rétrograder. Il n'est plus possible à l'homme civilisé de revenir à son innocence primitive. Son mal est incurable, il faut donc se contenter de lui proposer des palliatifs. Je n'en connois qu'un seul qui lui convienne : le voici.

60. Troisième principe de Jean-Jacques.

L'homme civilisé, pour être heureux, doit se tenir le plus près possible de la nature ; forcé de vivre dans le tourbillon social, il doit éviter avec soin tout ce qui contrarie formellement la nature.

C'est-là le troisième principe de Jean-Jacques, principe très-fécond, qui est la clef de la seconde partie de son systême, & qu'on n'a pas assez distingué du principe précédent.

De ce principe Jean Jacques conclud en premier lieu, que les hommes civilisés, factices & vivants en société,

doivent, pour être heureux, renoncer aux ſciences, à nos gouvernemens actuels, à nos religions, à nos plans d'éducation, parce que, dit-il, toutes ces inſtitutions ſociales, telles qu'elles ſont aujourd'hui, ſont évidemment abſurdes, contradictoires, contraires à la nature.

7°. Première conſéquence de ce principe, renoncer à toutes nos inſtitutions actuelles;

1°. Dans ſon premier diſcours couronné à Dijon, il attaque les arts, les lettres, les ſciences, prétend que la ſcience n'eſt pas faite pour l'homme, qu'elle corrompt ſes mœurs, que l'admiration ſtupide que nous donnons à ces talens pernicieux, eſt un preſtige d'illuſion qu'il eſt temps de corriger & de détruire.

1°. A nos ſciences.

2°. Dans ſon contrat ſocial & ſes autres ouvrages politiques, il fronde, ſans ménagement, toutes les eſpèces de gouvernemens actuellement exiſtans en Europe & ailleurs. Il ne conçoit pas comment les hommes, qui par leur conſtitution primitive, ſont tous égaux, libres, indépendans, peuvent s'aſſu-

2°. A nos gouvernemens.

jettir à d'autres hommes, comment un enfant peut commander à des vieillards, comment des imbécilles peuvent conduire des hommes sages, &c. tout cela lui paroît évidemment contre le vœu de la nature.

3°. A nos religions.

3°. Dans la profession du Vicaire-Savoyard, qui fait partie de l'Émile, il s'éleve contre toutes nos religions. Elles sont toutes factices & fantastiques, des religions à symboles & à formules, des inventions purement humaines, pleines de caffardages, de choses incroyables, qui répugnent à la raison; toutes, elles ont servi d'instrument à la politique, elles ont toutes contribué, plus que tout le reste, à retirer l'homme de sa bonté originelle, à le rendre superstitieux, cruel, faux, méchant & malheureux.

La religion chrétienne n'est pas exceptée. Malgré les éloges pompeux que Jean-Jacques fait du pur christianisme, de l'évangile, & de son auteur, il n'en rejette pas moins les miracles, les prophéties, les mystères, toute révélation

ſurnaturelle, toute miſſion divine. Le fils de Marie eſt à ſes yeux grand moraliſte, profond philoſophe, ſage légiſlateur, plus vertueux que Socrate : mais il n'eſt après tout, qu'un homme. Il ne le regarde pas même comme envoyé de Dieu. Cette qualification eſt pour Jean-Jacques une illuſion, une chimère. C'eſt à ce ſujet qu'il oſe dire & écrire : qui ſçait juſqu'où les méditations ſur la Divinité & l'enthouſiaſme de la vertu peuvent, dans les ames ſublimes, troubler l'ordre didactique & rampant des idées vulgaires ? Dans une trop grande élévation la tête tourne : quand ces grands génies ſe feroient dit les envoyés de Dieu, il ne faudroit pas légèrement les traiter d'impoſteurs. Socrate n'a-t-il pas cru avoir un eſprit familier ; l'accuſe-t-on pour cela d'être un fourbe ?

4°. A nos plans d'éducation.

4°. Jean-Jacques ne traite pas mieux nos plans d'éducation. Dans ſon Emile, nos collèges ſont des établiſſemens riſibles ; l'éducation qu'on reçoit dans

le monde n'eſt propre qu'à faire des hommes doubles ; point d'éducation poſitive, parce qu'elle ne tend qu'à former l'eſprit avant l'âge. Il permet aux peuples corrompus d'entretenir à grands frais des Académies, des Univerſités, des Bibliothèques, les autres amuſemens capables de faire diverſion à la méchanceté des hommes. On peut s'en ſervir comme d'une médecine au mal que ces établiſſemens ont cauſé, ou comme de ces animaux malfaiſans qu'il faut écraſer ſur la morſure. Mais les peuples qui veulent, dans l'état ſocial, ſe tenir près de la nature, & être heureux, doivent ſe garantir de toutes ces illuſions. Ils n'ont beſoin ni d'étude, ni de philoſophes, ni de ſçavans.

8o. Seconde conſéquence à ces inſtitutions, il faut leur en ſubſtituer de nouvelles de la façon de Jean-Jacques.

Jean-Jacques n'en reſte pas là. Peu content d'avoir détruit, il veut édifier. Il dit aux hommes civiliſés : Renoncés à toutes vos inſtitutions ſociales, parce qu'elles contrarient la nature. Il vous faut cependant des inſtitutions ſociales, puiſque, contre mon avis, vous voulez

abſolument vivre en ſociété. Eh bien! Voici celles que je crois, après y avoir bien penſé, les plus voiſines de la nature, les plus capables de vous rendre heureux.

1°. Nouvelle ſociété politique.

1°. Par rapport à l'état politique, que tous les individus, étant naturellement égaux, libres, indépendans, commencent par rompre tous les liens qu'ils auront cru contracter, avant l'uſage de leur raiſon; qu'enſuite chacun de ces individus choiſiſſe la ſociété à laquelle il voudra s'unir; que dans chacune de ces aſſociations, qui ne doivent être, ni trop fortes, ni trop foibles, chacun des aſſociés s'alliène totalement avec tous ſes droits par le moyen d'un contrat ſocial, & ſe remette ſous la ſuprême direction de la volonté générale; qu'alors tous les aſſociés conviennent unanimement des loix qu'ils jugeront devoir être les conditions de leur ſociété, & de la forme du gouvernement qu'ils voudront adopter pour l'exécution des loix & pour le maintien de la liberté,

tant civile que politique; qu'enfin le corps social ainsi constitué élise des Magistrats, chargés de gouverner en son nom, & qu'il se réserve avec la souveraineté, le pouvoir inaliénable de destituer ces Magistrats & même de les punir lorsqu'il le croira nécessaire.

Il est clair, remarque Jean-Jacques, qu'avec une pareille organisation, chaque citoyen auroit part à la souveraineté & seroit en même temps soumis & sujet aux loix de l'état; qu'en supposant toute la terre couverte de républiques ainsi constituées, elles seroient toutes également libres, souveraines, indépendantes; elles pourroient de plus par le moyen d'une association fédérative entre elles, se procurer d'abord à elles-mêmes, ensuite à tout le genre humain une paix générale & perpétuelle.

2°. Nouvelle religion.

2°. Pour ces républiques il faut une religion, car jamais, dit Jean Jacques, état ne fut fondé que la religion ne lui servît de base. Mais il veut que sa religion soit civile, c'est-à-dire, qu'elle

forme de bons citoyens, des ſujets fidèles. En conſéquence, la nation ſeule fixera les articles de religion qui ſeront moins des dogmes religieux que des ſentimens de ſociabilité. Ces articles ſeront ſimples, en petit nombre, énoncés avec préciſion, ſans explication, ni commentaire, à-peu-près de cette manière. Il exiſte une Divinité puiſſante, intelligente, prévoyante & pourvoyante, une vie à venir, un bonheur pour les juſtes, des châtimens pour les méchans; à quoi l'on ajoutera la ſainteté du contrat ſocial & des loix. Quiconque ne croit pas ces dogmes, ſera banni de l'état. Quiconque après les avoir publiquement reconnus, ſe conduit comme ne les croyant pas, qu'il ſoit puni de mort: il a commis le plus grand des crimes, il a menti devant les loix. Au reſte, tolérance pour toutes les religions qui tolèrent les autres, ſi leurs dogmes toutefois n'ont rien de contraire aux devoirs du citoyen Il ne doit y avoir d'excluſion que pour ceux qui oſent dire, hors de l'égliſe point de ſalut.

3°. Nouveau plan d'éducation.

3°. Après la religion civile, chaque république a besoin d'un plan uniforme d'éducation. Rien n'est plus simple que celui de Jean-Jacques. S'en tenir à perfectionner les organes de la jeunesse. Ne former la raison, ne parler aux jeunes gens de Dieu, de morale, de religion, que vers l'âge de dix-huit ans. C'est ce qu'il appelle éducation purement négative. L'homme, en effet, n'est-il pas bon par sa nature? Tant que rien d'étranger à lui ne l'altérera, ne sera-t-il pas toujours bon & heureux? Laissons-le donc dans l'état où la nature l'a fait naître. Donnons lui un talent, un métier. Ne peut-il pas être homme, être citoyen sans être sçavant ? Pourquoi former une raison qui ne peut que l'égarer ? Pourquoi le soumettre à une autorité qui ne peut que l'aveugler? Qu'il reste entre les mains de sa conscience le meilleur des guides, & de la nature qui ne ment jamais.

4°. Quant aux arts plus curieux qu'utiles, aux Belles-Lettres, aux sciences,

Jean Jacques ne les admet pas dans ses républiques. Il n'excepte que quelques génies sublimes, quelques ames privilégiées, capables de résister à la bêtise de la vanité, à la basse jalousie, & aux autres passions qu'engendre le goût des Lettres. C'est à eux seuls qu'il convient, pour le bien de tous, de s'exercer à l'étude. Une ignorance modeste est le partage de tous les autres.

4. Jean-Jacques donne l'exclusion aux sciences & aux sçavans.

Tel est le systême complet du citoyen de Genêve. On a sous les yeux son but, ses principes, ses preuves, ses conséquences, tout l'ensemble de sa philosophie. Ceux qui seront curieux de consulter les textes, ou d'avoir des éclaircissemens plus étendus sur la vie & la doctrine de ce Philosophe, peuvent lire l'*Analyse* de ses écrits, depuis la pag. 21 jusqu'à la pag. 108, & *l'Examen* depuis la pag. 13 jusqu'à la pag. 95, & depuis la pag. 130 jusqu'à la pag. 175. Ces deux Opuscules imprimés, le premier en 1785, le second en 1786, se distribuent chez la veuve Duchêne, à Paris, rue St. Jacques.

9o. Conclusion.

II°.

Précis du Systême des Économistes.

Les Economistes pensent avec Jean-Jacques que le genre humain est depuis bien des siècles désordonné & malheureux. Ils se proposent comme lui de nous ramener dans la vraie route du bonheur, & de nous la faire connoître. Enfin ils adoptent le principe fondamental du citoyen de Genève, savoir que les premiers hommes sont sortis des mains de la Nature dans un état de stupidité & de perfectibilité, avec cette différence néanmoins que, selon Jean-Jacques, ils avoient une ame spirituelle dont les facultés n'étoient encore qu'en puissance, au lieu que suivant les économistes, ces premiers hommes ne reçurent de la Nature qu'un instinct physique perfectible.

Ce premier principe supposé de part & d'autre, les deux écoles se séparent pour ne plus se rejoindre. Nous avons vu, en effet, que Jean-Jacques place le

bonheur

bonheur & la bonté de l'eſpèce humaine dans la ſtupidité primitive ; les économiſtes au contraire placent la route du bonheur dans la perfectibilité, c'eſt-à-dire, dans la faculté que notre eſpèce a reçue de ſortir de ſa ſtupidité, de s'élever au-deſſus de ſon état primitif & enſuite de ſe perfectionner. C'eſt en ce point précis que ſe trouve la ligne de démarcation des deux ſyſtêmes.

On peut donc regarder cette maxime, *l'inſtinct de l'eſpèce humaine doit pour arriver au bonheur faire uſage de ſa perfectibilité*, comme la baſe & le premier principe de la doctrine économique, par oppoſition au ſyſtême de Jean-Jacques.

1o. Premier principe des Économiſtes.

Mais comment l'inſtinct phyſique de l'homme peut-il uſer de ſa perfectibilité ? comment peut-il ſe mettre en activité, puis ſe perfectionner ? quels moyens a-t-il pour ſortir de ſa ſtupidité primitive ?

Les économiſtes connoiſſent deux

moyens & n'en connoiſſent que deux. Le premier, c'eſt le beſoin phyſique, la néceſſité toujours preſſante, toujours renaiſſante, où eſt l'eſpèce humaine, de boire, de manger, de dormir, de ſe vêtir, &c. &c. Par le beſoin l'inſtinct eſt forcé d'agir, de ſe mettre en activité, de travailler à ſe procurer des alimens ſous peine de mort. Le beſoin phyſique eſt donc le reſſort, le mobile de l'eſpèce humaine. Il l'agite, il la pouſſe, il la violente, il lui donne la première impulſion, & cette première impulſion ſe ſoutient, ſe propage juſqu'au moment où la machine de l'individu ſe diſſout. Non-ſeulement le beſoin eſt notre reſſort, notre mobile, il eſt encore notre unique reſſort, notre unique mobile. Il eſt le ſeul qui mette l'eſpèce humaine en mouvement. Nos Philoſophes qui n'aiment pas la métaphyſique, mais qui ſont grands Phyſiciens, s'en tiennent au beſoin, le beſoin leur ſuffit; ils expliquent tout ſans avoir recours à ce reſſort intérieur,

libre, actif, spirituel, dont les Philosophes anciens & modernes ont fait tant d'usage, mais qui ne serviroit qu'à compliquer le systême très-simple de l'Economie.

Ainsi le besoin physique, ressort unique, mobile unique de l'espèce humaine, le seul que la Nature lui ait donné pour agir, pour se mettre en activité. Jusqu'ici nulle distinction entre notre espèce & l'espèce animale. Les animaux sont également poussés, mis en action par des besoins; le fait est certain. Mais les animaux, disent nos Philosophes, n'étant pas perfectibles, n'ont aucune règle pour satisfaire leurs besoins. Ils le font sans ordre, au hazard, à l'aventure. L'homme, au contraire, favori de la Nature & son être privilégié, en a reçu la faculté, le goût, le penchant de connoître, de suivre, & d'imiter l'ordre admirable qui règne dans la Nature physique. Cet ordre, placé sous les yeux, mis à la portée de l'espèce humaine, est le

ſeul guide qu'elle doive ſuivre, le ſeul modèle qu'elle doive imiter, la ſeule règle à laquelle elle doive ſe conformer pour ſe procurer ſes beſoins en tout genre & de toute eſpèce.

Second principe.

Voilà donc tout l'homme, ſuivant les économiſtes; le beſoin eſt le ſeul reſſort qui le faſſe agir, l'ordre naturel eſt le ſeul guide qu'il doive ſuivre pour ſatisfaire le beſoin. De là naît le ſecond principe de la doctrine économique: *dans l'eſpèce humaine tout eſt né de l'ordre & du beſoin*; oui, dans ce ſyſtême, l'homme peut avec l'ordre & le beſoin ſeuls, ſans l'intervention d'aucune autre cauſe, parvenir non-ſeulement au bonheur, mais à la plus grande perfection phyſique, morale & politique.

En effet, diſent ces Philoſophes, de deux choſes l'une, ou l'homme pour ſatisfaire ſes beſoins imite la nature, ſuit la marche phyſique de la nature, obéit à l'ordre naturel; alors il ſe perfectionne, il fait un bon uſage de

ſa perfectibilité, il devient bon & heureux : ou l'homme n'obéit pas à l'ordre de la nature ; alors il reſte dans ſon état primitif & ſauvage, auſſi ſtupide que les animaux, il n'exiſte pour lui que mal phyſique & moral, il eſt déſordonné, dépravé, malheureux. *L'obéiſſance à l'ordre naturel* eſt donc en dernier reſſort pour l'eſpèce humaine *la ſeule route du bonheur*, le ſeul moyen qu'elle ait de ſe perfectionner & de ſe rendre heureuſe ; & c'eſt le troiſième principe des économiſtes ; celui ſur lequel ils inſiſtent le plus, & dont ils prétendent donner les preuves les plus démonſtratives.

3o. Troiſième principe.

La principale de leurs preuves, ils l'apuyent, à l'exemple de Jean-Jacques, ſur l'Hiſtoire du genre humain, qu'ils tirent, de même que ce Philoſophe, des archives ſacrées de la Nature.

4o. Preuve du troiſième principe.

Ils racontent que les premiers hommes ſortirent au commencement des mains de la Nature véritablement hom-

mes, avec un corps parfaitement organisé, un instinct physique perfectible, le besoin physique leur unique ressort, & un goût décidé pour considérer, consulter & suivre l'ordre admirable de la nature, qu'ils avoient sous les yeux & qui devoit leur servir de modèle pour se procurer sans efforts tous leurs besoins. Ils ajoutent que ces individus ainsi pourvus furent répandus dans les forêts, nuds, éloignés les uns des autres, & plongés au pied des chênes dans une espèce de sommeil léthargique.

50. Histoire du monde primitif.

Sans doute que la nature n'a point dit à nos philosophes, ni comment, ni à quelle époque, ni en quel nombre ces individus parurent la première fois sur la terre. Au moins ils gardent sur ces points un profond silence. On voit seulement par la suite de la narration qu'il y eut dans cette première origine, des individus de l'un & de l'autre sexe en nombre à-peu-près égal.

Quoi qu'il en ait été, nos ancêtres

à leur reveil ſe trouvant preſſés par la faim, ſe lèvent, courent les forêts, cherchent de quoi ſatisfaire leur beſoin, prennent leur premier repas à la table ronde de la nature, ſe rencontrent après quelques courſes, ſe reconnoiſſent pour être de la même eſpèce, ſentent le beſoin qu'ils ont les uns des autres, s'approchent, s'uniſſent, forment entre eux une eſpèce de ſociété, ſe parlent à la faveur de l'inſtrument vocal, prononcent des mots articulés, s'entendent parfaitement, & ſur le champ leur inſtinct qui n'étoit encore qu'induſtrie ſe perfectionne & devient intelligence.

Voilà donc ces premiers hommes parvenus à l'intelligence par le beſoin & par l'ordre auquel ils ſe ſont conformés juſqu'ici; alors ils ſentent qu'il eſt dans l'ordre de pourvoir à leur ſubſiſtance, de travailler de concert à l'Agriculture qui reproduit les alimens, de cultiver la terre, défricher les forêts, déſſecher les marais, de rendre

l'Agriculture prospère & de se procurer le plus grand produit net possible. Aussitôt il placent de gros fonds sur la terre & sous le ciel. Les voilà flottans entre l'espérance d'une bonne récolte, & la crainte d'une mauvaise. L'ordre leur montre que pour calmer leurs allarmes ils ont besoin d'un appui supérieur, d'un patron, d'un protecteur en qui ils ayent confiance & par conséquent d'une religion & d'un culte.

Dociles à la voix de cet ordre bienfaisant, ils se forment une religion agricole, & leur instinct s'élève à l'instant par le bien-être jusqu'à la spiritualité. Alors ils deviennent par obéissance, amour & résignation, les amis de la divinité. Alors s'ouvre une heureuse correspondance entre le ciel & la terre. Alors les nœuds sacrés du mariage se resserent; alors les hommes ont des compagnes, les familles s'étendent, la population augmente, on se partage les terres, on distingue les propriétés, on en fixe les limites, chaque pro-

priété devient respectable à la cupidité qui ne respecte rien ; le genre humain excessivement multiplié, est forcé par l'ordre & le besoin de se séparer par cantons, & de former différens peuples qui, néanmoins, conservent la langue primitive, la religion primitive, & la même conduite.

Les propriétaires, placés dans des enceintes considérables circonscrites par les mers, des fleuves, des montagnes s'apperçoivent qu'il est d'une nécessité absolue de mettre leurs propriétés à l'abri des usurpations domestiques & des invasions extérieures, de former par conséquent de grandes sociétés agricoles particulières & conventionnelles. Ils s'assemblent dans chaque canton, s'associent librement & volontairement par le moyen d'un contrat social, se font un code de loix positives, se soumettent d'un commun accord à l'observation de ces loix unanimement adoptées par tous les membres de l'association, élisent &

instituent des Magiſtrats auxquels ils confient l'autorité de faire exécuter les loix, & de maintenir les propriétés, la liberté, la sûreté de chaque citoyen, & comme ils connoiſſent avec évidence ce que l'ordre preſcrit, ce qu'il défend, par rapport aux droits ſacrés & impreſcriptibles de la propriété, ils ſe promettent mutuellement de ſe réunir ſous l'étendard victorieux de l'évidence avec toutes leurs forces, pour le maintien des propriétés de chacun des membres du corps ſocial.

De-là les grandes ſociétés agricoles du monde primitif; elles ont toutes les inſtitutions naturelles, toutes les inſtitutions ſociales que le beſoin leur rend néceſſaires, & il ne leur manque pour la perfection d'un corps bien organiſé, qu'un chef placé à la tête de la ſociété. L'ordre apprend aux propriétaires que toute ſociété policée doit avoir un ſouverain, que la ſouveraineté doit réſider ſur une ſeule tête, qu'elle doit être héréditaire, par

ser dans la même famille, d'aînés en aînés, de mâles en mâles. Aussitôt dans chaque société agricole se fait par les propriétaires l'élection d'un Monarque, ils lui assurent la Couronne pour lui & ses descendans mâles par ordre de primogéniture à perpétuité; ils décident en même-tems qu'il sera chargé 1°. De garantir toutes les propriétés de l'Etat contre les invasions étrangères. 2°. De réprimer par la justice les usurpations intérieures. 3°. De procurer les constructions publiques, villes, ports, canaux, ponts, chaussées, chemins. 4°. De répandre de vive voix & par écrit la connoissance de l'ordre dans les villes & dans les campagnes, de faire pour ce genre d'instruction absolument indispensable tous les établissemens nécessaires, en laissant néanmoins la liberté de la contradiction, parce que la contradiction n'est pas moins avantageuse à l'évidence que funeste à l'erreur.

Mais comme ces grands objets sont

dispendieux, l'ordre prescrit aux propriétaires d'assigner au Monarque une portion fixe & proportionnelle, telle que le dixième, plus ou moins, du produit net de chaque propriété territoriale, à la charge néanmoins qu'il ne pourra rien exiger, imposer, emprunter au de-là, & que de plus l'emploi de ce revenu tournera tout entier à l'acquit & au profit commun du corps social, sauf les besoins du Souverain & de son auguste famille.

Et dans le cas où les propriétés, la liberté, la sureté des citoyens seroient attaquées par le Monarque ou ses préposés, alors toutes les volontés, toutes les forces du corps social réunies par l'évidence victorieuse de l'ordre, formeront contre l'usurpation une contre-force irrésistible.

Par le moyen de ces sages précautions, dictées par l'ordre & le besoin, fut établi dans le monde primitif par les premiers hommes & leurs successeurs, le gouvernement politique le plus

parfait, qu'on nomma despotisme légal ou physiocratie. Ces sages propriétaires, convaincus que l'ordre naturel & essentiel des sociétés politiques embrasse dans sa bienfaisance tout le genre humain, ajoutèrent seulement que toutes les associations fraterniseroient ensemble, qu'il y auroit entre elles une confédération générale, un intérêt commun, qui les réuniroit contre tout usurpateur, & qu'en signe de fraternité, il y auroit pleine & entière liberté de commerce, sans gêne, sans prohibition, sans droits d'entrées ni de sorties, sans charges onéreuses, sous quelque prétexte que ce puisse être.

Il est donc démontré, concluent les économistes, que l'attention à se procurer tous ses besoins d'une manière conforme à l'ordre, a conduit le monde primitif à la plus grande perfection physique, morale, politique & religieuse.

6°. Quatrième principe des Économistes.

D'où il résulte que la désobéissance à cet ordre bienfaisant doit être & est

néceſſairement la cauſe de toutes les misères, de tous les déſordres & de tous les préjugés, ſous leſquels l'humanité gémit depuis tant de ſiècles. C'eſt le quatrième principe de ces Philoſophes, ils le prouvent par le dévelopement de l'hiſtoire du monde moderne & du monde actuel.

7°. Hiſtoire du monde moderne & actuel.

Ils diſent que parmi les empires agricoles, parvenus par l'obéiſſance au plus haut degré de gloire & de ſplendeur & parfaitement unis entre eux, il s'en trouva dont les chefs oſèrent donner l'exemple de la révolte contre l'ordre, que ces Monarques eurent la manie des conquêtes, retirèrent les peuples de l'agriculture, en firent des ſoldats pillards & vagabonds; que l'eſprit conquérant s'étant répandu, toutes les nations furent uniquement occupées à ſe détruire les unes les autres; les Chaldéens furent ſubjugués par les Perſes & les Médes, ceux-ci par les Grecs, vaincus à leur tour par les Romains, qui devinrent eux-mêmes la

proie des nations du Nord ; de-là des invasions & des déprédations innombrables qui eurent pour suites l'état sauvage & barbare, répandu sur presque toute la surface de la terre ; l'on en excepte l'immense & immortel Empire des Chinois, qui jamais ne se sont écartés de l'ordre, du moins pour les articles fondamentaux & essentiels.

Ce n'est que depuis le milieu du quinzième siècle, continuent nos Philosophes, que les Nations de l'Europe ont commencé à secouer le joug de l'ignorance & de la barbarie. Ce n'est qu'à cette époque qu'elles ont fait quelques pas vers l'ordre de la nature, seule route de la perfection & du bonheur. Mais hélas ! que nous sommes encore éloignés de l'heureux terme auquel le monde primitif étoit parvenu, par son obéissance aux loix de l'ordre. Quel contraste entre notre conduite, & celle des premiers hommes !

Pénétrés de douleur à la vue de ce-

8°. Des ordres étranges du monde actuel.

contraste, les économistes plus intraitables encore & plus enthousiastes que le citoyen de Genève, renversent sans miséricorde toutes nos institutions. A les entendre, elles sont toutes évidemment opposées aux loix les plus inviolables de l'ordre. Quoi! disent-ils, l'ordre de la nature étant simple comme la nature elle-même, n'est-il pas évident que tout devroit être un, qu'en tout devroit se rencontrer l'unité; qu'il ne devroit par conséquent exister sur la terre qu'une seule espèce de Gouvernement, une seule Loi, un seul Langage, une seule Religion, un seul Culte, une seule conduite? Que signifient donc cette variété de Gouvernemens adoptés dans l'Europe, cette multitude infinie de Loix civiles, criminelles, militaires, financières, mercantiles &c. Toutes ou presque toutes également absurdes, cruelles & contradictoires, cette diversité inconcevable de religions, de cultes, de cérémonies parmi des frères qui ne devroient avoir qu'un

qu'un même eſprit, un cœur & une ame. Pourquoi dans toutes les contrées de l'Europe ces outrages énormes faits à chaque inſtant au droit ſacré de la propriété perſonnelle, mobiliaire & foncière? Pourquoi ces guerres atroces & ſanglantes, ces règlemens onéreux, ces vexations horribles, ces impôts accablants, ces tortures, ces gênes, ces corvées, ces milices, ces preſſes, ces privilèges excluſifs, ces haines de Nations â Nations, ces vengeances, ces repréſailles &c.? Point d'égards pour l'Agriculture & les Agriculteurs. Par la nature & l'importance de leurs travaux, l'ordre les place à la tête des autres claſſes de toute ſociété agricole, immédiatement après le Monarque & les propriétaires; & l'on n'a pas honte de les ranger dans la dernière des claſſes du corps ſocial! Point de liberté pour le commerce & les commerçans. Point d'encouragement pour l'induſtrie & les gens induſtrieux. En Europe tout eſt Finance, tout eſt pour les Financiers;

on n'y voit que bévues dans l'adminiſtration, concuſſions, déprédations, injuſtices &c. &c. &c.

9°. Remède à ces déſordres.

La concluſion naturelle de ces incurſions économiſtes eſt, que tout étant corrompu & déſordonné dans le monde actuel, il eſt d'une néceſſité abſolue, ſous peine d'une deſtruction prochaine & totale, que chaque ſociété politique rentre promptement dans l'ordre ; qu'à cet effet, tous les états de l'Europe renoncent à leurs inſtitutions morales, religieuſes & politiques ; qu'après avoir rompu tous les liens qui les attachent à leurs gouvernemens préſens ; elles forment de nouvelles aſſociations libres & volontaires, ſur le modèle de celles qui ont eu lieu parmi les premiers hommes, & qui ont fait le bonheur, la ſplendeur & la gloire du monde primitif pendant des milliers de ſiècles.

C'eſt-là ce que ces Philoſophes appellent *la grande révolution*, *le renouvellement*, *la reſtauration*, *la régénération*, *la ſeconde création* ; & c'eſt pré-

cifément ce que Jean-Jacques fe propofoit, lorfque perfuadé que le genre humain ne fe détermineroit jamais à rentrer dans fa ftupidité primitive, il cherchoit à le rapprocher du moins de la nature, en fubftituant à nos anciennes inftitutions, de nouveaux plans de gouvernemens, de religion & d'éducation.

10°. Parallele de la philofophie de Jean-Jacques, avec celle des Economiftes.

Ce qui eft plaifant, c'eft que Jean-Jacques & les Economiftes, voulant nous conduire de part & d'autre dans la route du bonheur, détruifent depart & d'autre tous nos établiffemens actuels, comme contraires à la nature ou à l'ordre de la nature, & que pour *régénérer*, *renouveller*, *récréer* le genre humain, ils lui préfentent des plans, felon eux, infiniment plus folides, plus avantageux, plus magnifiques que les nôtres, & que les plans de ces grands réformateurs fe croifent auffi parfaitement, font auffi formellement oppofés, que le oui & le non, le noir & le blanc.

Jean-Jacques, en effet, ne veut fur la terre que de petites républiques dans

le goût de Sparte ; les Économistes exigent que nous formions de grands empires agricoles sur le modèle de l'empire chinois. Jean-Jacques s'en tient à la religion civile, propre à former des citoyens, soumis au contrat social & aux loix. La religion des Économistes est une suite, un effet nécessaire de l'ordre naturel & du besoin, elle est agricole, elle entraîne après elle un culte, des temples, des Ministres, des fêtes, des processions, des cantiques, des danses, de la musique, des festins agricoles. L'éducation de la jeunesse, selon Jean-Jacques, doit être purement négative, se borner à former les organes du corps. Elle doit, pour être conforme à l'ordre, suivant les Économistes, commencer dès la plus tendre enfance. Il faut d'abord montrer aux enfans, aux plus petits enfans, à lire, à écrire, à calculer; ensuite leur donner, même dans les campagnes, la connoissance de l'ordre, de ses trois cours, de ses institutions naturelles, sociales &

politiques, ajouter à cette ſcience, qui eſt la ſcience des ſciences, la ſcience de la vie, la ſcience de la bonne conduite, en un mot *la ſcience*, ajouter, dis-je, l'étude plus ou moins approfondie de la phyſique, de la morale & de la politique, dont la phyſique eſt la baſe, puiſque la nature ſeule eſt le fondement dont tout le reſte dépend. Dans les républiques de Jean-Jacques, point de Philoſophe, point de Sçavans, point de luxe, point de ſuperfluités. Dans les empires de nos Economiſtes, abondance, richeſſes, profuſion; ſe procurer tous ſes beſoins d'abord, ſatisfaire enſuite tous ſes déſirs, puis toutes ſes fantaiſies, le tout néanmoins conformément à l'ordre, & en ſuivant exactement la marche phyſique de la nature. Quant aux arts, aux ſciences, aux lettres, permis de ſe livrer à toutes ſans exception, même avec eſpérance fondée d'étendre les connoiſſances humaines bien au-delà des bornes ordinaires, par la raiſon que notre inſtinct *perfectible* de ſa nature

peut toujours se perfectionner, monter de dégrés en dégrés, parvenir par l'imitation fidèle de la nature, à ces découvertes sublimes, qui ont rendu si longue & si heureuse la vie de nos premiers peres.

En un mot, ce qui démontre plus que tout le reste & l'opposition de ces deux systêmes & le charlatanisme de ces Philosophes, c'est qu'après avoir assuré que la nature, qui *ne ment jamais*, est leur guide unique, ils vont cependant aboutir à des routes opposées. Jean-Jacques dit, la perfectibilité est la cause de tous nos maux; elle est la seule route du bonheur, selon les Économistes. Restez dans votre état primitif, dit Jean-Jacques, ne vous perfectionnez pas. Perfectionnez-vous, s'écrient les Économistes, sortez au plutôt de votre ignorance & de votre stupidité primitive. Pour être heureux, réduisez-vous au simple nécessaire, dit Jean-Jacques. Multipliez vos richesses, contentez vos desirs; ne dites jamais c'est assez, prêchent les Économistes.

Eſt-il poſſible que la nature ait jamais tenu un langage auſſi contradictoire? Ces Philoſophes nous trompent donc, après s'être trompés eux-mêmes. Ils ſe ſont égarés, & veulent nous égarer à leur ſuite. Or, il eſt écrit, malheur à des aveugles, qui ſe laiſſent conduire par d'autres aveugles. Ils tombent les uns & les autres dans le précipice (1).

I I I.

Précis du Syſtême de M. Court de Gebelin.

Quoique les défenſeurs de l'économie ne placent pas communément M. Gebelin au rang de leurs confreres, il eſt cependant certain que ce Philoſophe étoit un parfait économiſte, & qu'il a même fait *à la ſcience* pluſieurs

(1) On peut, ſi l'on eſt curieux de connoître à fonds la doctrine des Economiſtes, lire l'Analyſe & l'Examen du ſyſtême de ces Philoſophes. (Cet Opuſcule, imprimé en 1787, ſe trouve chez la veuve Duchêne, à Paris, rue St. Jacques).

additions importantes, qui méritent de leur part la plus vive reconnoissance.

1°. M. Gebelin est un parfait Economiste.

M. Gebelin est un parfait Economiste. Il pense avec tous ces Philosophes, 1o. que les hommes, dans la premiere origine, ont été stupides, mais perfectibles, capables de s'élever au-dessus de leur stupidité primitive; 2°, que la route du bonheur étoit pour eux, non pas de rester dans une indolente stupidité, mais d'en sortir promptement, & de faire usage de leur perfectibilité; 3°, d'employer à cet effet les deux moyens que la nature leur fournissoit; sçavoir le besoin physique, qu'ils étoient forcés de satisfaire sous peine de mort, & l'ordre physique auquel ils étoient obligés de se conformer, sous peine de demeurer toujours stupides, ou dépravés & malheureux; 4°. Qu'en réunissant ces deux moyens, les hommes étoient assurés de parvenir au bonheur, à la plus grande perfection physique, politique & morale; 5o, Qu'en les séparant, au contraire, en

voulant se procurer le boire, le manger, les autres besoins, sans avoir préalablement étudié, connu, combiné l'ordre physique, la marche physique de la nature, les différentes propriétés des êtres qui composent la nature, ils rentroient nécessairement dans la classe des animaux, & devenoient, par leur désobéissance à l'ordre, misérables & désordonnés.

M. Gebelin adopte ces principes fondamentaux de la science. A l'exemple des autres Economistes, il les appuye sur l'histoire du genre humain, tirée mot pour mot des archives de la nature. Il croit que les premiers hommes & leurs descendans ont été heureux tant qu'ils sont restés soumis à l'ordre, que, vers l'an 800, avant notre Ere, ils sont tombés dans les plus grands maux, parce qu'à cette époque ils se sont révoltés contre l'ordre, que même encore aujourd'hui nous sommes, on ne peut pas plus malheureux, parce que nous sommes *des pygmées de rebellion* contre l'ordre.

N'eſt-il pas viſible, en effet, s'écrie M. Gebelin avec tous ſes confreres, & peut-être plus haut que tous ſes confreres, qu'en Europe, où les peuples ſe donnent pour être les plus civiliſés, tous les gouvernemens ſont formellement oppoſés à ce que l'ordre preſcrit ſur cette matiere ; que les moyens qu'ils employent, pour procurer à l'humanité ſes beſoins, ſont contraires à l'ordre ; que toutes leurs inſtitutions ſociales, leur légiſlation civile & criminelle, leur adminiſtration générale & particulière, leurs maximes & leur pratique au ſujet des impôts, de l'agriculture, du commerce, des manufactures, de l'induſtrie, de la propriété, de la liberté, de la ſûreté des citoyens, ſont autant d'attentats contre l'ordre, en contradiction perpétuelle avec les leçons ſublimes & bienfaiſantes que les *hérauts de l'ordre, les amis de l'ordre & de la vérité*, ne ceſſent de mettre, depuis plus de trente ans, ſous les yeux des peuples & de leurs ſouverains ?

D'où M. Gebelin conclud qu'il est d'une nécessité absolue, 1°. de supprimer toutes nos institutions politiques; 2°. de leur en substituer de nouvelles qui soient conformes à l'ordre, & approuvées comme telles par les *hérauts de l'ordre*; sans quoi il menace le genre humain d'une destruction prochaine & très-prochaine; M. Gebelin est donc incontestablement pour la *réforme* générale, *la révolution* universelle, *la régénération*, & la *nouvelle création*; il est donc, à la lettre, un véritable & parfait Economiste.

2°. Il se prétend inventeur ou l'un des inventeurs de l'économie.

2°. Loin d'être un faux frere en économie, il prétend à la gloire d'être quelque chose de plus qu'un fidèle Economiste; il fait entendre qu'il est, sinon l'inventeur, du moins un des inventeurs *de la science*. Après avoir annoncé que son système *s'unit* avec celui des Economistes, comme *deux moitiés en un tout*, il insinue que *la base* de la doctrine économique n'a été jettée que vingt ans après *l'époque de ses plus opi-*

nières travaux, & qu'il n'a rencontré, qu'après cette époque, *des compagnons de voyage à la fontaine de vérité.* Sa découverte étoit donc déjà faite, il possédoit donc déjà *la vérité* au moment de la *rencontre*, il ne tient donc *la science*, ni du Docteur Quesnai, qu'on regarde comme *l'illustre patriarche* de l'école économique, ni d'aucun autre. Il ne la doit qu'à ses méditations & à ses recherches.

La chose, au reste, n'est pas aussi difficile à concilier qu'on pourroit l'imaginer. Il est très-possible que le Docteur Quesnai, à Versailles, & le jeune Gebelin, à Lausanne, ayent donné, sans se copier l'un l'autre, dans le même travers; sur-tout si l'on fait attention que le systême économique peut fort bien être un systême renouvellé des Grecs, & peut-être d'un peuple encore plus ancien que les Grecs.

Tout le monde convient, en effet, qu'il s'est trouvé dans l'antiquité des Philosophes qui soutenoient que le

monde physique a toujours existé, & même par la nécessité de sa constitution & de sa nature. Les Épicuriens, Lucrece sur-tout, se sont élevés avec la plus grande force contre cette étrange doctrine. Or une des plus grandes difficultés de ce systême étoit d'expliquer, comment, sans l'intervention d'une cause première, toute puissante & intelligente, sans l'influence d'une providence infiniment bonne & sage, le genre humain livré à lui-même, pouvoit se perfectionner, former des sociétés, se donner des institutions sociales, politiques, religieuses, établir des gouvernemens, seuls capables d'entrenir la paix & l'harmonie dans les choses humaines.

3°. Ce systême paroît plus ancien.

Ces Philosophes répondoient sans hésiter, que *l'ordre* & le *besoin* suffisoient pour rendre raison de ce phénomène; qu'avec *le besoin*, unique ressort & mobile de l'espèce humaine, & *l'ordre physique*, regle unique de notre espèce, les hommes pouvoient, en se

conformant à la nature, pour satisfaire à leurs besoins, parvenir à tout, s'élever à la plus grande perfection physique & morale, se procurer même le gouvernement le plus stable, le plus heureux & le plus parfait; qu'ainsi le genre humain pouvoit aisément se passer, & d'une providence pourvoyante à tout, & d'un principe intérieur, spirituel, libre, actif, essentiellement distingué du corps. Ces Philosophes appelloient tout cela un échafaudage absolument inutile. Avec *l'ordre* & le *besoin* ils suppléoient & suffisoient à tout.

Où est l'impossibilité que le Docteur Quesnai & M. Gebelin soient tombés, chacun de leur côté, sur quelques écrits de ces anciens Philosophes, qu'ils en ayent de part & d'autre goûté la doctrine, & qu'ils aient cru devoir l'un & l'autre entreprendre *les plus opiniâtres travaux* pour la communiquer aux hommes, *leurs amis & leurs freres* ? Ils ne seroient, en ce cas, l'un & l'autre

que les copiſtes, les échos & les ſinges de l'antiquité. Qui ſçait même ſi *le grand ordre*, connu & célébré par les lettrés de la Chine, d'après Confucius leur maître, ſous le nom du grand Ly, n'aura pas ſervi de modèle à MM. Queſnai & Gebelin. Alors il ne doit plus paroître étonnant que, par reconnoiſſance, ils parlent avec tant d'enthouſiaſme, tant d'emphaſe, & des *koua* de Confucius & du gouvernement Chinois.

4°. M. Gebelin perfectionne ce ſyſtême; recule les bornes *de la ſcience.*

3°. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que M. Gebelin, quoiqu'en diſent les Economiſtes, a beaucoup perfectionné leur ſyſtême. Il a d'abord eu le courage d'annoncer d'un ton, ſans comparaiſon plus ferme que ſes aſſociés, qu'il n'exiſtoit dans l'Univers qu'un ſeul ordre, que cet ordre naturel & phyſique étoit l'ordre par excellence, *le grand ordre*, qu'il étoit par ſa nature éternel, eſſentiel, immuable & néceſſaire, qu'il devoit être la regle, le guide, le modèle auquel tous les êtres, l'homme lui-même

devoient ſe conformer pour arriver à leur deſtination & jouir de la portion du bonheur qui leur étoit deſtiné ; à quoi ce Philoſophe ajoutoit que la nature a tout fait, qu'elle eſt la cauſe unique de tout ce qui exiſte, que tout a ſa cauſe & ſa raiſon dans la nature, que *tout eſt un* dans l'Univers, que rien ne ſe fait de rien, que la création pourroit bien n'être qu'un renouvellement opéré par des révolutions, que tel paroît être le ſentiment des phyſiciens & des naturaliſtes de nos jours, &c.

Doctrine, comme on voit, qui dans ſon enſemble rappelle viſiblement celle de ces anciens Philoſophes, partiſans du dogme de l'éternité & de la néceſſité du monde phyſique, doctrine par conſéquent qui rentre évidemment dans le dogme affreux du matérialiſme le plus univerſel & le plus abſolu.

Et c'eſt, ſans-doute, ce qui a fait dire, avec connoiſſance de cauſe, au meilleur des amis de M. Gebelin, dans l'éloge qu'il a conſacré à ſa mémoire :

» Court

» Court de Gebelin vit *la science* en
» grand, & il en recula les bornes : il
» réfléchit, il compara, il combina,
» & lia ses idées, pour en former un
» systême, que j'appelle *le vrai systême*
» *de la nature*. Quelques Ecrivains en
» avoient jetté les fondemens ; lui seul
» a élévé, d'une main hardie, l'édifice
» qui bravera l'injure des siècles, & dont
» la postérité, toujours admiratrice des
» ouvrages de génie, sentira le prix
» bien plus que nous ».

Eloge de Court de Gebelin, p. 2.

4°. M. Gebelin employe de plus en faveur de l'économie, des preuves dont les autres Economistes n'ont fait aucun usage. Il a pris, comme il le dit lui-même, le chemin le plus long, tandis que *ses compagnons de voyage* prenoient *le plus court*. La plupart des Professeurs *de la science* se contentent d'exposer en général les leçons de l'ordre, ce que l'ordre prescrit, ce qu'il défend, en quoi consiste l'ordre naturel & essentiel des sociétés ; ils nous donnent une espèce de catéchisme, dans lequel on

50. Il ajoute au systême une seconde partie, de nouvelles conséquences, & de nouvelles preuves.

trouve la conduite que doivent tenir les enfans de la nature pour être heureux, ou pour se persuader du moins qu'ils le sont.

Cette méthode n'a pas été du goût de M. Gebelin. Il l'a jugée trop seche, peu capable d'attirer des Prosélytes, & d'augmenter le nombre des adeptes. Il a senti qu'il falloit présenter les avantages immenses de l'ordre, sous un aspect moins sérieux, plus instructif, plus *amusant*. Sans perdre de vue l'objet principal *de la science*, qui est de rendre les hommes heureux par la connoissance, l'amour & la pratique du grand ordre, il s'est proposé de démontrer que l'obéissance à cet ordre bienfaisant, non-seulement est la seule route du bonheur, *hors de laquelle point de salut*; mais qu'elle conduit encore nécessairement l'espèce humaine à toutes les découvertes, à toutes les *origines*, à toutes les sciences, & qu'elle est de plus *la clef* de toutes les *antiquités* allégoriques & historiques, au moyen de laquelle

tous les monumens anciens ; fermés jusqu'à nos jours, s'ouvrent, se casent, s'expliquent, deviennent clairs & intelligibles.

C'est-là ce que M. Gebelin appelle la seconde partie de *l'admirable* systême du grand ordre, laquelle *s'unit* avec la première comme *deux moitiés en un tout*. C'est pour cette seconde partie, dont, à coup-sûr, il est seul l'inventeur, qu'il prétend avoir reçu *une mission particulière*. C'est au développement de cette partie du systême, qu'il consacre *ses plus opiniâtres travaux*. Il convient qu'il se seroit rendu *coupable envers le grand ordre*, s'il avoit négligé un seul moment de remplir sa vocation, de ramener les hommes aux voies de la nature, & de les éclairer à travers les brouillards *des origines* & des *antiquités*.

60. Il montre que l'obéissance a fait découvrir *les origines* de tout.

Aussi faut-il avouer qu'en admettant comme vrais ces principes fondamentaux de la science ; » il n'existe » pour l'espèce humaine qu'ordre & » besoin, tout est né de l'ordre & du

» besoin; l'obéissance au grand ordre, » l'imitation de la nature, sont pour le » genre humain la seule route de la » perfection & du bonheur; les pre- » miers hommes, en suivant la marche » physique de la nature, pour se pro- » curer leurs besoins, ont été parfaits » & heureux en vertu de leur obéis- » sance; » lorsqu'on admet, dis-je, ces principes comme certains & indubitables, il est clair que M. Gebelin a eu raison d'en conclure.

1°. Qu'il n'y avoit plus à disputer sur *les origines*, qu'elles étoient toutes connues. En effet, si pour l'espèce humaine, l'ordre & le besoin sont la cause de tout, donc toutes les institutions humaines sont nées de l'ordre & du besoin; donc les premiers hommes uniquement occupés de leurs besoins, ont dû, pour les satisfaire, observer la nature, en étudier la marche & les phénomènes, en combiner les différents êtres, en rapprocher les propriétés, prendre ces observations pour guides,

& en faire l'application à leurs besoins qui se renouvelloient sans cesse, & s'étendoient de jour en jour; n'est-il pas naturel qu'avec cet esprit d'observation, ils aient saisi *le fil* de la nature, *le premier anneau* de la chaîne des êtres, qu'avec ce fil ils aient mis en usage tous *les élémens* que la nature leur fournissoit; que la première impulsion du besoin, faite sous les auspices de la marche physique de la nature, dont ils tenoient le fil, les ait porté naturellement & sans efforts, vers le travail & la société, & que d'impulsions en impulsions, ils soient parvenus, par des mouvemens rapides & progressifs du travail & de la société, au langage primitif, à la grammaire, à l'écriture, au génie allégorique, à la science étymologique, à l'agriculture & à son produit net, à la religion & au culte qui en est la suite, à la vraie politique & à la saine morale, aux loix les plus simples & au gouvernement le plus heureux qu'il soit possible à l'homme d'i-

maginer, ensuite à tous les arts nécessaires, utiles, agréables, à tous les talens, à toutes les sciences, à la connoissance la plus profonde de la nature & de tous ses secrets.

Toutes les origines furent donc connues des premiers hommes. Ce développement fait la matiere d'une partie des volumes du Monde primitif; les Dictionnaires & les Grammaires de M. Gebelin, son origine du langage & de l'écriture, son histoire du Calendrier, plusieurs dissertations, sa lettre à ses souscripteurs au sujet de sa guérison par M. Mesmer, tous ces écrits sont destinés à faire sentir qu'à l'aide de l'ordre & du besoin, sans l'influence d'aucune autre cause, le genre humain a tout découvert, tout vu, tout pénétré, qu'il est remonté à la source & à *l'origine de tout.*

Hélas! demande M. Gebelin, pourquoi les hommes aujourd'hui n'en font-ils pas autant? N'ont-ils pas les mêmes ressources, les mêmes moyens? L'ordre

& le besoin ne font-ils pas également à leur service? que n'étudient-ils la nature? Que ne rentrent-ils dans l'ordre? Ils verroient aussitôt les bornes de la science reculées pour eux. Point de découvertes qu'ils ne fissent. La nature n'auroit pour eux, ni voile, ni mystères. Elle les conduiroit, comme par la main, à la cause, à l'origine de tout.

7°. Elle est la clef de toutes les *antiquités*, 1°. allégoriques.

2°. Des *origines* M. Gebelin passe aux *antiquités*. Il montre qu'avec l'ordre & le besoin, qu'avec l'obéissance au grand ordre, on a la clef de toutes les antiquités, on explique tous les monumens anciens; & commençant par les *antiquités allégoriques*, n'est-il pas certain, dit-il, que dans la première origine, tant qu'a duré le monde primitif, il a existé de sages instituteurs chargés d'encourager les hommes au travail, de relever à leurs yeux les avantages de l'agriculture & de la vie champêtre, que ces sages instituteurs, tous législateurs, prêtres, Rois, musiciens, poëtes sublimes, pour frapper l'imagination des

peuples encore enfans, employoient des allégories ingénieuses, des peintures, des fictions, des énigmes charmantes ; qu'à cette époque il ne pouvoit être question ni d'histoires ni d'historiens, puisque les hommes n'avoient encore rien fait qui fût digne de l'histoire, & qu'on étoit encore dans le cycle mythologique des Dieux, des demi-dieux ou des Héros, qui s'ouvre par le chaos & finit par l'embrasement de Troye.

Il est donc évident que l'allégorie a nécessairement précédé l'histoire, que les monumens allégoriques sont antérieurs aux monumens historiques, que le génie allégorique est de la plus haute antiquité. Il est donc dans l'ordre de commencer par les monumens allégoriques, puisqu'en suivant ainsi la nature, on n'est plus exposé à confondre la fable avec l'histoire, & l'histoire dégagée des fables, devient infiniment plus certaine.

Or, quel étoit l'objet de ces allégories, mythologies, cosmogonies, théo-

gonies, fables sacrées, & des monumens antiques qui les contiennent, n'étoit-ce pas de faire connoître aux hommes l'invention des arts de premier besoin? Ces fictions ingénieuses n'étoient-elles pas toutes relatives à la nature, à la morale, à la religion, à l'agriculture? les combats, chantés par ces sages instituteurs, n'étoient-ils pas les combats des élémens, ceux du travail contre l'oisiveté, de l'industrie contre l'indolence, de la vertu contre le vice? Saturne étoit l'inventeur de l'agriculture, Mercure de l'astronomie & du calendrier, Hercule des défrichemens & desséchemens, les Dioscures de la navigation & du commerce, Posudon de la pêche, Diane de la chasse, Bacchus de la vendange, Minerve des manufactures, Esculape de la médecine, &c. Il n'étoit rien dans cet amas de fictions qui ne fût fondé sur les besoins & sur l'ordre qu'on doit suivre pour se procurer ses besoins. C'est donc par l'ordre & le besoin qu'on doit ex-

pliquer toutes ces fables. L'ordre & le besoin en sont la clef. Il n'y en a point, il ne peut y en avoir d'autre.

On sent quel champ immense ce principe économique ouvroit à la vaste érudition de M. Gebelin. Il est difficile d'imaginer à quel point & avec quelle adresse il en faisoit usage pour la gloire de l'économie. Point d'allégories qu'il n'expliquât d'une manière satisfaisante. Point de monumens, d'hiéroglyphes, d'alphabet, d'inscription, de manuscrit, de bas-relief, de monnoie, de pierre gravée, de jeu antique, qu'il ne se fît fort d'éclaircir par son *principe antérieur & certain*, par l'ordre & le besoin. Sa Dissertation sur le génie symbolique & allégorique de l'antiquité, son explication des trois grandes allégories orientales, Saturne, Mercure & Hercule, prouvent sa capacité en ce genre & son talent à mettre tout à contribution pour consolider de plus en plus les preuves du systême Economique.

3°. Il se proposoit d'appliquer le même principe aux *antiquités historiques*, à l'histoire des temps primitifs ; c'est par cette histoire qu'il devoit terminer son grand ouvrage. Sa mort prématurée l'a empêché d'y mettre la dernière main. Son projet étoit, ainsi qu'il s'en explique en plus d'un endroit, de donner l'intelligence des monumens historiques qu'on n'entend plus ou qu'on entend mal, & pour cela de remonter au principe même de l'histoire.

8°. L'ordre & le besoin sont aussi la clef des antiquités *historiques* ;

Il rejettoit en conséquence les monumens qui nous viennent des Grecs & des Latins. Il les regardoit comme des matériaux informes. Ces peuples, disoit-il, sont venus trop tard, ils n'ont eu ni critique ni connoissance des langues, leurs écrivains sont des enfans qui ont cherché à amuser d'autres enfans.

Il ne pensoit pas de même des monumens Hébreux, des écrits de Moyse, de Josué, de Daniel, d'Ezéchiel, de Jérémie, de Baruch, &c. &c. Il faisoit

9°. Même de nos livres sacrées.

le plus grand cas de ces monumens, tous, selon lui, très-anciens, très-précieux, très-authentiques, d'autant plus intéressans que l'histoire de ce peuple tient un des premiers rangs parmi les peuples de la haute antiquité, & que jamais les traditions anciennes ne se sont altérées chez les Hébreux, qu'au contraire ils les ont conservées dans toute leur pureté, & ne les ont jamais associées avec une mythologie corrompue & dénaturée.

Mais comme dans ces monumens si respectables, il se trouvoit des choses qui paroissoient, au premier coup-d'œil, ne pouvoir se concilier avec le grand principe antérieur & certain, *tout dans l'espèce humaine est né de l'ordre & du besoin*, M. Gebelin, non comme théologien, mais comme critique qui ne craint pas de soumettre tout au raisonnement, espéroit traduire d'une *manière simple & naturelle*, ramener *au simple & au naturel*, tout ce qui dans ces monumens paroît s'élever au-dessus de la

nature, les miracles, par exemple, les prophéties, les myſtères, l'interprétation des ſonges de Pharaon par Joſeph, de ceux de Nabuchodonoſor par Daniel, le ſoleil & la lune arrêtés par l'ordre de Joſué, &c.

Quoi! remarquoit cet habile critique, ne voit-on pas que ces livres tiennent néceſſairement à la langue primitive, au génie allégorique de l'antiquité, à l'hiſtoire des premiers temps; que ces grands hommes, dans cette étonnante antiquité, pénétroient les plus profonds ſecrets de la nature, avoient une idée nette de toutes les connoiſſances phyſiques, civiles, hiéroglyphiques, employoient fréquemment le ſtyle allégorique, faiſoient ſouvent alluſion aux choſes connues de leur temps, qu'enfin l'on doit prendre au figuré les termes phyſiques dont le ſens ſeroit en oppoſition avec les principes fondamentaux!

Par le moyen de ces différentes clefs que les ſeptante & les interprêtes qui les

ont ſuivi n'avoient pas, & dont M. Gebelin avoit ſeul le ſecret, il ſe promettoit bien de répandre la plus vive lumière ſur nos livres ſacrés, non-ſeulement de l'ancien, mais encore du nouveau teſtament, de les traduire les uns & les autres d'une manière ſimple & naturelle, & de les ramener ſans effort aux voies ſimples de la nature. N'eſt-il pas, en effet, évident, diſoit-il, que la révélation moſaïque & la révélation chrétienne ſont deux ſœurs, & qu'elles ne ſont l'une & l'autre qu'un renouvellement, une nouvelle promulgation, une ſanction nouvelle du grand ordre, auquel de ſages inſtituteurs, de grands miſſionnaires vouloient rappeller le genre humain, qui s'en étoit écarté par négligence ou par oubli ?

10°. Hiſtoire du monde primitif ſelon M. Gebelin.

Il n'étoit pas difficile à M. Gebelin, avec de pareilles précautions, de donner une hiſtoire complette des temps primitifs. Elle devoit ſe réduire à nous apprendre que les hommes, ſoit avant, ſoit après leur diſperſion, ont toujours

vécu entre eux dans la plus parfaite harmonie ; qu'ils se conformèrent parfaitement à l'ordre général qui gouverne toutes choses, au grand ordre qui les fit parvenir en peu de temps au plus haut degré de perfection ; que pendant toute la durée du monde primitif, qui subsista jusques vers l'an 800 avant notre Ere, le grand ordre se fit particulièrement connoître par un seul langage, par une seule espèce de gouvernement, par une seule religion, par un seul culte, par une seule conduite ; qu'ainsi tous les hommes formoient alors une société de freres, les nations se multiplioient, les sciences se propageoient, tous les individus jouissoient sans allarmes & avec sûreté, de leurs propriétés & de leur liberté, chaque morçeau de terre étoit un paradis terrestre ; qu'enfin ces heureux temps furent, pour l'espèce humaine constamment docile à la voix de l'ordre, un véritable âge d'or.

Qu'on pense de ces idées de M. Gebelin ce que l'on jugera à propos. On

110. Conclusion.

peut même consulter ce que nous en avons dit dans l'Analyse & l'Examen des ouvrages de ce Philosophe. Toujours est-il constant qu'il est un des plus zélés défenseurs du systême Economique ; que s'il n'est pas l'inventeur de cette doctrine, le fondateur de cette fameuse école, il mérite plus que tout autre, d'en avoir les honneurs, tant par l'immensité de son érudition, que par l'usage adroit qu'il en a fait pour la défense d'une cause aussi mauvaise & aussi désespérée.

I Vo.

Précis du systême de Boulanger.

L'espèce humaine est méchante & malheureuse. Nos Philosophes ne cessent de le répéter; pour nous faire rentrer dans la route de l'innocence & du bonheur, ils se vantent tous d'avoir découvert la nature, la cause & le remède de nos maux. Nous avons vu à quel

quel point, Jean-Jacques, & M. Gebelin à la tête des Economiſtes, ſont oppoſés ſur ces importans objets.

10. Le déluge vraie cauſe de nos maux.

Voici un quatrième Philoſophe qui ſe met ſur les rangs. Il gémit, comme les autres, ſur les maux de la malheureuſe humanité. Il prétend, comme les autres, en connoître la nature & la cauſe, en poſſéder le remède ſpécifique.

Boulanger, jeune Ingénieur dans les ponts & chauſſées, grand Philoſophe cependant, ſur-tout grand guériſſeur, & grave Médecin, commence par ſe mocquer des recettes de Jean-Jacques & de ſes paradoxes contre l'état ſocial. Il attaque enſuite le régime preſcrit par les Economiſtes, & fait voir qu'il n'eſt pas raiſonnable de rejetter ſur la déſobéiſſance au grand ordre *les erreurs* & *les malheurs* du genre humain.

Quelle en eſt donc la cauſe, demande le jeune Boulanger? La cauſe, répond-t-il gravement, la vraie cauſe, la cauſe unique de tous nos maux en tout genre, *en religion* comme *en poli-*

tique, c'eſt *le déluge*, & les ſuites funeſtes du déluge. Par le déluge, je n'entends pas, remarque ce Philoſophe, cette inondation générale & univerſelle dont parle Moyſe, & qui, dit-on, a ſubmergé tout le globe & englouti tous les hommes, à l'exception de Noé & de ſa famille.

2°. Idée du déluge ſelon Boulanger.

Non. Le déluge philoſophique, cauſe de tous les maux du genre humain, eſt une criſe, une effervеſcence, une fermentation de la nature qui *ſe renouvelle*. La nature eſt ſujette à ces ſortes de criſes périodiques. Elle en a déjà éprouvé une ſuite innombrable. L'imagination de l'homme ne peut remonter juſqu'à la première. Ces criſes de la nature ſe ſuccèdent à des époques fixes & déterminées; ſelon les apparences elles ſe ſuccéderont toujours. Nos neveux en ſeront les témoins. Ce n'eſt pas ſeulement par l'eau qu'elles s'oppèrent. Tous les élémens, la terre, l'eau, l'air & le feu y contribuent. Le combat de ces élémens eſt ſi furieux, que tout l'Univers en eſt ébranlé.

Mais comme ces crises sont spécialement destinées *à renouveller* l'espèce humaine, la nature a soin de les *annoncer* plusieurs années d'avance par des phénomènes extraordinaires, afin que les hommes ayent le temps de *se précautionner* & de s'en garantir. Aussi voit-on, *dans tous les climats*, un nombre assez considérable d'individus échapper aux ravages de la crise. Les hautes montagnes de l'Europe, de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, paroissent avoir été à chaque époque, le refuge des malheureux. De-là, sans-doute, suivant toutes les traditions & tous les usages, le respect & la reconnoissance de toutes les nations pour les montagnes, l'espèce de culte qui leur a été rendu, les pélérinages qu'on y a faits & qui s'y font encore.

Ces révolutions périodiques, remarque encore Boulanger, n'ont pas été inconnues aux anciens Philosophes. Plusieurs en ont parlé. Ils ont même cru que chacune de ces crises avoit son âge

d'or, ſon âge d'argent, ſon âge d'airain, ſon âge de fer, que chaque période commençoit par l'âge d'or ou l'état d'innocence & de bonheur, & ſe terminoit par l'âge de fer, c'eſt-à dire par un déluge de crimes & de maux qui couvroit la face de la terre. Ce ſyſtême, comme on voit, revient aſſez à celui des Philoſophes anciens & modernes, qui perſuadés que le monde eſt éternel & néceſſaire, veulent rendre raiſon, par le moyen de ces bouleverſemens ſucceſſifs, de l'ignorance profonde où ſont les hommes de ce qui s'eſt paſſé dans les époques antérieures.

3°. Principe fondamental de ce Philoſophe. Terreur cauſée par le déluge.

Après avoir ainſi développé ſes idées ſur les caractères du déluge, Boulanger entre en matière, & déclarant que, ſans remonter plus haut, il veut s'en tenir à la dernière criſe qui a mis le monde dans l'état où il eſt aujourd'hui, il entreprend de démontrer que cette dernière criſe eſt la vraie cauſe, la cauſe unique de tous les maux phyſiques & moraux, *politiques* & *religieux*, qui tour-

mentent depuis tant de ſiècles le genre humain.

La terreur effroyable dont tous les hommes, échappés au déluge, ont été ſaiſis à la vue de cette horrible cataſtrophe, fait la baſe de ſa démonſtration, le principe fondamental de ſa philoſophie. Il employe ſes trois volumes de *l'antiquité dévoilée* à prouver ce principe, ſçavoir, que les premiers hommes ont *tremblé*, qu'ayant ſous les yeux le triſte état *d'une nature agoniſante*, d'un monde inondé, brûlé, bouleverſé, ils ont été vivement affectés, profondément pénétrés de crainte, de frayeur, de triſteſſe, de mélancolie, ſaiſis d'une *terreur* inexprimable. Dans ſon *deſpotiſme oriental & ſon chriſtianiſme dévoilé*, il tire les conſéquences qui réſultent de ſon grand principe, conclud que le déluge avec ſes *terreurs*, eſt la cauſe de tous les maux, & propoſe le remède qu'il convient d'y appliquer.

Ce n'eſt au reſte, ni dans la nature, ni dans l'étude vague & abſtraite de

l'homme, ni même dans l'hiſtoire & les hiſtoriens, que Boulanger va chercher les preuves de l'impreſſion terrible & profonde que la dernière criſe de la nature a faite ſur les premiers hommes. Il conſulte uniquement les traditions primitives. Il convient, il eſt vrai, que ces traditions ont été dédaignées & rejettées juſqu'ici par les Ecrivains les plus graves, ſous prétexte qu'elles parlent du règne des demi-Dieux & des Dieux, d'un âge d'or, de déluges, d'inondations, d'incendies qui ont preſque détruit le genre humain, & d'autres merveilles pareilles. Mais n'importe. Boulanger croit que les Ecrivains qui ont eſſayé ſans ſuccès, de mettre en œuvre ces traditions, s'y ſont mal pris, qu'ils n'ont pas étudié leur liaiſon, leur ordre, & leur enſemble. Pour lui non-ſeulement il ſe détermine à en faire uſage, il veut de plus, ne ſe ſervir que d'elles pour remplir les vuides de l'hiſtoire, & pour porter quelques lumières dans les épaiſſes ténèbres qui enveloppent encore

le berceau des sociétés naissantes.

4o. Preuve du principe par les traditions primitives.

Il rapproche donc ces traditions primitives si mal-à-propos dédaignées. Elles lui apprennent que dans la plus haute antiquité, il a existé; 1°. *un esprit commémoratif*, démontré par les institutions que les différens peuples ont faites pour se retracer la mémoire du déluge, telles que les hydrophories, les pélories, les antisteries, les saturnales, les fêtes célébrées en mémoire du déluge, la fable des géans sous laquelle on a voulu peindre les révolutions de la nature, &c. 2°. *un esprit funèbre*, indiqué par le ton triste & lugubre, par un certain caractère de tristesse qui perce au travers des solemnités les plus gaies & les plus dissolues, qui se manifeste dans les fêtes & les jeux du paganisme, dans les sectes différentes, dans le culte des montagnes, les pélérinages, la vie errante & sauvage des premiers peuples; 3°. *un esprit mystérieux*, évidemment consigné dans les mystères des peuples anciens, dans le

ſecret de ces myſtères, dont le but étoit de cacher au vulgaire les dogmes dangereux au repos des peuples, tels que ceux de la fin du monde & de ſa deſtruction future, dans les livres des ſybilles, leurs oracles, leurs livres myſtérieux, les idées aſtronomiques & aſtrologiques des anciens, leurs terreurs cauſées par les éclipſes, les comètes, les autres phénomènes ou météores de la nature, enfin dans leur manière ſingulière & aſtrologique d'écrire l'hiſtoire, de rendre un culte religieux au ſoleil, à la lune & à toute l'armée des cieux; 4°. *un eſprit cyclique*, qui leur fait attacher des idées particulières à tous les changemens de ſiècles & de périodes, qui les dirigea dans la diviſion des temps, qui leur inſpira des idées étranges ſur les nombres, les cycles, les périodes apocalyptiques de la grande année, qui leur fit naître l'opinion religieuſe de la venue du grand Juge à la fin des temps, de l'attente où toutes les nations ont été d'un Dieu qui doit

détruire l'Univers, & tous les dogmes, tous les usages cycliques, astrologiques, apocalyptiques occasionnés par ce dogme ; 5°. *un esprit liturgique*, bien marqué dans la nature des fêtes anciennes, des cérémonies, des usages institués à l'occasion des années, des mois, des jours, dans l'institution des fêtes solaires, de celles qui dépendent du cours de la lune, des néoménies, des sabbats & autres fêtes adoptées par tous les peuples anciens & modernes.

Lorsqu'on considère ces différens *esprits* qui ont animé l'antiquité, est-il possible, reprend Boulanger, de n'y pas reconnoître l'impression profonde de terreur que le déluge a faite sur les hommes qui en ont été les témoins, & sur leur malheureuse postérité? N'est-il pas visible que les usages institués en conséquence sont tous relatifs au déluge, présentent tous le tableau des effets physiques & moraux du déluge, portent tous l'empreinte de la tristesse, de la noire mélancolie dans laquelle l'affreux

ſpectacle de la déſolation de l'Univers, avoit jetté les miſérables reſtes du genre humain ?

5°. Conſéquences du principe.

Première conſéquence. La terreur fait perdre la raiſon.

De-là que réſulte-t-il ? 1°. que ces hommes vivement affectés, profondément pénétrés de leur malheur, ſont devenus triſtes, mélancoliques à l'excès ; que l'amertume a empoiſonné leur ame, a porté dans leur cœur l'ennui & le dégoût de la vie, a changé & aigri leur caractère ; qu'ils ont abſolument perdu la mémoire de ce qu'ils avoient vu avant la criſe, des avantages de la ſociété qu'ils avoient connus & ſentis. La terreur les a hébétés au point de leur faire perdre *l'uſage de la raiſon*. Oui. Le déluge, dit Boulanger, qui a été le tombeau de tant de nations, a été également, pour les hommes qui ont échappé à ſes ravages, *le tombeau de la raiſon*, de la philoſophie, des arts, des ſciences, des légiſlations.

2°. Qu'ainſi privés de raiſon, hébétés par la terreur, au lieu de penſer que cette terrible cataſtrophe pouvoit n'être

qu'une crise périodique de la nature, comme elle l'étoit, en effet, ils eurent *la simplicité* d'imaginer qu'elle étoit l'effet de la colère d'un Dieu irrité contre les désordres du genre humain, que ce Juge suprême alloit paroître pour demander compte à l'Univers, & pour prononcer ces redoutables arrêts que les méchants ont toujours craints, & que les justes, qui espèrent un avenir plus heureux, ont toujours attendus; que par conséquent on touchoit au moment de *la fin du monde*, *de l'arrivée du grand Juge*, *du jugement dernier & d'une vie future*, beaucoup plus heureuse que la vie présente.

Seconde conséquence. Opinions religieuses adoptées par simplicité.

3°. Ces opinions religieuses adoptées par simplicité, que le préjugé & l'habitude ont perpétuées, étoient, dit Boulanger, fausses & déraisonnables, des chimères ridicules, des illusions, des effets de la superstition, fille de la crainte & de la terreur. Elles eurent cependant d'abord des suites assez avantageuses. Lorsque les grandes secousses de la

3°. Age d'or, premier effet des opinions religieuses.

nature ébranlée furent passées, les hommes se rapprochèrent dans chaque contrée, ils sentirent le besoin qu'ils avoient les uns des autres, leur ame s'ouvrit aux impressions de l'humanité : car les siècles des malheurs sont ceux de la bienfaisance, l'homme n'est juste que sur les débris du monde. On ne vit dans ces premiers temps que bonté, douceur, pitié, crainte de l'Être Suprême. Uniquement occupées des idées religieuses, du règne de Dieu, de la vie future, de cette vie surnaturelle & mystique, ces premières familles, sous l'autorité paternelle, privées du superflu, souvent du nécessaire, furent justes, simples, régulieres. Et c'est précisément cet état misérable au physique, très heureux au moral, que les traditions primitives appellent *l'âge d'or* ou *le règne du bon Saturne*. Elles placent cet état immédiatement après le déluge. Ce n'étoit pas un état politique, mais un état tout religieux. Il faut retrancher des récits de la mythologie sur *l'âge*

d'or, le tableau d'une nature riante & fortunée, puisque la terre n'offroit alors qu'une vaste solitude.

4°. Immédiatement après l'âge d'or, & même sous la discipline de l'âge d'or, Boulanger, d'après les traditions primitives, place le règne de Dieu ou des Dieux, *la théocratie*, le gouvernement théocratique ; il prétend que, le genre humain s'étant multiplié, les hommes toujours livrés à leurs méditations religieuses, remplis de la crainte de l'Être Suprême, toujours préoccupés du ciel, de la vie future, d'un gouvernement mystique & surnaturel, s'imaginèrent pouvoir représenter ici bas le règne d'en haut, le royaume céleste, & s'avisèrent en conséquence de choisir *Dieu pour leur monarque*. De cette idée reçue & adoptée par toute la terre, naquit *la théocratie*, ou règne de Dieu, suivi du règne des demi-Dieux ou des Héros, auquel succéda le règne des hommes. A cette derniere époque finissent les temps mal-à-propos appellés fabuleux.

4°. Théocratie, second effet des opinions religieuses.

Sur quoi notre Philoſophe remarque qu'un intervalle immenſe ſépare le temps de la criſe, & les premiers temps hiſtoriques qui préſentent la ſurface de la terre couverte d'hommes & partagée en empires conſidérables.

5°. La théocratie produit trois fléaux politiques.

5°. Il n'eſt guères poſſible d'imaginer à quel degré, ſuivant Boulanger, cette théocratie fut préjudiciable au genre humain. Elle eſt la cauſe immédiate de tous nos maux, ſoit *en politique*, ſoit *en religion*. D'abord en politique, elle a produit trois grands fléaux. Le premier eſt *l'état ſauvage*. Quelques familles, en effet, ſur le tableau qu'elles ſe firent de la félicité *du règne de Dieu*, imaginant que les hommes devoient tous être libres, égaux, indépendans, ſe ſéparèrent du gros de la ſociété, ſous prétexte d'une plus grande perfection. Elles ſe retirèrent dans les déſerts, perdirent peu à peu l'eſprit primitif, oublièrent, à la longue, les notions de la Divinité qu'elles avoient reçues de leurs ancêtres, ſe multiplièrent, & formèrent

1°. L'état ſauvage.

des nations ignorantes, barbares, sauvages, qui ont peuplé sur-tout l'ancien Occident, & dont la liberté se réduisit par la suite à la détestable faculté de pouvoir se dévorer & se détruire réciproquement comme les bêtes féroces.

2o. Le despotisme.

Le second effet politique de la théocratie fut *le despotisme* qui fit les plus grands ravages dans l'Orient. A l'aspect & sous l'empire absolu d'un Dieu Monarque, grand, immense, invisible, tout-puissant, avec lequel il n'y avoit, ni traités, ni conventions à faire, dont toutes les loix étoient des oracles & devoient s'exécuter à la rigueur, les familles fixes & sédentaires s'accoutumèrent à une soumission sans bornes; cette soumission, par la suite sous *l'andrarchie* ou le règne des hommes, se convertit naturellement en un esclavage politique, qui dégrada l'homme & le rendit esclave. Les Rois ne furent plus des hommes ordinaires, on en fit des idoles, des Dieux, des images & des représentans de la Divinité. Aussi re-

noncèrent-ils bientôt à tous les sentimens de la nature ; bientôt ils tyrannisèrent au nom de la Divinité, & les peuples avilis se soumirent sans murmure à leurs volontés les plus bizarres.

3°. L'état républicain.

L'état républicain, non moins dangereux que le despotisme, est le troisième fléau sorti de la théocratie. Quelques nations en Grece & en Italie, fatiguées du gouvernement tyrannique & despotique des Rois, secouèrent le joug, renversèrent les thrônes ; mais par une méprise impardonnable, toujours infatuées de leurs opinions religieuses, de la vie future, elles se mirent dans la tête que, dans le nouvel établissement qu'elles projettoient, tous les citoyens, tous les membres du corps social devoient être égaux, libres, indépendans, tous Rois, tous législateurs, tous jouir des prérogatives & des avantages du règne céleste. Glorieuses & brillantes chimères qui ne purent se soutenir que par des moyens violents, des loix absurdes, des haines & des jalousies atroces, & qui

qui ont plus fait répandre de sang que le despotisme le plus cruel.

6°. Les fléaux que la théocratie a engendrés en genre religieux, sont encore plus funestes, ajoute Boulanger, que ceux qui sont sortis de son sein en genre politique. C'est d'abord à la théocratie qu'on doit attribuer l'origine du paganisme. Le genre humain ayant adopté pour son Roi un être invisible, voulut se le rendre sensible par des symboles, chaque nation en prit un différent, adora son Monarque sous l'emblême qu'elle avoit choisi, regarda ce symbole comme le plus saint. De-là vint naturellement l'idolâtrie. Les hommes sont donc devenus idolâtres sans le vouloir, comme ils sont devenus esclaves sans avoir jamais eu envie de se mettre dans l'esclavage. La proclamation du Dieu Monarque, la différence des emblêmes choisis pour le représenter les ont conduits à la première & la plus ancienne des religions.

6°. Conséquence. La théocratie produit trois fléaux religieux.

1°. Le paganisme.

Le judaïsme est comme le paganisme

2°. Le judaïsme.

une *mythologie* née des symboles représentatifs du Dieu Monarque. L'histoire nationale des Hébreux n'est elle-même que le tableau du triste & ancien état du genre humain, & du passage de l'ancien monde au nouveau, que ce peuple s'est approprié, & dont il a tiré les principales anecdotes de sa merveilleuse histoire. Le passage dans la terre promise, précède immédiatement chez les Hébreux leurs temps théocratiques, de même que les anciens malheurs du monde précédèrent la théocratie qui en fut la suite. Leurs pseaumes ne parlent que de la fin du monde & *de la venue* du grand Juge, l'exterminateur. Leur Messie n'est qu'un personnage allégorique, commémoratif, instructif sur le passé & sur le futur; tel que l'Adonis, mort & ressuscité chez les Phéniciens, qui représentoit les misères du genre humain, détruit & renouvellé. Il n'y a donc de réel dans ce fonds immense de traditions judaïques, qu'une ancienne vérité qu'elles nous cachent; cette

vérité eſt l'hiſtoire de la nature ſauvée des èaux, ou le code moſaïque.

Boulanger fait de même remonter le chriſtianiſme aux dogmes religieux & chimériques, qui ont donné naiſſance à la *théocratie primitive*. Les hommes, dit-il, perſuadés de l'arrivée prochaine du grand Juge, &c. avoient eu la folie d'en fixer l'accompliſſement à la fin du ſixième milliaire, dans l'idée extravagante que le monde devoit durer ſix mille ans. Préciſément à cette époque parut parmi les Juifs, plus ſuperſtitieux que les autres nations, un homme ſingulier, qui parloit ſans ceſſe du jugement dernier, de la fin du monde, du royaume de Dieu, du règne de la juſtice, de la vie future: auſſitôt les Hébreux imaginèrent que cet homme étoit lui-même le grand Juge, le grand perſonnage annoncé depuis ſi long-temps par les Oracles, les prophéties & les Sybilles. Ils ſe mirent dans la tête que ce prétendu Dieu, qui n'avoit fait que ſe montrer, reviendroit inceſſamment.

3o. le chriſtianiſme.

Cette folie périodique se propagea dans tout l'empire romain. C'est à elle que le christianisme, cette idolâtrie ridicule & mystique, doit son existence. Nos pères en ont été la dupe, nous le sommes encore.

6°. Remède de Boulanger à tous nos maux.

Après avoir ainsi trouvé la cause de nos maux dans le déluge & ses suites, Boulanger, à l'exemple de Jean-Jacques, des Économistes & de M. Gebelin, en cherche le remède. Il ne s'agit pas, selon lui, si nous voulons être guéris, & retrouver la route du bonheur, de rentrer dans notre état primitif, ou de nous en rapprocher *le plus* près possible, ni même de satisfaire à tous nos besoins d'une manière conforme au grand ordre, & en suivant pas à pas, la marche physique de la nature. Non, Boulanger, laisse ces recettes à Jean Jacques & aux Économistes. Ils ont les uns & les autres leurs principes, il a les siens.

1°. Pour les individus.

Il va plus directement au but. Puisque nos maladies viennent d'une ter-

reur panique qui a fait perdre la *raison* à nos pères, & qui leur a fait bêtement adopter des opinions religieuses, causes de tous nos maux, Boulanger veut que sans délai, nous renoncions à ces vaines frayeurs, à ces dogmes absurdes qui ont ensorcelé nos pères, que nous rentrions dans tous les droits *de la raison*, seule reine du genre humain. Oui, s'écrit ce Philosophe médecin, aimons, estimons, respectons notre *raison*, qu'on inspire de bonne heure à la jeunesse de l'amour, de l'estime & du respect pour *sa raison*. Qu'on fasse de ces *trois devoirs* la base de toute éducation. Que des conséquences, qui dérivent de ces trois devoirs, on compose le code de leur conduite, de leur morale, de leur religion, de leur philosophie. C'est le seul remède aux maux des individus de notre espèce, le seul moyen de changer la face du monde.

Il feroit même à souhaiter, continue le jeune Esculape, que pour faciliter la pratique des trois devoirs, quelque

puiſſant génie, quelque Philoſophe travailleur, ſe donnât la peine de dreſſer un catéchiſme moral, philoſophique, uniquement appuyé ſur la nature, les beſoins, & les intérêts de l'humanité. On ne feroit entrer dans cette courte inſtruction, aucune notion ſublime de théologie, point de préjugés théocratiques, rien de commun avec la morale religieuſe. La ſociété n'y perdroit rien. Elle auroit une morale purement humaine. Cela ſuffit pour le bonheur des individus.

2°. Pour les états politiques.

Quant aux états politiques, Boulanger n'admet, ni les petites républiques de Jean-Jacques, ni les vaſtes empires agricoles des Économiſtes ; le bonheur de l'humanité exige, ſelon lui, que ſur toute la terre, le genre humain ſe forme & ſe partage en différentes *Nomarchies*, c'eſt-à-dire, en *Monarchies tempérées par la raiſon publique & les loix*. A cet effet, ce nouveau légiſlateur preſcrit à tous les individus qui voudront ſe réunir en *Nomarchies* ;

1°. de se persuader d'après leurs besoins, que l'homme ne pouvant vivre isolé, doit s'unir à ses semblables, & préférer à sa liberté naturelle les avantages d'un engagement raisonnable; 2°. pour serrer les nœuds de cet engagement mutuel & réciproque, il veut que tous les contractans, d'un commun accord, rédigent un Code de loix claires & précises, auxquelles chaque particulier promettra de se soumettre, à condition néanmoins, qu'en dédommagement du sacrifice qu'il fait de sa liberté au corps social, le corps social entier promettra de son côté de lui procurer tous les avantages dont il doit jouir; 3°. d'après cette espèce de contrat social, passé entre la société entière & chacun des Membres qui doivent la composer, il avertit le corps social ainsi constitué, qu'il doit se choisir parmi ses semblables un Roi avec lequel la société passera le même contrat, que chaque particulier avoit fait antérieurement avec elle.

Il eſt clair, remarque Boulanger, que dans un Etat ainſi policé, rien ne reſſent la théocratie. Les Rois n'y ſont ni des Dieux, ni des images ou des repréſentans de la Divinité. Ils ne ſont que des hommes ; les premiers des hommes, il eſt vrai ; mais qui, dans l'Etat, ne ſont rien de plus que le dernier des citoyens. Ils ſont les Miniſtres & les ſurveillans des loix, tenus de les faire exécuter ; mais il n'en ſont pas les arbitres indépendans ; ils ſont eux-mêmes obligés de les obſerver. La raiſon publique ou la loi eſt ſubſtituée à leurs volontés arbitraires, & chaque Membre de *la* ſociété trouve dans la ſociété même & dans les loix, des moyens sûrs & légitimes de ſe ſouſtraire aux coups du deſpotiſme.

La *Nomarchie* eſt donc le chef-d'œuvre de la raiſon humaine, le gouvernement le plus ſage & le plus heureux, le ſeul qui ſçache concilier la sûreté du corps & de chacun des Membres, avec celle du thrône ; la dignité

de l'homme, avec la majesté des Souverains. Est-il possible d'imaginer que des hommes raisonnables, libres, instruits de la dignité de leur être, des prérogatives de leur nature, ayent jamais eu intention de se mettre dans les fers d'un de leurs semblables?

7°. Conclusion des quatre précis.

Ce systême de Boulanger est, comme on voit, bien différent des systêmes de Jean-Jacques, des Économistes, & de M. Gebelin. Malgré cette différence, ce jeune Philosophe compte pour le moins autant qu'eux sur le prompt succès de sa doctrine, & sur les avantages immenses que le genre humain doit en retirer, pour la guérison de tous ses maux. Il me semble, qu'en attendant ces cures merveilleuses, annoncées depuis près d'un demi siècle avec tant d'éclat, le monde n'en va pas mieux. Je crois même appercevoir, qu'à tout prendre, l'apparition des ces grands guérisseurs a rendue l'espèce humaine un peu plus malheureuse qu'elle ne l'étoit auparavant. Ils parlent sans cesse d'in-

nocence, & la corruption des mœurs est portée à un excès scandaleux ; d'abondance, & la cherté des vivres augmente de jour en jour ; de tranquillité, & l'on ne voit dans les papiers publics que troubles, dissentions, secousses, qui tourmentent & affligent presque toutes les parties de l'Europe, &c. &c.

Je laisse à la prudence des Souverains le soin d'apprécier, à quel dégré la prodigieuse dissémination de ces dangereux systêmes, a pu influer sur l'accroissement de maux qu'éprouve aujourd'hui la malheureuse humanité. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces Philosophes, si fort opposés dans leurs principes, sont néanmoins parfaitement d'accord sur ce point, sçavoir, que pour faire usage de leurs prétendus spécifiques, on doit avant tout faire main-basse, sans aucune exception, sur tous les gouvernemens, toutes les religions, toutes les institutions sociales qui sont actuellement sur la terre. La raison qu'ils apportent de la nécessité d'une pareille

deſtruction, eſt que ces gouvernemens, ces religions ; ces inſtitutions, ſont les cauſes de tous les maux du genre humain. Qu'on juge de quoi ſont capables ces hardis deſtructeurs ; & qu'on ſe rappelle cette ſage maxime de Jean-Jacques : « Une grande révolution eſt preſ» que auſſi à craindre que le mal qu'elle » pourroit guérir. Il eſt blâmable de la » déſirer, & impoſſible de la prévoir. Et celle-ci de M. Boſſuet: » Il n'y a au» cune forme de gouvernement qui » n'ait *ſes inconvénients*. Dieu prend en » ſa protection tous les gouvernemens. » Qui entreprend de les *renverſer*, n'eſt » pas ſeulement ennemi public, mais » encore ennemi de Dieu ».

Obſ. p. 58.

Pol. t. 1. p. 87.

FIN.

TABLE
DES ARTICLES
Contenus dans ce Volume.

PREMIERE PARTIE.
Analyse du Systême de Boulanger.

SECONDE PARTIE.

Examen du Systême de Boulanger.

TROISIEME PARTIE.

PRÉCIS raisonné des quatre Systêmes.

Fin de la Table.